N° 238 — Tome LXVII 15 Mai 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, FERNAND BALDENNE, EDMOND BARTHÉLEMY,
R. DE BURY, CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER, FRÉDÉRIC CHARPIN,
GASTON DANVILLE, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY,
ANDRÉ DU FRESNOIS, JULES DE GAULTIER, HENRY GAUTHIER-VILLARS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, HASSÉ,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, SÉBASTIEN CHARLES LECONTE,
AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MÁZEL, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE,
JEAN NOREL, FRANÇOIS PORCHÉ, RACHILDE, E. SÉMÉNOFF,
et les signataires des réponses à notre consultation internationale :
LA QUESTION RELIGIEUSE

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

N° 238. — 15 MAI 1907

Remy de Gourmont	*Une Loi de constance intellectuelle*	193
Sébastien Charles Leconte	*Sabaoth*, poème	209
Fernand Baldenne	*Souvenirs sur Charles Guérin*	212
Frédéric Charpin	*La Question religieuse. Enquête internationale* (suite)	218
André du Fresnois	*Remy de Gourmont romancier*	250
François Porché	*Leur Sang*, poème	260
Hassé	*Chansons andalouses*	263
Charlotte Chabrier-Rieder	*La Fin de Madame Lécuyer*	274

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : XLIV. Critique littéraire*	289
Rachilde	*Les Romans*	292
Jean de Gourmont	*Littérature*	297
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	301
Jules de Gaultier	*Philosophie*	307
Gaston Danville	*Psychologie*	312
Henri Mazel	*Science sociale*	315
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	320
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	325
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	330
R. de Bury	*Les Journaux*	335
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	339
Henry Gauthier-Villars	*Musique*	343
Charles Morice	*Art moderne*	346
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	352
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	359
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	364
E. Séménoff	*Lettres russes*	369
Jean Norel	*Variétés : La mort d'un japonisant : Félix Régamey*	372
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	375
Mercvre	*Publications récentes*	377
—	*Echos*	378

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

IENRY BERNSTEIN.
LE VOLEUR
Pièce en trois actes

LFRED CAPUS.
LES PASSAGERES
Comédie en quatre actes

ULES CLARETIE.
LE MARIAGE D'AGNÈS

ÉON DAUDET.
LA LUTTE (roman d'une guérison)

AUL FAURE.
LA CHAPELLE ENCHANTEE

USTAVE GEFFROY.
HERMINE GILQUIN

IAURICE MAETERLINCK.
L'INTELLIGENCE DES FLEURS

DOUARD ROD.
L'OMBRE S'ETEND SUR LA MONTAGNE

ABRIEL TRARIEUX.
ELIE GREUZE

AURICE DE WALEFFE.
LA MADELEINE AMOUREUSE

ÉMILE ZOLA.
CORRESPONDANCE — LETTRES DE JEUNESSE

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'évolution créatrice, par **H. BERGSON**, de l'Institut, professeur au de France 1 vol. in-8..... 7

Essai sur les éléments principaux de la représentat par **O. HAMELIN**, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. in-8..... 7

Qu'est-ce que la Sociologie ? par **C. BOUGLÉ**, professeur à l'Uni de Toulouse. 1 vol. in-16..... 2

Études sur le Syllogisme, par **G. LACHELIER**, de l'Institut, 1 vol. 2

Une autobiographie, par **Herbert SPENCER**. Traduit et adapté de l'a par HENRY DE VARIGNY. 1 vol. in-8.....

Psychologie du socialisme, par **Gustave LE BON**. *Cinquième édition et corrigée.* 1 vol. in-8..... 7

La philosophie de M. Sully Prudhomme, par **C. HÉMON**, agr philosophie, prof au lycée et à l'école supérieure des lettres de Nantes. Préface de M. S PRUDHOMME. 1 vol. in-8..... 7

La morale sexuelle, par le Dr **Antoine WYLM**. 1 vol. in-8.....

Éléments de philosophie biologique, par **F. LE DANTEC**, char cours d'embryologie génér la Sorbonne. 1 vol. in-16..... 3

La voix, **Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation.** Confér faites au Conservatoire de musique de Paris en 1906, par le Dr P BONNIER. 1 vol. in-16 avec gravures..... 3 f

L'art et l'hypnose, **Interprétation plastique d'œuvres littéraires et music** par **E. MAGNIN**, professeur à l'École de Psychologie. Pr du Prof. Th. FLOURNOY. Illustrations de F. BOISSONAS. 1 vol. gr. in-8, avec gravur planches, cartonné..... 2

L'individu, l'association et l'État, par **E. FOURNIÈRE**. 1 vol. in la *Bibliothèque générale des sci sociales*, cart. à l'angl.....

Introduction à l'histoire romaine, **L'ethnologie préhistorique Les influences civilisatric l'époque préromaine et les commencements de Rome,** par **BASILE MODESTOV**, a professeur de littérature romaine, chargé d'une mission scientifique en Italie par le nistre de l'Instruction publique de Russie. Traduit du russe par MICHEL DELINES. Pr de M. SALOMON REINACH, de l'Institut. Avec 36 planches hors texte et 27 gravures da texte, 1 vol. in-4°..... 1

L'ouvrière en France, **Sa condition présente. Les réformes nécessa** par **Caroline MILHAUD**, 1 vol. in-16..... 2 f

Le contrat de travail, **Les salaires. La participation aux bénéfices,** pa **MERLIN**. 1 vol. in-16..... 2 fr

Précis raisonné de morale pratique, par **A. LALANDE**, docteu lettres, agrégé de philoso 1 vol. in-16.....

Envoi franco au reçu de la valeur en mandat ou timbres

e Courrier Européen

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, Boulevard Raspail. — PARIS (XIVe)

COMITÉ DE DIRECTION

RIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJÖRNSON, — **NICOLAS SALMERON**, Ancien Président de la République Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid. — **J. NOVICOW**

borateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, nautés, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne nt suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, **25** centimes ; Union, **30** centimes.
nnement : France, un an, **12** fr. ; six mois, **7** fr. ; trois mois, **3** fr. **50**.
Union, un an, **15** fr. ; six mois, **8** fr. ; trois mois, **4** fr.

ourrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son ement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES stant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE e SOCIOLOGIE.

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1907. — QUATRIÈME ANNÉE

èmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. ptes-rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute e langue. « **La Balance** » annotera tous les livres nouveaux qui lui seront trans- en quelque langue qu'ils soient. « **La Balance** » paraît chaque mois en livraisons d'un d format, avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meilleurs artis- russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union Postale — **18** fr. par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XII

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

datore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIETO

ol 1° di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
onta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	Anno	Semestre	Trimestre
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VIe

HENRI DE RÉGNIER

La Peur de l'amour, roman. Vol. in-18...

ALFRED DE MUSSET

Correspondance, 182

1857, recueillie et annotée par Léon Séché, avec la reproducti
liogravure d'un portrait inédit d'A. de Musset d'après la
de Mlle Marie Moulin (Salon de 1848). Fac-similé d'un a
et d'un dessin à la plume inédit d'A. de Musset. Vol. in-8 (paraîtra le 3 mai)

ALFRED DE MUSSET

Les plus belles pages d'A
fred de Musset, avec une notice. Portrait
par Clesinger gravé sur bo
in-18 (paraîtra le 3 mai)..

REMY DE GOURMONT

Un Cœur Virginal, roman, couvertur
sinée par Georges
pagnat. Vol. in-18

EDMOND LEPELLETIER

Paul Verlaine, Sa Vie, son Œuvre, avec un po
en héliogravure et un autographe
fort vol. in-8.....

LÉON SÉCHÉ

Alfred de Musset, *d'après des documents*
dits. Tome I. **L'Homm**
l'Œuvre, Les Camara
tome II, **Les Femmes**. Deux volumes in-18. Prix des 2 volumes.....

PIERRE LASSERRE

Le Romantisme françai

Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au
siècle. Volume in-8.....

UNE LOI
DE CONSTANCE INTELLECTUELLE

—

PROMÉTHÉE : Le feu, ce maître qui leur enseignera tout.

ESCHYLE.

J'avais depuis longtemps l'idée que l'intelligence humaine s'est maintenue, à travers les siècles, invariable en son fond, en son pouvoir; mais cette idée, je ne savais à quoi la rattacher, quand les travaux de M. Quinton sont venus m'en démontrer la logique. Tout d'abord, elle me semblait incompatible avec la théorie de l'évolution universelle admise par les esprits scientifiques. Si tout évolue, l'intelligence doit évoluer aussi; et si tout évolue vers un état plus parfait, comme le croyait Herbert Spencer, l'homme d'aujourd'hui doit être plus intelligent que l'homme des temps préhistoriques. A vrai dire, cette dernière proposition semble évidente; on ne saurait, semble-t-il, la contester sans paradoxe : il suffit, pour être fixé, de comparer la civilisation présente à la civilisation de l'époque des cavernes. Soutenir un paradoxe m'a toujours paru l'exercice le plus méprisable, et je n'aurais pas été plus loin, si la question s'était posée dans mon esprit avec cette apparente simplicité. Mais je me suis toujours appliqué à dissocier l'idée d'intelligence en ses deux éléments fondamentaux : la faculté intellectuelle proprement dite, d'une part, et de l'autre part son contenu, la notion. Si l'on compare grossièrement l'intelligence à une éponge, on comprendra fort bien que cette éponge peut être ou pleine d'eau, ou vide, sèche, sans que sa capacité soit augmentée ou diminuée. L'intelligence humaine a, quelque jour, atteint son maximum de capacité et, depuis

lors, ce maximum n'a pu être dépassé. En d'autres termes : l'élasticité intellectuelle a des limites, et ces limites sont spécifiques : du moment que l'espèce homme a été constituée, ses possibilités intellectuelles se sont trouvées établies et fixées, comme sa physiologie même (1). Au lendemain de sa constitution, la race blanche était capable de génie, absolument dans les mêmes proportions que de nos jours, et la moyenne intellectuelle d'une tribu de l'âge de la pierre devait être sensiblement égale à la moyenne intellectuelle d'un village français d'aujourd'hui.

Si, maintenant, nous songeons au contenu de l'intelligence, si nous mesurons la notion comparativement dans un cerveau primitif et dans un cerveau civilisé, nous constatons des différences immenses. L'encyclopédie d'un primitif pouvait tenir en quelques phrases; la nôtre, bornée aux éléments, réclamerait un discours de plusieurs années. Mais l'amas énorme de notions mis aujourd'hui à notre disposition ne semble pas avoir la moindre influence sur l'intelligence même. C'est un fait d'expérience vulgaire, à qui a un peu fréquenté dans toutes les classes de la société, qu'il n'y a aucun rapport entre l'intelligence et l'instruction. Après vingt ans et trente ans d'études acharnées, un imbécile reste un imbécile : seulement, sa bêtise est armée. De même : qu'il manie, au lieu de la sagaie ou de l'arc, la carabine rayée, un Cafre reste un Cafre. Le vulgaire confond toujours l'instruction et l'intelligence : il y a des illettrés fort intelligents; seulement leur intelligence ne s'exerce que sur un petit nombre de notions usuelles. Ils ne peuvent lutter, sur le terrain civilisé, avec l'imbécile instruit : ils ne disposent que d'un bâton et l'imbécile est armé d'une carabine à répétition.

Il faut donc considérer à part l'intelligence et le contenu de l'intelligence. Je me souviens ici de ces vers de Gray, dans *le Cimetière de campagne :*

(1) Allant plus loin, on peut dire : Comme *la* physiologie même. Ces idées de constance, qui effraient aujourd'hui, parce qu'on les suppose, bien à tort, opposées aux idées d'évolution ou de mutation, paraîtront un jour évidentes. N'y a-t-il pas une constance *mécanique*, une constance *physique*, une constance *chimique ?* La vie n'est-elle pas soumise aux lois *physico-chimiques ?* Tous les raisonnements, toutes les expériences scientifiques supposent des lois de constance. Il y a un fond stable et ce qui évolue, ce sont les moyens destinés à assurer la stabilité originelle. En ce qui concerne la vie, il y a stabilité physiologique et évolution ou révolutions anatomiques.

Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire... (1).

ce qui veut dire exactement ce que j'ai exposé plus haut : on peut être illettré, vivre inconnu de soi-même et d'autrui et posséder une capacité intellectuelle du plus haut degré. Le Newton sans culture aura occupé son génie à découvrir une loi élémentaire d'astronomie, familière déjà aux Chaldéens, et le Victor Hugo sans lettres aura, en beaux et frustes vers patois, tôt oubliés, chanté les menus événements de son cœur et de son village.

Mais les hypothèses sont inutiles. Nous avons, pour mesurer le génie de l'humanité primitive, des faits certains.

I

Le premier, le plus considérable, celui qui domine, non seulement toute notre histoire sociale, mais aussi, et d'abord, toute notre histoire biologique, c'est la découverte du feu. Cette découverte est le fait de génie le mieux caractérisé dont l'humanité puisse se vanter. Les Simiens, dont fait partie l'homme, se montrent, dès le second étage de l'éocène, premier terme de l'ère tertiaire. Doué d'une température moyenne de 37° environ, l'homme a pu maintenir constamment cette température originelle, en dépit des refroidissements successifs du globe. Mais, suffisante pour lui permettre de vivre, comme ses congénères simiens dans les climats tropicaux ou subtropicaux, une température interne de 37° lui fermait l'accès des régions moins chaudes et à plus forte raison des régions tempérées, fraîches et froides. Des premiers essais d'expansion eurent lieu sans doute, et furent malheureux. Il se trouva dans la situation d'un indigène de Paris qui voudrait aller explorer les terres arctiques avec les modestes fourrures qui le garantissent très suffisamment d'un hiver séquanien. Il dut, sous peine de mort, reculer. C'est alors que son intelligence lui fit découvrir le feu.

On peut imaginer cette découverte de bien des manières, mais il semble que, logiquement, il est impossible de ne pas

(1) Traduction de Chateaubriand.

la décomposer en deux mouvements. La découverte du feu fut d'abord un phénomène d'attention. Quand ils ont froid les animaux apprécient vivement le feu, mais il n'y a que le froid qui puisse le leur faire apprécier. Ils le recherchent comme, à l'occasion, le soleil; ils s'en approchent, de même qu'ils se garent du vent derrière un abri. Si l'homme n'avait pas vu autre chose dans le feu que ce qu'y voient les autres animaux, il n'aurait jamais trouvé ni le moyen de le perpétuer, ni le moyen de le reproduire. L'animal qui ne se borne pas à jouir du feu allumé par la foudre, mais qui médite sur les moyens de le conserver, qui songe déjà aux bienfaits d'un feu permanent, qui le voit mourir avec désespoir, qui s'exalte à l'idée de cette conquête, un tel animal est déjà profondément intelligent, et d'une intelligence incomparable. Dire que l'homme a découvert le feu par hasard, c'est ne rien dire. Toutes les espèces animales se sont trouvées en présence du feu, mais le feu ne leur a pas parlé; le feu n'a parlé qu'à l'homme seul.

Quand l'homme jette un morceau de bois dans le foyer spontané qui va s'éteindre, il fait acte de génie humain. Après l'attention, il est passé au premier degré de l'invention, qui est d'essayer, par un moyen artificiel, de prolonger un fait naturel. Il est permis de supposer, à ce moment-là, une ère de durée imprécise que l'on appellerait l'ère de la conservation du feu. Cette ère se serait même prolongée jusque dans l'époque contemporaine, feu des vestales, lampe perpétuelle des chrétiens. Mais il faut compter avec l'accident qui laisse ou fait mourir le feu. De plus, le transport du feu, en des temps où l'homme est encore nu, ou à peu près, est fort difficile. Le feu permanent attache l'homme à une région : or, l'homme est un animal voyageur. La nécessité le fixe au sol et un instinct le pousse vers des pays nouveaux. Maintenant qu'il connaît les multiples bienfaits du feu, son imagination va travailler sur ce thème : produire le feu sans le secours d'un foyer.

Cette invention se produisit à une époque très ancienne, fort antérieure, sans doute, à la période de l'âge de la pierre que l'on appelle période de la pierre éclatée. Dans les gisements préhistoriques, on trouve toujours, parmi les armes ou les objets les plus rudimentaires, des traces matérielles

du feu. Traces d'un feu naturel, traces d'un feu provoqué ? Il est difficile de se prononcer. Je serais disposé à croire que la découverte mécanique du feu, qui n'a exigé que deux morceaux de bois, ou deux fragments de pyrite et de silex, remonte à une prodigieuse antiquité; elle a dû suivre, à une distance relativement courte, la découverte de la conservation du feu, laquelle remonte nécessairement à la période où il se forma un écart notable entre la température interne de l'homme et la température du milieu où il vivait. Cette situation exigeait en effet de l'homme un effort artificiel pour combler une lacune thermique, préjudiciable à son activité : son intelligence ne lui permettait pas d'accepter la vie ralentie qui est celle de tous les mammifères tropicaux, dès qu'ils ont franchi les limites de leur habitat le plus favorable. Reportons donc jusque dans les temps géologiques, jusqu'au début du pliocène (âge de l'*Elephas* méridionalis) (1) cette manifestation décisive du génie de l'homme, la découverte mécanique de feu.

Des trois ou quatre procédés encore employés par les dernières peuplades primitives, le frottement, le sciage, la rotation, la percussion, il est difficile d'imaginer lequel fut trouvé le premier. Le frottement est polynésien; le sciage est malais; la rotation, ou giration, se rencontre également en Afrique, dans les deux Amériques et jusque dans l'Inde; enfin la percussion de deux morceaux de pyrite de fer ou d'un silex et d'une pyrite ne se retrouve plus que chez des peuplades fort basses, Aléoutes ou Fuégiens. Que cette dernière méthode soit la plus ancienne ou la plus récente, c'est celle qui a triomphé; c'est notre briquet, hier encore universel et, même aujourd'hui, d'un usage fréquent. Les préhistoriens discuteront sur l'antériorité du fer ou du bois dans cette découverte mécanique du feu; ce qui m'intéresse, c'est la qualité de cet acte primitif, où il est impossible de ne pas contempler un prodigieux fait de génie. Bien des civilisés se sont, depuis que le feu est portatif, trouvés dans le cas ou de manquer de feu, ou de le produire par un des procédés anciens. Le briquet nous est familier, nous portons toujours quelque objet en fer,

(1) Voir le Tableau chronologique de l'histoire de la terre, dans L. de Launay, *Histoire de la Terre*, 1906.

les pierres dures se rencontrent presque partout. L'idée nous viendra de fabriquer un briquet de fortune. Mais ce n'est pas invention, c'est accommodation d'un procédé très connu. Un civilisé a-t-il jamais retrouvé spontanément la méthode des deux morceaux de bois? C'est possible, et cela serait un trait de génie, mais j'en doute, et le fait primitif n'en resterait pas moins un des plus grands, sinon le plus grand fait intellectuel de l'humanité. Je ne pense pas, en écrivant ceci, aux conséquences de cette découverte; je considère le fait en lui-même. Regardons cet être lointain, qui médite en songeant à l'étincelle jaillie entre deux pierres, ou en tâtant le morceau de bois qu'un frottement a déjà échauffé. Depuis longtemps, il est hanté par le problème de la fabrication du feu, et voici que, Newton préhistorique, il a entrevu soudain la solution. Ces feuilles rousses, cette mousse sèche qui brûlent si rapidement lors des incendies naturels, ce bois friable qui disparaît si vite dans le brasier, voilà ses auxiliaires. Et il cherche à reproduire l'étincelle au-dessous de la mousse sèche ; il frotte le bois tendre jusqu'à ce qu'il rougisse. L'homme, anxieux, travaille au grand œuvre, en tremblant un peu. Le temps passe, les expériences se succèdent. Rien ne se produit. Il désespère. Un dernier effort, une dernière tentative. Le miracle s'opère: voici le feu nouveau! Voici, dans quelques points rouges, que son souffle agrandit, le futur brasier des civilisations. On ne revit jamais acte aussi grand. Nos découvertes, auprès de celle-là, sont modestes.

A partir de cette heure mémorable, l'homme n'est plus un simien; il n'est plus un primate: il est l'homme. Homme de quelle couleur? Très probablement un nègre; peut-être un anthropopithèque. Cette dernière opinion était celle de M. de Mortillet. Ce n'est qu'une opinion. Quelle que fût sa couleur ou même sa forme anatomique, l'animal qui venait de découvrir le moyen de faire du feu à volonté s'élevait très au-dessus de tous les autres primates. Aucune tentative analogue n'a jamais été constatée. Des voyageurs ont pu apercevoir un grand singe se chauffer à quelque foyer naturel ou artificiel ; aucun n'a eu le spectacle d'un chimpanzé ou d'un gibbon entretenant volontairement un brasier, encore moins essayant d'obtenir mécaniquement l'étincelle productrice du feu. Les nombreuses espèces animales venues après l'homme n'ont

jamais témoigné, malgré leur amour de la chaleur, sous nos climats, le moindre instinct conservateur du feu. Le chat et le chien savent cacher en lieu sûr le surplus de leur nourriture; on n'en vit jamais d'habiles à faire glisser dans le foyer la bûche qui l'entretiendrait: l'homme seul a le génie du feu.

II

On sait que l'idée transformiste a subi, en ces dernières années, grâce aux expériences de Hugo de Wries, une modification très importante. Le transformisme n'était que l'explication et l'application du vieil aphorisme de Linné, *natura non facit saltus*.On enseignait, depuis Darwin, que les espèces animales s'étaient transformées lentement, en accommodation au milieu. Travail insensible qui, au cours des siècles, avait mué, par exemple, en homme, le plesiadapis de l'étage sparnacien. De Wries a substitué à cette idée d'évolution lente l'idée de mutation brusque (1), et M. Quinton, semblant adopter cette manière de voir, pose le principe non plus de l'accommodation au milieu, mais de la réaction contre le milieu. Il nous montre la vie ne se maintenant à travers les révolutions du globe qu'à coups de révolutions anatomiques. Ce n'est pas lentement que se forme une espèce nouvelle, quand vient à baisser la température terrestre, c'est soudain, en laissant néanmoins à ce mot une certaine élasticité. D'un couple de plantes, comme d'un couple d'animaux,il naît un jour des rejetons qui diffèrent de leurs parents par des caractères nouveaux. Ces rejetons copulant ensemble donnent des produits qui possèdent également ces caractères nouveaux; encore une ou deux générations et la mutation devient acquise et transmissible régulièrement. Comme fait expérimental, il faut noter que l'industrie des éleveurs, en quête d'améliorations, consiste à perpétuer, par l'accouplement, des caractères nouveaux, et qu'elle y réussit parfois, ce qui a donné les nombreuses variétés des animaux domestiques. La question des croisements est toute différente; le croisement a également une grande part dans les variations, mais on sait que les produits croisés sont instables et demandent à être très surveillés dans leur accouplement. La théorie de la mutation fait disparaître une des objections contre le trans-

(1) Idée qui tend à se substituer pareillement, en géologie, à l'évolutionnisme de Lamarck et de Darwin. M. L. de Launay, dans son *Histoire de la Terre* (1906), note le retour actuel des théories géologiques au *catastrophisme* et à la *saltation*.

formisme, celle de l'infécondité entre elles des espèces même anatomiquement très voisines, puisque l'espèce nouvelle peut naître directement et spontanément d'un couple homogène.

Appliquée à l'espèce humaine, la mutation rend compte d'une façon très satisfaisante des profondes différences physiques ou intellectuelles qui se manifestent entre un couple et ses produits ou l'un de ses produits. Si, lorsqu'un couple humain moyen donne deux produits intellectuellement remarquables, un mâle et une femelle, ces deux produits pouvaient, avec la permission de nos mœurs, être couplés, il est très probable qu'une race surintelligente pourrait se former, sauf l'obstacle de l'accumulation des tares. Je suppose, sans aucune preuve d'ailleurs, que telle est l'origine des divers groupes humains dont l'existence fut marquée par un avancement notable dans la civilisation générale. Les mythes donneraient quelque vraisemblance à cette hypothèse, si l'on accorde aux mythes quelque lien avec la réalité : beaucoup de peuples se reconnaissaient comme les enfants d'un frère et d'une sœur; l'inceste fraternel est à la base de presque toutes les théogonies. Mais laissons cet ordre d'idées pour ne considérer la mutation que selon son caractère biologique. Il est permis, si l'on en adopte le principe, de donner aux différentes races humaines qui contribuèrent à la civilisation préhistorique une origine brusque, qui explique parfaitement l'état d'infériorité où tombe la race procréatrice d'une race neuve, quand celle-ci a marqué son génie par des découvertes nouvelles et un meilleur maniement des usages anciens. Constamment, l'aristocratie, arrivée à son point culminant, commence à descendre. Dès qu'une force ne peut plus s'accroître, il faut qu'elle diminue. Il n'y a pas d'inertie. Seul, le mouvement est compréhensible. Encore faut-il une cause à cette chute nécessaire, car il y a des hiérarchies relatives et une médiocrité peut être très supérieure à une autre médiocrité. Cette cause est fournie par la mutation, qui soudain fournit des produits meilleurs, plus aptes que les produits ordinaires à manier et à conserver l'intelligence. Il semble que l'on puisse essayer ici une application transposée de la loi de constance thermique de M. Quinton (1). Les conditions de la connaissance, les

(1) *L'Eau de Mer, milieu organique*, livre II.

besoins de la civilisation exigent, à un certain moment, un effort dont la race dominante se trouve incapable : alors une race nouvelle surgit, par mutation, capable de maintenir à leur degré originel les puissances intellectuelles de l'humanité, que ne peuvent plus régir les efforts de la race ancienne; et le même phénomène a lieu dans la suite, chaque fois que les mêmes circonstances se rencontrent. Ainsi, les possibilités de l'intelligence humaine sont toujours à un niveau constant. Quand la civilisation égyptienne dépasse les forces de l'intelligence égyptienne, l'intelligence grecque vient, qui produit l'effort nécessaire; quand c'est la civilisation grecque qui déborde l'intelligence grecque, voici surgir l'intelligence romaine; quand c'est la civilisation romaine qui échappe à ses créateurs, voici l'intelligence celto-germanique. Les mêmes mouvements ont eu lieu, les mêmes substitutions, aux temps primitifs, aux temps préhistoriques, et, certainement, aux temps géologiques. Il faut d'ailleurs considérer que, dans ces substitutions, la race nouvelle se sert, avant d'inventer elle-même, des matériaux civilisateurs imaginés par la race ancienne; ainsi, la civilisation apparaît comme une chaîne sans fin, mais où un œil attentif découvre bientôt des soudures, souvent assez grossières. Quand une civilisation disparaît, elle ne meurt pas tout entière, mais son legs est généralement très modifié, très déformé par la civilisation suivante. Ce qui demeure, c'est le fait qui s'est incorporé profondément à l'activité humaine; une fois trouvé, l'art du feu ne s'est jamais perdu, mais des pratiques sans utilité réelle, comme certains rites religieux, remontent également à l'antiquité la plus haute. En somme, il semble qu'à travers les siècles l'homme se découvre lui-même en même temps qu'il découvre la nature.

Or, ce qu'il a trouvé une fois, il y a beaucoup de chances pour qu'il ne le retrouve pas une seconde fois, s'il l'a laissé perdre. Il y a donc toujours lieu de supposer la primitivité de la plupart de nos coutumes et de nos pratiques fondamentales, car ce qui est nécessaire à l'homme d'aujourd'hui n'a pas été moins nécessaire à l'homme du plus lointain autrefois. Les lois physiologiques, Tylor dit les lois psychologiques, n'ont pas plus varié depuis l'origine que les lois chimiques (1).

(1) Voir la note de la page 194.

La chimie est ce qu'elle était aux temps précambriens. L'homme, dès l'époque géologique où on lui donne ce nom, est l'homme et se comporte en homme. Quant aux pratiques inutiles dont notre civilisation est encore encombrée, rites propitiatoires, expiatoires, funéraires et autres, leur inutilité même prouve qu'on doit en attribuer l'invention à une nuance de l'humanité différente des nuances suivantes et de la nuance actuelle. Tylor a noté toutes ces survivances dans sa *Civilisation primitive* (1).

Ce qu'elles furent, ces civilisations primitives, on s'est amusé à en imaginer le roman. Tout est possible. Sous un climat tempéré une belle vie est possible, même dénuée des métaux. On peut habiter une caverne et être doué de sensibilité et d'intelligence; Moïse et Mahomet vécurent sous la tente et n'en furent pas moins des exemplaires humains assez remarquables. L'état policé est un fait intellectuel, et non un fait mécanique ou métallurgique. Un peuple qui ne connaît que le couteau de pierre, le pot de terre, la robe de cuir ou même la ceinture d'herbes ou d'écorce peut manifester, dans l'ordre social en même temps que dans l'ordre spéculatif, de hautes et belles facultés. Ce peuple enfin peut s'adonner à vivre sa vie dans la paix et la joie, comme faisaient les Tahitiens avant la contagion chrétienne; il peut s'adonner à jouir de toute sa sensibilité et n'exercer son intelligence qu'à varier ses plaisirs: il sera, tout autant que nous, et peut-être davantage, un peuple policé; il sera quelque chose de plus, quelque chose d'inappréciable et d'inconnu parmi nous: il sera un peuple heureux. Les primitifs n'étaient pas nécessairemement des sauvages. A l'abri, par le feu, des bêtes, du froid et de la faim (cuisson et conservation des aliments), ils pouvaient ressembler aux Tahitiens tout aussi bien qu'aux Boschimans. Je pense même qu'il y eut des civilisations primitives encore supérieures à la civilisation tahitienne, car, au temps où nous les connûmes, les Mahoris étaient déjà en stagnation. Cela a été le sort commun de toutes les espèces, races ou variétés qui ont précédé l'homme blanc sur la terre. Les Fuégiens ou les Boschimans, ou les Aléoutes sont peut-être les derniers fils du primitif dont le génie, par la découverte du feu, prépara nos civilisa-

(1) Cf. la traduction française, 1876, tome I.

tions. Depuis les origines humaines, de nouvelles variétés du genre homme ont sans cesse surgi, propres à remplacer les anciennes, à mesure que ces anciennes variétés se révélaient inaptes à accroître, en même temps que croissaient les notions, leur pouvoir d'assimilation intellectuelle. La variété humaine qui découvrit le feu disparut peut-être sans avoir tiré un grand parti de son invention; mais d'autres variétés se développèrent successivement, posant, chacune à leur tour, une des assises du temple.

Les races successives se sont présentées, non pas avec des aptitudes supérieures, une intelligence plus vaste, mais chacune avec une intelligence toute neuve, avec une curiosité plus naïve et plus décidée. Nous voyons cela, dans un cercle très restreint, en regardant immédiatement autour de nous: un groupe social a découvert quelques principes scientifiques qui doivent nécessairement révolutionner le monde, mais ce même groupe s'avère impuissant à opérer cette révolution, et il se laisse peu à peu arracher la direction de la vie sociale par un groupe nouveau, hier encore profondément ignorant, mais d'une intelligence égale à celle du groupe précédent, demeuré en état de stagnation. Des hommes, ayant détruit pour eux-mêmes les croyances métaphysiques, se butent à vouloir imposer au groupe aristocratique en formation ces mêmes croyances dont ils savent la vanité, et ainsi ils avouent que leur rôle est fini. Ils avouent qu'ils sont incapables, ayant découvert le feu, de tirer de cette découverte ses conséquences logiques. Les hommes ont cru de tout temps que l'aristocratie est en arrière. Elle est en avant, elle est en devenir. Le génie de l'homme tertiaire s'est cru, lui aussi, lui d'abord, destiné à dominer à jamais les générations futures, et il est représenté aujourd'hui par un nègre accroupi qui frotte un bâton de bois dur sur une planchette de bois mou: ce geste prodigieux, et qui fut un geste de royauté, est devenu un des signes de la dégradation humaine. Le reptile, le monotrème, le marsupial furent, chacun à son heure, les rois de la nature. Ils ont plié sous les révolutions climatériques, comme l'homme paléolithique a plié sous les révolutions intellectuelles, sous le poids des notions successives.

Mais je n'établis point de strict parallélisme. Mon but n'est que de montrer qu'il y a, sinon précisément une loi, du moins

un fait de constance intellectuelle. Cette constance est prouvée par la dégradation même, par la disparition même, des races où l'intelligence se manifesta le plus anciennement. En effet, si la race qui a domestiqué l'électricité était la même que celle qui a domestiqué le feu, il y aurait, non point constance intellectuelle, mais progrès intellectuel, ce qui est fort différent, et ce qui n'est pas admissible. Ce n'est pas admissible, parce que l'intelligence humaine est un produit de la physiologie humaine et que la physiologie humaine, nous avons déjà posé ce principe, est immuable, comme est immuable la physiologie générale. Il y a une évolution anatomique; il n'y a pas d'évolution physiologique. Voici la loi de Quinton: « En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitats, la vie animale, apparue à l'état de cellule dans des conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série zoologique, ces conditions des origines (1). » Je pense que cette loi est applicable à l'intelligence; je pense que l'intelligence est particulièrement tributaire du « haut fonctionnement cellulaire ». Ce haut fonctionnement réclamant des conditions immuables, la physiologie est constante; produit de la physiologie, l'intelligence est constante. Cette constance ne doit pas, bien entendu, être considérée comme individuelle. C'est une constance de principe et qui s'applique à l'espèce, à la variété. A tout moment de l'existence du groupe humain, les manifestations du plus haut degré de l'intelligence humaine sont possibles. Ajoutons que, non seulement elles sont possibles, mais qu'elles furent réelles. L'invention du feu signale sans conteste une de ces manifestations, à une époque extrêmement reculée; il y en a d'autres qu'il nous reste à examiner.

III

Il est assez probable que l'utilisation du silex comme couteau et comme arme est postérieure à l'invention du feu. Partout, en effet, dans les dépôts les plus anciens, on trouve parmi les spécimens de la pierre travaillée de main humaine, des traces de feu. D'autre part, c'est le feu qui donna à l'homme ses premiers loisirs. Il est donc logique de subordonner à la

(1) Quinton : *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 445.

découverte du feu les autres découvertes primitives. Celle du façonnage de la pierre est extrêmement importante. Jusque-là, l'homme n'avait eu pour armes que la branche cassée qu'utilise encore le chimpanzé, ou le caillou trouvé dans le lit de la rivière, appointé ou éclaté par le hasard des chocs (1). L'art de tailler une pierre lui donne un couteau rudimentaire, mais déjà utilisable à certaines besognes: égorger un animal, râcler sa peau, scier un jeune arbre. Quand il trouve le moyen de tailler cette pierre avec une autre pierre, l'homme a entre les mains un outil d'une réelle valeur. Mais voici qu'il imagine de façonner pour son couteau un manche, auquel des liens d'herbe résistante, tel le chanvre, lui permettent de l'attacher : c'est la lance, c'est, invention beaucoup plus étonnante encore, la hache; c'est aussi le burin qui va servir, non seulement à parfaire les outils de pierre, mais à graver sur le bois et sur l'os la figure des animaux familiers. Cette vaste époque de la pierre, qui semble s'être répandue sur le globe entier, est aussi l'époque de la naissance du sentiment esthétique. Une double explosion de génie élève tout à coup une race humaine à un niveau très haut: l'on peut supposer que la civilisation magdalénienne glaciaire, à laquelle on doit ce beau renne sculpté et gravé avec une pointe de silex (2), se rapproche déjà beaucoup de la civilisation antique; elle connaît l'essentiel et elle connaît le luxe. Elle connaît la parure aussi et lui donne sans doute tantôt un caractère de coquetterie, tantôt un caractère de hiérarchie. Les femmes de l'âge de la pierre ont des colliers de coquillages, les hommes portent autour du cou un chapelet de dents: ces deux petites conquêtes ont survécu aux siècles. Une autre invention, prodigieuse, en même temps que de grande utilité pratique, date des mêmes siècles obscurs, l'aiguille. Elle est toute pareille à la nôtre, avec un chas et très fine, mais elle est en os. L'aiguille suppose la couture; la couture suppose le vêtement, au moins de peau, ou la tente ; elle suppose aussi le fil, très mince lanière de cuir ou fibres végétales. Considérons tout ce qu'il y a d'admirable dans ces faits sur lesquels on ne nous a jamais enseigné à réfléchir. Méditons sur le génie de ce primate qui façonne la première

(1) De ceux qu'on nomme éolithes. Voyez Marcelin Boule, *Origine des éolithes*, 1905.
(2) Musée de Constance.

aiguille à coudre! Nous avons vu naître la machine à coudre dont les femmes furent étonnées et reconnaissantes; mais quel ne dut pas être l'émoi des femmes de la Madelaine quand elles se virent maîtresses de joindre solidement, en quelques heures de travail, deux peaux de sarigues, ou d'ajuster pour les chasseurs de la tribu d'étroites jambières! L'aiguille accroît singulièrement l'importance sociale de la femme; elle met entre ses mains la séduction d'une utilité nouvelle ; elle marque d'une façon claire la division du travail en travail mâle et travail femelle, division déjà indiquée par la découverte du feu, dont l'entretien échéait à la femme, nécessairement. Si l'homme est devenu monogame, c'est peut-être l'aiguille qui en est la cause première. Les travaux de l'aiguille furent un bienfait que le mâle apprécia aussitôt : pour en jouir il s'associa à la femelle d'une manière plus constante.

Je crois que c'est à ce moment de la préhistoire qu'il faut placer les débuts de la vie pastorale. Les os gravés et les peintures murales des cavernes témoignent d'une grande familiarité avec plusieurs animaux domesticables et qui étaient sans doute domestiqués dès cette époque, tels que le cheval et le renne. Cet état signale une des étapes les plus importantes de la civilisation. La race qui imagina d'asservir les ongulés, assez récents, d'ailleurs, et très plastiques, de dompter même quelques carnivores, égale en génie celle qui avait trouvé le feu, celle qui avait la première utilisé la pierre et les os. Elle stabilisa l'homme, non dans l'espace, ce que fera seule l'agriculture, mais dans le temps, en lui faisant déjà comprendre la suite des saisons et la suite des années; elle affermit le sentiment de la propriété collective en le faisant porter sur des êtres que ne peuvent remplacer aussitôt ni le travail ni la chasse. L'homme pastoral est un fait pleinement quaternaire ou pléistocène, âge pendant lequel abondent les grands pachydermes, les équidés et les ruminants. Cette préhistoire est presque de l'histoire, puisque nous en possédons des témoignages figurés. Mais que d'autres ont disparu, tout le bois travaillé! Le silex aiguisé, appointé, et surtout denté en scie, permet déjà, en effet, de s'attaquer au bois, du moins au bois tendre, et de le préparer pour certains usages élémentaires. Il faut assigner une origine au filage et au tissage : cette époque me paraît favorable. Nous sommes, en effet, à une période géologique

remarquable par sa rigueur et où le vêtement sous toutes ses formes a été le compensateur nécessaire du froid. Un commensal du renne ne peut être qu'un homme habillé; nu, ou vêtu de peaux mal ajustées, il périrait ou ne traînerait qu'une vie médiocre qui en ferait à peine un égal du ruminant qu'il prétendrait asservir. Le froid, qui a contraint l'homme primitif à inventer le feu, l'a contraint également à inventer les tissus. Mais quel fut le premier tissu? Il est difficile d'admettre que le métier à tisser, qui est une construction mécanique, ait précédé le simple tressage. Le premier tissu connu a dû être un lacis de mailles. L'art de filer la laine ou les fibres végétales est venu ensuite. Le fil étant connu, il s'agissait de le disposer en surface, de le tordre en réseaux présentant un espace continu. Cette invention est une des plus étonnantes de toutes celles qui ont, à tous les âges, signalé le génie humain. Je songe aussi à cette humble chose, l'aiguille à tricoter, invention quasiment miraculeuse. Je n'ai trouvé sur son invention que des renseignements historiques. Un anthropologiste, qui n'en sait pas plus long que moi sur ce sujet, dit que sa découverte se perd dans la nuit des temps. C'est aussi mon avis, et non seulement pour cela, mais pour tout le reste. Les inventions qui sont à la base même de notre civilisation, et sans lesquelles une civilisation est impossible, remontent presque toutes aux âges préhistoriques et peut-être à l'âge de la pierre. A l'époque des cavernes, sans doute bien plus anciennement encore, le génie humain a donné des preuves qu'il ne dépassera plus et le meilleur de lui-même, dans la suite des temps, sera employé à perfectionner ces outils primordiaux. Jacquart fut un grand inventeur, mais qu'est-ce que Jacquart auprès du primitif qui tendit le premier sur un cadre de bois les fils à travers lesquels on passe d'autres fils, ce qui forma le tissu, sous une des plus humbles formes, le canevas? La première figure que nous ayons de ce métier primitif nous est donnée par une peinture aztèque (1). Les anciennes peintures égyptiennes nous montrent un perfectionnement capital, pour ce qu'il augmente la rapidité du travail, la navette.

Tylor dit que la poterie n'a pas demandé un grand effort

(1) Tylor, *Anthropology*, 1904.

d'imagination. Je pense différemment. Mettons-nous en présence d'un filon d'argile. Il s'agit de façonner avec cette terre un objet creux qui retienne l'eau. Sans doute, la nature fournirait des modèles et l'invention ne porte pas sur la forme; elle est dans l'appropriation à un usage désiré d'une matière qui semble d'abord tout à fait impropre à un tel usage. C'est plus qu'une invention ; c'est une conquête. La matière est réduite en esclavage et devient, sous les doigts du potier, ce que son maître veut qu'elle soit. La poterie, depuis l'âge de la pierre, n'a reçu qu'un seul perfectionnement important; mais il est également très ancien. La roue du potier était connue des Egyptiens.

Le feu du foyer a conduit à la torche qui servira quand la lumière seule sera nécessaire et non la chaleur; le vase d'argile conduit à la lampe, à cette lampe antique, qui n'a disparu de nos campagnes que depuis très peu d'années. La lampe, même grossière et alimentée de graisses, complète la hutte ou la caverne du primitif. Il est en possession des outils fondamentaux de la civilisation et, par eux, il a conquis le loisir. Par le loisir, il conquiert luxe, religion, poésie, peinture, danse, et cet usage somptuaire de l'intelligence, la pensée. L'homme des cavernes n'est pas une brute. Nous avons des preuves de son génie. Comment ne pas lui reconnaître, avec une certaine intelligence quotidienne, cette sorte de sensibilité sans laquelle l'intelligence elle-même est impossible? Il était d'ailleurs, dans nos régions, d'une race voisine de la nôtre. C'est probablement l'ancêtre direct de la plupart des Occidentaux, assez évolué, déjà, pour supporter le froid, au moment même qu'il était devenu assez intelligent pour le combattre. Son crâne différait fort peu des nôtres, comme en témoignent ceux que l'on a trouvés à Cranstadt et à Cro-Magnon : leurs particularités sont de celles qui ne sont pas rares parmi nos contemporains et qui accompagnent, aussi souvent que la régularité idéale, un beau développement humain. Mais il faut considérer ces temps anciens avec un peu plus de méthode et suivre les divisions instituées par la science.

REMY DE GOURMONT.

(*A suivre.*)

SABAOTH

—

Notre Dieu nous avait accordé la victoire...
A l'horizon, sous un ciel bas, taché de sang,
L'ennemi reculait pas à pas, hérissant
De coups de feu perdus sa lente ligne noire.

Ses régiments rompus oscillaient en tronçons
Impuissants, sous le vent des salves : sur les crêtes,
Ses canons démontés gisaient comme des bêtes
Mortes, et des blessés râlaient sous les caissons.

La peur tourbillonnait dans le soir. Immobiles,
Pelotonnés ainsi qu'un bétail qu'on abat,
Dans ce troupeau houleux qui tombait sans combat,
Des bataillons encore entiers semblaient des îles.

La déroute hésitait pourtant. Et tout ce bruit
Innombrable et ce lourd piétinement des plaines,
Ce souffle harassé d'un million d'haleines,
Tout appelait sur eux la chute de la nuit.

Ils voulaient cette nuit qui serait une trêve,
Qui les prendrait sous ses ombres, qui les prendrait
Sous ses rameaux ainsi qu'une sombre forêt,
Et les sauverait de la justice du glaive.

Nous avions tant tué que nous étions repus
De meurtre, que le bois encor vibrant des crosses
Brûlait nos doigts, que nos baïonnettes féroces
Et chaudes dégouttaient de sanie et de pus.

Mais notre pourpre orgueil battait dans nos artères :
La force en nous chantait, et nous nous rappelions,
Selon le droit vengeur des anciens talions
Dont nous étions exécuteurs héréditaires,

Qu'il nous fallait tuer sans merci, sans remords,
Tuer tous ces vaincus, pour que fût apaisée,
Dans le sépulcre froid ou l'aurore embrasée,
La haine des vivants et la clameur des morts.

Et nous savions qu'il nous fallait tuer encore,
Tuer jusqu'au dernier de ces vaincus, avant
Que descendît sur eux le dais du soir mouvant,
Où s'allumait déjà la planète Phosphore.

Et moi, l'Imperator, qui, depuis le matin,
Dictateur magnétique aux prunelles fatales,
Du furieux effort de mes deux mains brutales,
Disputais au hasard les leviers du Destin,

Moi, le boucher sacré de nos charniers célèbres,
Je voyais, dérobant à l'exterminateur
L'hécatombe qui fuit sans chiens et sans pasteur,
S'épaissir sur nos yeux le hallier des ténèbres...

Mon cheval eut comme un frisson. Je me courbai,
Et rassemblant sous moi la bête haletante,
Les éperons au ventre et la bride flottante,
J'enlevai d'un élan le grand étalon bai,

Dont le galop victorieux, en vingt foulées,
Me porta, moi le Chef des guerres, moi, celui
Pour qui l'aube d'airain de ce jour avait lui,
Sur une cime aiguë aux roches écroulées.

Et là, me souvenant du Juge d'Israël
Dont jadis la prière avait arrêté l'Astre,

Conjurateur armé du suprême désastre,
Je levai mes deux poings cuirassés vers le ciel,

Et je criai : « Seigneur ! Seigneur ! Dieu des batailles !
Cloue à ton firmament en flamme une heure encor
Le disque écartelé de ton bouclier d'or,
Et nous te fêterons par tant de funérailles

Que ces champs en seront rouges, et pour toujours !
Et ces terres seront de tant de chair nourries
Que l'argile et que l'ocre en resteront pourries,
Et pourront par l'odeur rassasier les vautours. »

Ma clameur se perdit dans le choc des nuées,
Et je ne vis plus rien à mes pieds, un moment,
Que des foules en marche et le moutonnement
Des multitudes vers les occidents ruées.

Et, dans le crépuscule où nul mot ne vibra,
Rien ne me répondit que ma propre pensée
Qui me disait : « Silence à la voix insensée,
Que nul ne peut entendre et que nul n'entendra !

Que ta parole adore, exige, implore ou somme,
Dans l'espace agrandi, dans les temps révolus,
Monde ignoré de toi, qui t'ignore, il n'est plus
D'invisible complice aux fortunes de l'Homme.

Tu ne sais pas les lois guidant le char de feu
Des étoiles, aux vents de l'infini semées ;
Mais tu sais maintenant, ô Maître des Armées !
Que l'orbe du Soleil n'appartient plus à Dieu. »

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

SOUVENIRS
SUR CHARLES GUÉRIN

—

Ce n'est point, je pense, faire tort à sa pure mémoire d'élégiaque, ni brouiller l'image attendrie où il convient qu'il apparaisse à ses lecteurs de demain, que d'évoquer d'autres aspects dont ses amis gardent la vision. Pour ceux qui l'ont connu avant sa jeune gloire ou à côté de sa renommée de poète, c'est un devoir de mettre en commun leurs souvenirs avant que le Temps, autre Semeur de cendres, ait éparpillé au vent « la poussière âcre et douce » de ces réminiscences...

§

Je l'ai vu pour la première fois au 26e de ligne, à Nancy, où nous faisions notre service en 1892-3. *La Lorraine Artiste* avait publié de lui, vers ce temps-là, des vers dont nous étions quelques-uns à goûter la mélancolie et dont la singularité même ne nous déplaisait pas : c'était l'âge où Rodenbach et Mallarmé, pour ce jeune collégien, semblaient encore plus proches et plus intimes par leurs recherches de sentiment et d'expression. Et il avait écrit :

Sous les pins fins pleins de plaintes, au sein des landes,
Languissent et sommeillent les filles de neige.
Ce sont celles qui souffrent parce qu'elles n'aiment
Pas. Et leur spleen s'épanouit en larmes blanches.

Mais aussi, dans ses adieux à la bonne campagne meusienne où il passait ses étés :

La charmille s'emplit de la douceur des choses
Et des parfums lointains de l'arrière-saison.
Voici l'automne, on a fini la fenaison ;
Voici dormir les foins au fond des granges closes.

On devine de la tristesse aux couchants roses,
Aux colchiques épanouis sur le gazon ;
Dans les massifs jaunis qui bordent la maison,
Le longs des murs s'effeuillent les dernières roses.

Contraste piquant, de retrouver ce précieux rêveur dans une cour de caserne! Pour laisser toute sa noblesse à cette silhouette de poète sous le bourgeron trop ample et sous le képi enfoncé, il ne fallait pas moins, je m'en souviens, que la blancheur persistante de son fin visage, et l'accent caractéristique ajouté à des traits encore enfantins par une soyeuse barbe noire, et cette interrogation de ses yeux profonds qui luisaient si ardemment sous la visière oblique.

Il s'était pris d'une grande amitié pour un camarade de chambrée, — un instituteur de la région; et on les voyait tourner dans la cour en se donnant le bras, aux moments de repos, comme des collégiens en récréation. Guérin causait peu, disparaissait vite dès le quartier libre, ayant des parents à Nancy, des amis et ses premières relations littéraires. La maison paternelle, à Lunéville, était d'ailleurs si près de là! Et, toujours assez mal affermie, sa santé l'obligea plusieurs fois à interrompre cette année de sport obligatoire dont il n'a pas gardé un souvenir aussi maussade que tant de jeunes gens de sa condition.

§

A la Faculté des lettres de Nancy, où je le retrouvai en 1895, préparant sa licence d'allemand, Guérin fut vite accueilli par un article de notre doyen, M. Krantz, qui donnait à ce « décadent lorrain » l'investiture toute régionale que pouvaient dispenser les *Annales de l'Est*. Ses camarades admiraient beaucoup ce garçon qui savait si bien concilier l'élégance des manières, une certaine malice de ton avec le soupçon de baudelairisme et le brin de perversité qui lui inspiraient, parfois, d'étonnantes improvisations poétiques. Un peu d'effarement chez quelques-uns de ses maîtres : j'en sais un qui lui suggérait, comme une sorte de dérivatif dont les études germaniques en France pussent profiter, de traduire en vers le *Faust* et le *Don Juan* de Lenau! Guérin s'amusa beaucoup du conseil, donné le plus sérieusement du monde et dans une intention tout à fait charitable. Il menait dès lors, en dépit de ses inscriptions, une vie assez errante, toujours rattaché à Lunéville, à Nancy, à Wadelaincourt dans la Meuse par ses affections et ses habitudes, mais s'installant pour des mois à Munich ou dans la montagne bavaroise, poussant quelques pointes vers

Paris, et publiant dans les jeunes revues parisiennes ou dans son entreprise du *Sonnet hebdomadaire* des poésies tout embrumées de rêve et frissonnantes de musique contenue et de nostalgie inconsolée. Et déjà, aux concerts symphoniques dont Guy Ropartz venait si fermement d'insinuer le goût au public nancéien, on se montrait la belle figure grave de ce jeune homme, au premier rang du balcon, ému et attentif, et si sûr, sans doute, de lui-même et des prestiges de son art à lui, qu'il semblait moins un auditeur déférent qu'une sorte de rival qui veut savoir jusqu'où vont les ressources de la musique.

§

Wagnérien déterminé, d'ailleurs, à ce moment, Guérin me donna, en 1897, rendez-vous à Bayreuth ; entre deux représentations distantes de quelques jours, nous faisions la classique expédition de Prague. L'aimable souvenir ! Lui qui éprouvait jusqu'aux larmes l'émotion exprimée par le mystère de *Parsifal* et qui, dès le Prélude, accueillait en lui toutes les douleurs et toutes les rédemptions proclamées par cette musique, cédant à la volupté avec d'anxieuses délices ou s'exaltant vers la pureté de tous les renoncements, — il devenait, en dehors de « l'office sacré », le plus gai des compagnons. A condition que les cuisines fussent supportables et les boissons pas trop déconcertantes, c'était alors un joyeux camarade, facilement amusé des rencontres et prenant son parti des ennuis du chemin.

Nous nous sommes rappelé souvent quelques incidents de ce voyage, la chasse donnée, le kodak à la main, au futur roi d'Angleterre ou au Sar Péladan, les heures passées dans une île de la Moldau, la visite au cimetière juif de Prague, la rencontre d'Henri Amic à Egra et à Marienbad, le roman *la Bonté provinciale*, ébauché et déroulé à propos d'un vieil homme entrevu, portant un pot de fleurs, le long de je ne sais quel mur voisin du Hratschin. Quelques épreuves d'imprimerie corrigées en route — c'était, je crois, le temps de ses premiers vers accueillis à la *Revue de Paris* — rappelaient sans trop d'indiscrétion l'homme de lettres à des soucis professionnels ; et c'était aussi l'époque où Guérin méditait d'écrire un *Erostrate* et développait quelques symboles relatifs à son héros ; quelques-uns des Contes des *Nuits sans pavots* ébau-

chaient leurs lignes mystérieuses. Mais rien qui, dans tout cela, sentît son *gendelettres ;* dans les discussions littéraires ou philosophiques, la sincérité et la simplicité d'un esprit qui voulait se mettre d'accord avec lui-même, avec le monde, avec sa foi traditionnelle : et j'entends encore l'accent d'intense franchise avec lequel il disait, pour expliquer le plus à fond sa répugnance pour toute croyance qui n'impliquerait pas, après la mort, la certitude d'une survie individuelle : « Plutôt l'éternité de mon *moi* au milieu de supplices éternels que l'exemption de toute souffrance après la mort, avec une modification quelconque de l'âme que je me connais ici-bas... »

§

C'est Rodenbach, je crois, qui, dans un des premiers articles de revue échus à Guérin, insistait sur les affinités qui reliaient son art à sa ville natale de Lunéville. Sans doute l'évocateur de Bruges-la-Morte songeait-il à la splendeur déchue de l'ancienne résidence de Stanislas, à la noblesse esseulée de son Château et de son Bosquet, et au caractère d'aristocratique nostalgie qui, dans ces vers comme dans ceux de Samain, correspond à des choses belles, mais qui sont du passé.

> Dans la cour un bassin où pleurent les eaux vives
> D'avoir vu verdir les Tritons et d'être seules...

Si la poésie de Guérin, par la variété et l'ampleur de son répertoire d'images et surtout par l'émotion simplement humaine de ses confidences, ne tendait pas à échapper, de plus en plus, à toute délimitation locale et provinciale, je serais plutôt tenté de voir ses correspondances lorraines dans l'absence de rhétorique de son pathétique et dans l'effort croissant de « stylisation » qui tâche à cerner d'un trait toujours plus strict une réalité essentielle : car il y a là une vertu dont bien des choses lorraines, dans la réalité et dans l'art, nous offrent l'exemple...

Mais il ne faut pas qu'on oublie, surtout, quelle place le foyer paternel n'a pas cessé d'avoir dans ses affections, et avec quelle joie il venait, pour de longs mois, se réfugier au gîte après les voyages qui l'entraînaient en Allemagne ou au Midi et les séjours qu'il faisait à Paris. Les hêtraies toutes proches et les prés de la Meurthe restaient pour son rêve un

cher décor. Et que d'heures passées en songes ou en labeurs dans ce pavillon où il avait son « atelier » de poète, si encombré de livres et de dictionnaires par ses curiosités de lettré ou ses scrupules de manieur de mots, que j'entends encore Guy Ropartz s'exclamer d'un ton de joyeux humour, en pénétrant dans ce cabinet de travail : « En faut-il, du matériel, pour faire métier de poète ! » Surtout, le jardin qu'il a si souvent chanté, où il éprouvait un émerveillement d'enfant à goûter les surprises des heures et les renouvellements des saisons, l'accueillant jardin qui savait si bien s'harmoniser aux nuances de son âme devrait être, de tous les lieux qu'il a aimés et hantés, le plus appliqué, hélas! à porter très longuement son deuil :

O jardin ! quand la mort aux cœurs sombres fidèle,
M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,
Mon jardin, vous rirez et fleurirez encor.

Allée où mon pas lent foule une fine grève,
Où le vent dans les pins fait les vers que je rêve,
Où mon âme répond, la nuit venue, au cor ;
Espaliers que l'automne accable, larges roses,
Murs qu'un lierre noueux affermit, chansons d'eaux :
Je vous médite avec tendresse, ô simples choses !...

§

Quelques rencontres encore à Paris, à l'ombre de la lointaine église Sainte-Clotilde et du souvenir de César Franck ; mais ici, des préoccupations d'écrivain et des échappées sur la vie littéraire, des jugements sur les hommes et sur les œuvres, sans doute aussi la rumeur distante de la grande ville à laquelle il refusait de s'acclimater entièrement et où il ne faisait que toucher en passant, donnaient aux entretiens un accent plus tendu. Mais quelle netteté d'appréciation sur les choses de la littérature et du vocabulaire ! Guérin se rendait compte de la courbe admirable qui, sous l'effet de son propre développement et de modèles parmi lesquels il aimait à citer le Moréas des *Stances*, l'avait conduit, d'une poésie d'intentions, embrumée, assonancée, prétendant rivaliser avec la musique, à cette forme si nette qui garde d'infinies puissances de suggestion et qui ne permet pas cependant à son contenu musical ou évocateur de troubler les lignes de son dessin ou l'allure de son rythme. Sur la « sincérité littéraire », sur les

chances d'une sorte de prochaine renaissance classique, sur l'inintelligence de certains critiques patentés, sur l'espèce de défiance ombrageuse que la musique lui inspirait à présent, il disait, voici quelques mois, les choses les plus ingénieuses et les mieux informées. Et le plus significatif des aveux que je lui entendis faire alors, c'est qu'il venait de relire d'un bout à l'autre le dictionnaire de Darmesteter-Hatzfeld, « afin de raréfier son vocabulaire et de voir tous les mots dont sa langue devait savoir se passer ». Il ajoutait lui-même : « Nous voilà loin du conseil que donnait le bon Théophile Gautier! »

§

Nous avions évoqué un jour la destinée de quelques grands poètes ; celle de Vigny nous parut digne d'être enviée par quiconque attend quelque renommée d'une œuvre intellectuelle : des contemporains indifférents ou distraits, et, plus tard, un flot montant, toujours accru et peu troublé, d'amis d'élite. Malgré les gaucheries formelles de l'œuvre, il nous sembla qu'un débutant de lettres pourrait très bien se déclarer satisfait, si l'assurance lui était donnée un jour qu'il vaudrait Vigny. Imagination de jeunesse, et si vaine! Guérin resta un instant songeur, et dit ensuite : « Eh bien ! non. Il ne faudrait pas accepter. Car on ne sait jamais, personne ne peut savoir... On peut avoir en soi de quoi faire les plus grandes choses... »

Ce propos vaillant m'est remonté tout d'abord à la mémoire, le matin de printemps où m'arriva la nouvelle de sa mort. Pour ceux qui l'ont aimé, son œuvre reste inachevée, tronquée de tout ce que sa confiance s'était promis de faire, de tout ce que leur affection attendait de lui, des forces mystérieuses de l'esprit. Pour les autres, il se rangera aux côtés des douloureux poètes disparus jeunes, élégiaques par leur destin même et par la figure touchante que leur laisse le Destin. Et il semblera qu'une prévision douloureuse gémit, avec « quelque chose d'amer qui ressemble au génie » dans ce quatrain du *Semeur de Cendres :*

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre...

FERNAND BALDENNE.

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

Paul Sabatier

Homme de Lettres.

Les premiers chrétiens furent accusés d'athéisme et de même aujourd'hui des hommes que ne satisfait pas le culte traditionnel sont proclamés athées et se croient peut-être ennemis de l'Eglise, alors qu'en réalité leur sens religieux s'est affiné, approfondi, intériorisé.

Bien loin d'aller à une dissolution religieuse, nous allons à une glorieuse rénovation. Le christianisme primitif n'a pas été le renversement du judaïsme, il en a été, au contraire, l'épanouissement. Le christianisme actuel n'est que la bégayante préface et le symbole de la religion de demain.

Déjà parmi les prêtres qui, là-bas, au fond de la cathédrale, psalmodient la séculaire cantilène, plus d'un s'est senti troublé d'une nostalgie mystérieuse. Son cœur s'est dilaté, sa voix a tremblé d'émotion, car, dans les ombres du soir qui montent, il a perçu le bruissement lointain de l'armée des peuples qui s'agite, et s'apprête à faire de l'idée de catholicité une vivante réalité.

★

M. R. Mocsary

Ancien député, ancien chef du parti de l'Indépendance (Hongrie).

A mon avis, il ne pourra jamais être question d'une *dissolution*, mais seulement de l'*évolution* de l'idée religieuse et du sentiment religieux. L'humanité pourra peut-être mettre à part l'idée d'un créateur de l'univers, mais elle restera toujours encline à supposer un suprême Législateur de la loi péremptoire de la morale, dictée par la conscience. Dieu reconnu, la religion est là ; pour chercher son origine il n'est pas besoin du « premier

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 236 (33 réponses), et 237 (24 réponses).

fourbe qui a rencontré le premier vol », comme disait un des encyclopédistes; s'il y a une religion, il y aura aussi des cultes pour satisfaire aux besoins spirituels des masses ; le socialisme même, s'il arrivait, ne saurait jamais plonger l'humanité dans le pur matérialisme.

Quand à l'évolution, dans mon pays, en Hongrie, aussi bien que dans les pays adjacents, elle ne se manifeste pas par quelque grand mouvement universel; c'est toujours la politique et l'idée du nationalisme qui tient le premier rang dans l'occupation des esprits. Depuis environ soixante-dix ans, il y a plutôt stagnation. Les membres des multiples confessions, aussi nombreuses et entremêlées que les nationalités, ont trouvé leur *modus vivendi* dans la tolérance. L'église orthodoxe persiste, pétrifiée depuis onze cents ans; les protestants vivent paisiblement dans la jouissance de leur autonomie, modèle d'un *selfgovernment:* les juifs mêmes ne portent pas rancune à ceux de leurs co-religionnaires qui se présentent aux fonts baptismaux.

Si cette tolérance, qui règne en général dans les affaires religieuses, pourrait faire croire à un affaiblissement universel du sentiment religieux, il y a, d'autre part, des symptômes montrant qu'à l'occasion il est toujours prêt à se raviver, qu'il est toujours en pleine vigueur. Le sentiment religieux se rattache souvent au mouvement national en lui prêtant une alliance puissante. Le grand zèle catholique des Polonais s'identifie avec la haine politique contre les Russes schismatiques et les Allemands luthériens. En Hongrie, l'exercice d'une large autonomie ecclésiastique renforce le sentiment de consistance nationale des Roumains, des Serbes et des Ruthènes.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, dans la situation religieuse, ce sont les efforts inouïs que fait le catholicisme pour ressusciter le fanatisme. Ces efforts n'ont pas encore fait une grande impression sur les masses, ni troublé leurs dispositions tolérantes, mais ils ont réussi à envahir certaines classes de la société et des plus importantes. La haute aristocratie jouant toujours un grand rôle leur est acquise; pour elle, la ferveur religieuse fait partie de l'élégance. Au parlement, il s'est formé un parti clérical sous le nom tendancieux de « parti du peuple », dont le programme contient pour point principal l'abolition du mariage civil. Ce parti semble fon-

der de grandes espérances sur le règne prochain de l'archidu François-Ferdinand, réputé catholique fanatique. On trouv dans ce parti des personnages de grande notoriété, sincèr ment fanatiques, un surtout comptant parmi les illustration du génie hongrois. Personne n'attaque ni ne menace le catho licisme, pourquoi donc cette levée de boucliers? Peut-être s'a perçoit-il que, par son organisation despotique, « son règn n'est plus de ce monde ». Est-ce contre le matérialisme qu'' s'arme? Mais ce sont précisément ces efforts extravagants qu aboutiront à diviser les hommes en deux camps, celui de athées et celui des fanatiques.

★

M. Camille Saint-Saëns

de l'Académie des Beaux-Arts.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de traiter de si grave questions; tout au plus puis-je me permettre de les effleurer comme je l'ai fait dans *Problèmes et Mystères*.

Il me semble que beaucoup de ceux qui parlent des religion en méconnaissent l'essence et les confondent avec la religio sité vague dont se contentent la plupart des hommes.

Les religions ont toutes la prétention de représenter l *Vérité absolue*. C'est ce qui fait leur force d'abord, leur fai blesse ensuite. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vu quand on parle d'accommoder la religion à la science, à l'espri moderne, tâche impossible qui consisterait à concilier de contraires.

Les religions tiennent une trop grande place dans l'histoir de l'humanité pour qu'il soit permis d'en parler légèrement il est évident qu'elles sont un facteur nécessaire dans l'évo lution des sociétés. Hâter leur chute est peut-être une œuvr aussi néfaste que l'opération qui consisterait à faire éclore un fleur par la force.

Quand tous les hommes auront la mentalité d'un Berthelot les religions seront devenues inutiles. Ce jour est loin encore

★

M. Louis-Germain Lévy

Rabbin de Dijon.

Parler d'une dissolution de l'idée religieuse dans le sens

d'une ruine définitive de cette idée, c'est comme si l'on parlait d'une dissolution de l'idée poétique ou de l'idée esthétique. Chacune de ces idées, en effet, groupe et définit un ensemble de besoins, d'impressions, de réactions particulières et fondamentales de l'âme humaine.

D'aucuns affirment que la science doit éliminer la religion. Il faudrait se rappeler qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. La science remplace-t-elle donc la religion? — Que non pas! La science n'atteint que les *rapports* entre les choses, non les choses elles-mêmes, non le fond des choses. Tout ce qui est qualité, originalité, individualité, c'est-à-dire ce qui proprement est être et vie lui échappe. Prétendre que devant la science la religion doit disparaître, cela équivaut à soutenir que la catégorie de la *qualité* peut se ramener à la catégorie de la *quantité*, ce qui est absurde.

Or, qui dit qualité dit Esprit, avec la riche complexité de ses diverses, multiples et incompressibles aspirations: pensée, qui est ivre d'infini, qui, *par sa nature même de pensée*, veut connaître, non seulement le « comment », mais le « pourquoi » du monde et de la vie, pénétrer les principes et les fins, embrasser l'ordonnance totale des choses; cœur, qui a ses intuitions, ses élans, ses enthousiasmes, auxquels il ne peut pas croire qu'il ne corresponde rien, parce qu'ils lui communiquent les plus doux, les plus nobles, les plus sacrés frémissements; conscience qui, par une contradiction qui, à elle seule, suffirait à ruiner le phénoménisme, serait une série de sentiments pouvant se connaître soi-même en tant que série! — à moins précisément d'admettre qu'elle est la réalité se saisissant elle-même, et, par là, se posant comme un *sujet*, sans commune mesure avec l'ordre phénoménal, tenant sa dignité du fait qu'elle est et se sait une forme originale de l'Esprit, fond des choses, spontanéité vivante, éternellement créatrice, avec lequel elle peut donc communiquer et communier.

Pourtant, assure-t-on, le nombre augmente de ceux qui ne voient dans l'esprit qu'une résultante de phénomènes physico-chimiques. Est-ce bien vrai? Combien parmi ceux qui se disent « affranchis » ne paraissent tels que pour poser à l'esprit fort, ou parce qu'ils ont une fausse idée de la religion, ou parce qu'ils n'envisagent les problèmes que sous l'une de leurs faces et non pas sous la totalité de leurs aspects, ou parce qu'ils

n'analysent pas jusqu'au bout les notions de « nature », d « force », etc. Mais, même accordé que le nombre des libres penseurs aille croissant, il y aura toujours une minorit d'hommes qui, par leur tournure mentale, seront hantés de problèmes d'origine, de fin, de destinée, de principe dernier si bien que jamais l'idée religieuse ne disparaîtra complète ment de la carte psychologique de l'humanité.

Il reste donc que l'idée religieuse évolue. Effectivement Cette évolution, c'est le progrès de la science qui la command et la dirige. Car s'il est faux qu'il y ait opposition radical entre la science et la religion, il demeure vrai que la scienc influe sur la religion. Il convient, en effet, de ne pas oublie que le contenu religieux se compose non seulement d'émotions mais aussi d'idées. Dès lors, étant donné que la conscienc n'est pas une chose à compartiments étanches, mais une syn thèse vivante où tout se compénètre, il ne se peut point qu les conceptions nouvelles n'agissent sur l'idée religieuse. Forcé ment, les notions de déterminisme des lois naturelles, d'hél centrisme, d'évolution, de subconscience, d'autonomie morale les résultats de l'exégèse biblique, de la critique historique, d l'histoire comparée des religions, les observations de la psy chologie pathologique, déterminent une modification profond de l'idée religieuse.

Les religions ne pourront donc subsister qu'autant qu'elle feront leur part aux exigences légitimes de la pensée moderne Il faut s'attendre à voir les religions se transformer, en vert de cette vérité que pour vivre il faut s'adapter au milieu. Mai que parlé-je d'attendre ? Déjà cette transformation s'opèr sous nos yeux, dans le sens d'une épuration et d'une éléva tion progressives. Une idée religieuse s'élabore qui élimin l'irrationnel (1), le miracle, la révélation extérieure, la petit dévotion d'apeurement et de calcul.

*

M. l'abbé Klein

Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

L'espèce d'alternative que vous posez, en demandant s

(1) J'entends irrationnel dans le sens de « contraire à la raison » ; je ne dis pa non-rationnel, car toute religion, pour la part qu'elle fait au « cœur », renferm nécessairement du non-rationnel.

nous assistons « à une dissolution ou à une évolution de l'idée réligieuse et du sentiment religieux », ne me semble pas telle qu'on n'y puisse du tout échapper. Ce n'est précisément ni dans l'idée ni dans le sentiment religieux que se manifeste, en ce qu'elle présente de nouveau, la crise objet de votre enquête, mais bien plutôt dans les rapports des représentants de la religion avec la science et avec les institutions d'ordre purement temporel.

Maintenant de même que jadis, la religion possède un fond immuable, qui consiste dans la société libre de Dieu avec nous et de nous avec Dieu, dans la participation de la vie humaine à la vie divine. Maintenant de même que jadis, tant comme idée que comme sentiment et même comme pratique, la religion varie en intensité et en conscience, en chaleur et en lumière, suivant nos aptitudes, nos goûts, notre éducation, notre générosité de cœur; mais ce progrès, soit individuel, soit social, n'est pas ce qui fait la nouveauté de la situation actuelle : il s'est toujours accompli, et dans des proportions qui, pour être de nos jours sensiblement accélérées, n'en suivent pas moins une direction analogue à celle des siècles passés.

Mais ce qui change surtout, en notre temps, ce qui se transforme avec une rapidité qu'on a peine à suivre, — qu'on ne suit pas toujours, — ce sont les institutions profanes et les conditions purement naturelles, avec lesquelles nécessairement la religion se trouve en contact, avec lesquelles depuis longtemps elle s'était habituée à des rapports qu'il faut désormais modifier ou tout à fait rompre.

Telles sont, par exemple, les sciences naturelles, dont la religion avait, comme il le fallait bien, accepté le langage; et encore certaines données de l'histoire, où les théologiens avaient installé, sinon, à dire vrai, les dogmes, au moins des théories qui leur tenaient fort à cœur. De là, une grosse émotion, mais qui se calmera, et qui est déjà calmée, pour un grand nombre d'entre nous, auxquels il a suffi de distinguer entre la religion, toujours identique, et la science de la religion, qui est, elle, toujours exposée à se transformer. Et il importe ici de noter que, sur ce terrain, la paix ne se cherche plus dans le *concordisme*, dans de nouvelles tentatives pour concilier la religion avec les résultats mouvants des diverses

sciences, mais, au contraire, et beaucoup plus à fond, dans l'établissement d'une démarcation absolue entre son domaine et le leur comme étant d'ordres tout à fait distincts.

Et ce qui a changé encore, ce qui change perpétuellement et ne trouvera point de forme définitive, c'est la condition temporelle des peuples, naguère si lente à évoluer, maintenant rendue si mobile par les applications, sans cesse renouvelées, des découvertes scientifiques à la vie humaine. Si vous voulez bien vous reporter, Monsieur, aux faits que vous rappelez dans votre lettre pour mettre en évidence l'universalité de la crise religieuse, vous verrez qu'ils se ramènent tous à des transformations politiques ou sociales, qu'il s'agisse du Japon ou de la Russie, de l'Italie ou de l'Espagne, de l'Allemagne ou de la France. Bien plus encore qu'aux passions religieuses ou anti-religieuses, la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, par exemple, — ce réservoir de difficultés pour les nations intolérantes, — doit être attribuée à la transformation, en idée et en fait, de ce qu'on appelle un gouvernement et qui, autrefois concentré dans une personne responsable de tous et de tout, se partage maintenant entre spécialistes voués, pour peu de temps du reste, celui-ci à la marine, celui-là au commerce, cet autre à l'agriculture, à la guerre ou bien aux finances, c'est-à-dire tous à des fonctions plutôt étrangères aux rapports entre l'âme et Dieu.

A de si nombreuses et si profondes transformations ce n'est pas sans difficulté que s'adaptent les établissements qui incarnent la religion, et spécialement, pour ne parler que du plus notable d'entre eux et de celui où nous sommes le plus intéressés, — le catholicisme. Mais soyez sûr, Monsieur, que plus ou moins vite, plus ou moins joyeusement, il s'y adaptera : sans rien sacrifier jamais de ce qu'il a d'essentiel; en sacrifiant peu à peu, de ce qu'il a d'accidentel, tout ce qu'il faudra, voire même, au besoin, sa diplomatie!

Prenez-en comme bonne garantie l'adaptation qu'il a su faire de lui-même, pendant dix-neuf siècles, à tant de races et de civilisations dissemblables. Prenez-en, comme meilleure garantie encore, l'allure aisée dont il se meut parmi les nations les plus neuves, les plus hardies, les plus franchement libres et démocratiques; et dites-vous bien qu'une religion n'est pas en voie de « se dissoudre », qui ne se trouve

nulle part si gênée que chez les peuples d'ancienne formation, comme nous, nulle part si prospère que chez les peuples vraiment modernes, comme les Etats-Unis.

★

Comte Goblet d'Alviella

Sénateur, Membre de l'Académie royale de Belgique, Professeur à l'Université de Bruxelles.

Avant de décider si le sentiment religieux est en train de disparaître ou simplement d'évoluer, il convient de dire ce qu'on veut entendre par religion. A mon sens, c'est le sentiment engendré par la croyance à un pouvoir surhumain et mystérieux avec lequel l'homme estime nécessaire de marcher d'accord. Toutefois, la religion se maintient rarement au niveau d'abstraction qu'implique la célèbre définition de Matthew Arnold : « la conformité aux impulsions du pouvoir éternel qui travaille pour la droiture ». L'idéal que l'esprit humain projette sur l'écran de l'incognoscible y revêt généralement des formes concrètes qui varient avec notre conception de la nature. La religion, ou, si l'on préfère ce terme, la théodicée, a toujours une base philosophique ; seulement cette base ne cesse de se modifier avec le progrès des connaissances, tandis que les dogmes et les rites, une fois formés, prétendent rester sur leurs positions. De là un désaccord qui s'accentue surtout aux époques de révolution scientifique ou de transformation sociale et qui se traduit alors par un affaiblissement du sentiment religieux rivé aux vieilles formes. Cet interrègne de la religion peut durer jusqu'à ce qu'une conception nouvelle de l'univers et de l'homme lui-même s'impose avec un caractère suffisant d'évidence et d'universalité.

Telle est la crise religieuse qui s'est terminée dans l'Inde, il y a quelque 24 siècles, par l'avènement du Bouddhisme et, sous l'Empire romain, par l'alliance de l'idéalisme chrétien avec la philosophie la plus avancée de l'époque. Telle est la crise qui sévit de nouveau aujourd'hui et qui ne prendra fin que le jour où se constituera une synthèse capable de réconcilier les éléments antagonistes de notre horizon philosophique et moral.

Nous sommes en pleine transition. Partout où nos dernières générations ont cru prendre pied sur un terrain solide,

le sol s'est dérobé sous leurs pas. En matière sociale et même politique, il me suffira de faire allusion aux vicissitudes qu'a traversées depuis un siècle le principe de la liberté. En philosophie, les systèmes se succèdent et se remplacent avec une rapidité décourageante. Le Kantisme n'inspire plus que quelques âmes d'élite. Hegel n'est plus cité que comme le fondateur d'une grande école aujourd'hui peut-être trop dédaignée. Auguste Comte en reste aux fidèles de sa brillante, mais petite chapelle. Guyau peut être considéré comme ayant échoué dans sa courageuse tentative de fonder une morale sans sanction ni obligation. Fouillée, Wundt, Bergson, n'ont fait que poser des pierres d'attente; ce qui est déjà beaucoup. Qui se souvient de Moleschott et de Vogt? Buchner et même ce grand naturaliste qu'est Hæckel n'alimentent plus que la philosophie de M. Homais. Gustave Lebon ne nous offre encore que de vertigineuses échappées sur la cosmogonie de demain. Si Herbert Spencer reste debout, c'est parce que la vision de ce géant intellectuel a porté assez loin pour embrasser toutes les découvertes de la science jusqu'aux approches de l'au-delà. Mais sa synthèse ne comporte qu'une face du problème. Elle implique, en effet, dans l'évolution de tous les phénomènes, même intellectuels et moraux, la notion de continuité et de fatalité absolues. Or, sans une part faite à la liberté et à la spontanéité de la conscience, il n'y a pas de responsabilité chez l'individu; l'idée même du devoir disparaît et avec elle un fait aussi nécessaire dans l'ordre moral que la croyance au règne de la loi dans l'ordre cosmique. Le jour où un penseur génial trouvera la solution de cette antinomie, il aura rouvert la voie aux sentiments de confiance, d'espoir et d'enthousiasme que ne manque pas de susciter dans l'âme humaine la conviction de s'accorder avec le Pouvoir qui mène l'univers vers des fins meilleures. En attendant, conclure que le sentiment religieux est proche de son extinction finale, c'est le confondre avec ses manifestations superficielles et passagères.

☆

Dr J. Grasset
Professeur à l'Université de Montpellier.

1. Je ne pense pas que nous assistions à la *dissolution* de

l'idée et du sentiment religieux, parce que l'idée et l'émotion religieuses paraissent contemporaines de l'homme, comme apparition sur la terre, sont des phénomènes psychiques liés à sa nature même et ne disparaîtront par suite probablement qu'avec lui.

Ce ne sont pas là des processus psychiques *pathologiques* ou *accidentels*. Il y a des maladies de l'émotion religieuse, comme de toutes les émotions. Mais l'idée religieuse est un élément *physiologique* de notre esprit. Elle procède : 1° du besoin de connaître *au delà* de ce que la science peut nous apprendre (notre origine et notre destinée); 2° du besoin de *justice* pleine et entière que la vie actuelle ne réalise pas.

2. S'il n'y a pas de dissolution, il y a *évolution*.

Cette évolution n'est pas tant dans la *forme* de l'idée religieuse elle-même (le temps n'est plus aux fondations de religions nouvelles) que dans les *rapports* de cette idée avec la *science*.

3. Quand la science est née, l'idée religieuse gouvernait le monde et a cru par suite avoir, par essence, sur cette science le droit de contrôle et de maîtrise qu'elle exerçait sans discussion sur l'entière vie psychique de l'humanité.

C'est la première phase pendant laquelle la science a dû, pour être admise à l'existence légale, démontrer qu'aucune de ses conquêtes n'était contradictoire aux dogmes de la religion maîtresse.

Peu à peu la science s'est émancipée de cette tutelle et, éblouie elle-même par son magnifique épanouissement, a voulu appliquer à la religion les procédés de domination que la religion lui avait appliqués à elle-même. Dans cette période, on souligne encore les *conflits* de la science et de la religion et on s'efforce de ruiner l'idée et l'émotion religieuses en démontrant leur contradiction avec la science positive, seule dépositaire du réel et du vrai.

Je crois que cette deuxième période touche à sa fin et que nous voyons commencer et se développer la troisième.

Cette troisième phase, *actuelle*, de l'évolution religieuse n'est caractérisée ni par le triomphe ni par la défaite de la religion dans cette bataille séculaire contre la science. Elle est caractérisée par l'émancipation et la proclamation de l'indé-

pendance respective de la religion et de la science. Ce n'est la faillite ni de l'une ni de l'autre.

La religion et la science, sans rien abandonner de leur essence et de leur idée directrice, ne se régentent plus et ne se redoutent plus mutuellement. Pour prendre un exemple dans une des religions les mieux définies par l'unité dogmatique et les plus fortes par l'autorité doctrinale, je dirai qu'il n'y a plus ni science catholique ni science anti-catholique.

L'idée et l'émotion scientifiques, l'idée et l'émotion religieuses sont deux processus psychiques distincts qui n'ont à servir ni à l'apologétique ni à la controverse l'un de l'autre.

4. En un mot, l'évolution actuelle de la religion peut être ainsi caractérisée : longtemps la religion a été *domina ;* puis elle a paru être condamnée par la science à être *ancilla ;* aujourd'hui et demain, elle restera à sa place et sera *nec domina nec ancilla.*

★

M. Richard Dehmel

Homme de lettres (Hambourg).

Le *sentiment* religieux ne peut jamais périr dans la race humaine ; il demeurera sur la terre aussi longtemps que les étoiles du ciel seront inaccessibles. Les *idées* religieuses, qui prennent leur source dans ce sentiment, sont assurément si changeantes qu'elles semblent même parfois disparaître comme les nuées dans le libre azur. Je crois — et c'est mon désir — que maintenant les idées commencent à retourner dans le sentiment, comme les nuages retombent dans la mer, et qu'un jour l'élément religieux ressuscitera de nouveau, seulement sous une forme purement poétique.

★

M. Albert Verwey

Homme de lettres (Pays-Bas)

Nous participons à un changement du monde, rapide et essentiel. Les hommes et les circonstances changent également ; et, avec les hommes, leurs sentiments. Si, par sentiment religieux, on entend les émotions par lesquelles l'homme se sent une partie du tout vivant, ce sentiment ne disparaîtra jamais ; et dans une vie aussi puissante que celle que nous vivons de

nos jours il s'exprime et s'exprimera d'une manière nouvelle. Si cependant par sentiment religieux on entend l'amour d'une des religions, d'un des cultes qui existent actuellement, ce sentiment décroîtra. Et il n'est point sûr que les formes religieuses nouvelles ressembleront à ce que nous appelons culte.

Pour moi, il n'y a qu'un culte : vivre.

★

M. Camille Flammarion

Il est assez surprenant de voir des hommes doués d'un esprit supérieur à la moyenne générale confondre les formes religieuses avec la religion. Religions et Religion sont deux. Victor Hugo nous l'a écrit en vers superbes, et Jésus l'avait dit avant lui.

Nous n'assistons pas à une dissolution du sentiment religieux, parce que cette dissolution est impossible, mais à une évolution. Evolution perpétuelle d'ailleurs.

S'imaginer que l'on supprime l'idée religieuse dans l'humanité serait s'imaginer que l'on supprime les étoiles. L'un de nos Ministres n'a-t-il pas, du reste, combiné chimiquement les deux idées, et déclaré que ces points d'interrogation qui planent sur nos têtes sont en voie de disparition, le génie de l'homme étant sans doute supérieur à l'Esprit universel que certains philosophes sentent régner dans la nature.

Parce que les prêtres de tous les cultes sont des hommes, c'est-à-dire des animaux plus ou moins raisonnables, parce que plusieurs ont menti, volé, assassiné, parce que la Bible, l'Evangile, le Koran, les livres de Confucius ont invoqué le dieu des armées, inspiré des massacres et des supplices, béni l'inquisition, ensanglanté tous les peuples, abêti les âmes simples en une crédulité stupide, exploité sous toutes ses formes l'insondable bêtise humaine, certains dialecticiens en concluent que tout est faux dans le sentiment religieux et que l'esprit est absent de la Nature.

C'est ce qui s'appelle avoir la vue courte; c'est prendre son horizon pour les bornes du monde.

Supposer, comme on le fait dans le système d'éducation actuellement préconisé en France, qu'il n'y a, à la base du monde, aucun principe intellectuel et moral, que la Matière et ses propriétés régissent tout, c'est commettre une erreur mons-

trueuse et déplorable, qui aboutit d'ailleurs, comme on le constate, au règne des Apaches dans toutes les classes sociales.

L'homme est l'habitant d'une planète assez médiocre, lourde comme une balle de plomb, minuscule, un million de fois plus petite que le Soleil qui la tient suspendue dans ses rayons. Ce soleil, plus d'un million de fois supérieur à la terre en volume, est un astre si petit qu'il est imperceptible dans le système sidéral : le soleil *Canopus*, par exemple, est plus d'un million de fois plus volumineux que notre soleil. Ce Canopus, à son tour, est un grain de poussière, un atome dans l'immensité stellaire dont la voie lactée nous montre la condensation équatoriale semée de dix-huit millions de systèmes, etc., etc.

Ce même homme terrien, infiniment petit sur un infiniment petit, ne voit rien, ne sent rien, ne sait rien. Son misérable organisme n'est doué que de cinq sens, sur lesquels quatre sont à éliminer comme sources d'investigation : le goût, l'odorat, le toucher et l'ouïe, qui ne le mettent en communication qu'avec son voisinage immédiat. La vue seule lui permet d'acquérir quelque idée sur la constitution de l'Univers. Mais quelle idée encore! Son nerf optique ne vibre, ne sent, ne voit que dans une série de vibrations éthérées extrêmement restreinte, entre 400 et 756 trillions par seconde. Au-dessous de 400 trillions, rien ne se manifeste à lui; au-dessus de 756, rien non plus. Il ne possède, ni nerf électrique, ni nerf magnétique, ni nerf d'orientation, ni aucun des sens qui pourraient le mettre en relations avec la réalité.

Et c'est ce misérable atome qui s'imagine pouvoir juger l'infini!

Contradiction suprême! Il frémit parfois dans son isolement. Le profond silence des nuits étoilées écrase son âme contemplative. Il admire un coucher de soleil ; il écoute la plainte éternelle des flots sur le rivage ; il sent la vie dans la Nature; il voit l'oiseau construire son nid, et sait que, dans ces œufs, si patiemment couvés par la mère, des cœurs vont bientôt battre ; il remarque l'instinct des plantes, qui, sans cerveau, savent trouver leurs meilleures conditions d'existence ; il sait que la terre et les planètes gravitent autour du soleil suivant des lois harmonieuses ; il constate que tout est organisé, qu'il y a, par conséquent, de l'esprit dans tout; et, précisément lorsqu'il veut analyser la « matière », il ne trouve

plus rien de « matériel » ; les atomes se résolvent eux-mêmes en centres de forces. L'élément psychique s'impose à son attention comme le seul réel.

Il le sait, par idée innée, il le sent, il le pressent, il le devine, il ne peut s'en passer. Dans tous les temps, dans tous les pays, les religions ont essayé de représenter la Religion. Les premières passeront ; celle-ci restera parce que l'esprit humain est *relié*, uni, attaché inéluctablement à l'Esprit universel, parce que là est le vrai, le juste, le beau, parce que le reste est illusion ou mensonge.

Telle a toujours été, d'ailleurs, la doctrine des penseurs isolés du monde vulgaire. Et il n'y a pas d'autre doctrine qui réponde à la réalité absolue et inconnaissable.

★

M. Is. Querido

Homme de lettres (Amsterdam).

Pour traiter philosophiquement et psychologiquement la question que vous posez, il faudrait disposer du cadre d'un essai très développé. Mais puisque je dois me borner, je résumerai le plus brièvement possible quelques réflexions qui me viennent.

De toutes les illusions qui composent la Vie, la Foi en Dieu est sans doute la plus éclatante. Cette Foi ne saurait éternellement subsister, mais ce qui se perpétuera sûrement, ce sont les énergies psychiques et idéalistes qui l'ont fait naître.

Vous connaissez le principe de la conservation de l'énergie, si clairement énoncé par Robert de Mayer. Ce principe, nous pouvons, je crois, le transporter du monde de la matière dans le monde de l'esprit. Si, comme l'enseigne la physique, rien ne se perd dans le monde matériel, pas même le plus petit grain de poussière, à plus forte raison les forces spirituelles, qui ont vécu dans l'âme de l'humanité pour donner naissance aux cosmogonies, ne sauraient disparaître ou périr ; elles ne feront que se transformer en d'autres idées créatrices, en de nouvelles aspirations idéalistes, différentes d'aspect, mais identiques, au fond, à la Foi susdite.

Le jour viendra — et il n'est pas éloigné peut-être — où l'humanité entière fera tendre tous ses efforts au libre développement de la Vie humaine et où elle créera une société socia-

liste d'abord, puis anarchiste. Mais, pour atteindre à la perfection morale, il faut le soutien psychique d'une croyance ce sera la confluence des meilleures affections de l'esprit et du sentiment, laquelle remplacera, pour l'Humanité future en force et en profondeur, ce qu'est à présent la Foi à Dieu pour les vrais dévots. Car la plus haute fraternité est, elle aussi, une Religion, qui ne peut être basée que sur la Foi, une Foi refondue.

★

M. E. Ménégoz

Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris.

Il est tout aussi impossible de détruire la religion qu'il est impossible de détruire l'atmosphère qui nous entoure. On peut nier la religion, on peut aussi ne pas s'en rendre compte, comme on peut nier l'atmosphère ou ne pas la remarquer. Mais l'esprit de Dieu est présent partout; il est présent au fond de l'esprit de l'homme; il s'affirme par un témoignage interne, absolument impérieux, qui nous dit de faire le bien et d'éviter le mal, et nous atteste d'une manière irrécusable que le bien mérite une récompense et le mal un châtiment. De là, le sentiment du péché et le besoin de pardon, besoin spécifiquement religieux, qui sollicite la repentance et le retour au bien, à Dieu. Voilà le fondement de la religion.

Ce fondement est indestructible. Ce qui est soumis aux fluctuations du temps, c'est la forme concrète dans laquelle se traduit le sentiment religieux et moral, chez les individus et les collectivités, à travers les siècles. Cette forme se fixe dans les dogmes officiels des religions historiques. L'erreur des partisans bornés de ces religions est de se figurer posséder la formule parfaite et définitive de la vérité. Or, ces formules sont soumises aux lois de l'évolution. Pleines de vie, à leur origine, et en harmonie avec l'esprit de leur temps, elles finissent par se momifier et par ne plus répondre aux conceptions scientifiques, historiques, philosophiques, sociales d'un milieu complètement transformé.

La conséquence en est que les générations nouvelles les délaissent de plus en plus. Alors, on dit que la religion s'en va. Elle disparaît, en effet, chez beaucoup d'hommes qui, confondant la forme surannée et le fond éternel, rejettent à la fois

et le fond et la forme. Mais les esprits judicieux — ils se trouvent dans toutes les religions, et nous les voyons sympathiser les uns avec les autres — savent faire le départ entre la substance éternelle de la vie religieuse et ses traductions imparfaites, temporaires, contingentes, transitoires. Ils s'appliquent à incarner la substance de la religion dans une forme nouvelle, appropriée à la conception moderne du monde. Les esprits arriérés, rivés aux vieilles formules, les tiennent pour des démolisseurs. En réalité, ils sont les pionniers d'une régénération spirituelle, les artisans d'un organisme nouveau pour la religion éternelle. *Les religions historiques* évoluent et périssent ; *la religion elle-même* est indestructible, car elle a sa vie dans l'Etre suprême, dans le Vivant, dans l'Esprit éternel, dont elle est la manifestation dans l'humanité.

★

M. André Niemojewski

Directeur de *l'Idée Indépendante* (Varsovie).

Votre question a une signification de grande portée pour le pays que j'habite, c'est-à-dire pour le Royaume de Pologne, où, après les premiers orages de la révolution politique, a éclaté la révolution de la pensée. En bas, parmi les masses sans instruction, a surgi la secte des Mariavites, qui se sont déjà détachés de l'église catholique et vivent d'une vie indépendante. Par contre, en haut, parmi les intellectuels s'organise la Libre-Pensée, qui tend à créer la Commune Libre avec mariages civils, etc., qui possède son propre organe périodique, influe déjà sur le caractère d'autres publications et intéresse très sérieusement les esprits. Si donc en bas nous constatons le développement de l'idée religieuse et du sentiment religieux, — car la secte des Mariavites se civilise relativement vite, — en haut nous voyons la transformation de l'idée religieuse et du sentiment religieux en idées scientifico-sociales et en sentiments socialo-éthiques. Ce mouvement a chez nous sa grande tradition, car, vers la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^, la franc-maçonnerie polonaise régnait complètement sur toute la société intelligente, et elle ne succomba que par l'effet de la réaction qui suivit la défaite de la révolution de 1831. Dans la suite, ce mouvement revécut sous la forme du positivisme varsovien, dans les années 1865-1890,

créant le type contemporain de l'homme de progrès en Polo
gne. Après 1831, la réaction acquit un puissant allié dans l
poésie romantique, car nos plus grands poètes sont issus de l
Lithuanie et de la Russie Blanche, foyers de mysticisme : il
étaient très religieux et contribuèrent au développement d
Towianisme, philosophie religioso-sociale qui cependant n
devint pas une secte et qui aujourd'hui n'existe presque plu
en réalité. En revanche, les positivistes varsoviens n'eure
aucun poète et ne surent agir sur les esprits. Quant au mode
nisme qui, en art et en littérature, apparut chez nous en 189
il imitait le mysticisme et la religiosité. Mais, comme e
témoignent nos vieux écrivains, par exemple Barzykowski, l
race originelle polonaise, c'est-à-dire les Mazoviens, ne po
tent en eux aucune trace de mysticisme, quoique en génér
ils possèdent beaucoup de sentimentalité. C'est pourquoi
mouvement actuel de libre-pensée, qui se développe sur u
fond révolutionnaire, sur un fond de sentiments nouveaux,
qui a ses poètes, déploie deux ailes, l'aile de l'idée nouvelle
l'aile d'un nouveau sentiment. Le catholicisme s'est mis
trop grande contradiction avec la vie, et les Polonais, en ro
pant avec lui, n'iront à aucune autre religion et n'en créero
non plus aucune, pour peu qu'ils appartiennent aux sphèr
intelligentes.

Voilà pour notre pays. A présent quelques observatio
générales.

On convient unanimement que les pays germaniques, q
possèdent des églises nationales, ont devancé, dans le domai
de la culture générale et de la culture religieuse, les pa
romains vivant sous la tutelle dissolvante de l'église unive
selle. Il me semble que nous sommes les témoins d'une ép
que où cette vérité historique établie va chanceler fortemen
Le protestantisme a toujours eu certaines soupapes de sûre
et a su, au moins en partie, s'adapter aux temps plus no
veaux. Le catholicisme ne possède pas cette qualité et, dans l
rapports avec la vie, il devient une telle absurdité qu'il co
promet toute religiosité et tout sentiment religieux. La scien
moderne pénètre partout, au moyen de l'école, de la fabriqu
de la brochure à bon marché, et la religion, en tant que scienc
ne peut lutter avec elle : l'envolée poétique, la fantaisie,
lyrisme, la générosité, la morale, tout cela fleurit beaucou

plus brillamment en dehors de l'église, qui devient un doctrinarisme desséché. L'enfer catholique ne peut rivaliser, pour l'horreur, avec une fonderie de fer ou une mine de charbon, et le ciel catholique est tout simplement fade en comparaison des délices de Paris ou de la beauté de l'Italie. Les puissants mystères que la science nouvelle découvre à l'esprit, dans les abîmes des mondes attirent cet esprit, par leur côté fantastique, avec beaucoup plus de force, sans comparaison, que les mystères dialectiques et sophistiques des mysticismes religieux. On a donc enlevé aux vieilles religions tout ce qu'il a été possible de leur enlever : science, envolée, sentiment, mystère. Que leur est-il resté? La tradition? Elle aussi, l'histoire contemporaine la recouvre sous la masse des événements basés sur la nouvelle psychologie. Et ce qui est arrivé de pire, c'est que l'humanité s'est aperçue qu'en réalité elle ne possédait pas la définition de Dieu, de celui que les Allemands appellent Begriffsmonstrum. Or celui qui modifie les idées religieuses et les sentiments religieux au point de remplacer les rapports de l'homme avec Dieu par les rapports de l'homme avec l'Univers, celui-là a arraché à l'organisme religieux son nerf vital, sans lequel la religion ne pourra plus vivre et sera condamnée à une lente consomption, à une atrophie sénile, — appelez cela comme vous voudrez.

★

M. Pompeyo Gener

Homme de lettres (Barcelone).

Je crois qu'avant tout il faut se mettre bien d'accord sur ce que ces mots signifient. Si, par idée religieuse ou sentiment religieux, on entend l'attachement aux dogmes et aux définitions des *Religions positives* et à leurs cultes respectifs, on peut bien dire que tout cela a fait déjà son temps parmi les esprits supérieurs des peuples civilisés de l'Occident. La civilisation moderne, essentiellement humaine et scientifique, n'a pas besoin de prêtres, de liturgie, ni de rituel; étant foncièrement progressive, elle est contraire aux dogmes de toute sorte, car le dogme suppose qu'il enferme en soi toute la Vérité absolue, et, partant, l'investigation scientifique et l'induction philosophique deviennent inutiles, si on l'accepte.

Mais il existe un sentiment profond que l'homme éprouve

comme spectateur de l'Univers. L'immensité des phénomène d'où provient-elle? La Nature formée par cette infinité c séries de phénomènes qui vont se perdre dans l'infinimen grand et dans l'infiniment petit, séries éternelles dans le pass éternelles dans l'avenir; cette féerie toujours changeant quel est son fond? quel support a-t-elle, si tant est qu'elle e ait un ? Ce Tout incompréhensible, immense, éternel, infin omniforme, omniactif, omnicréateur duquel émergent tous le êtres et toutes choses, qu'est-il *en soi?* Existe-t-il même? Cett Création, qui nous remplit d'une espèce de stupeur sacrée ne serait-ce pas seulement une sorte de fantasmagorie d notre *moi*, la seule réalité étant l'*unique*, cette ombre de Die rêvée par Max Stirner?

Voilà l'état d'âme qui produira, dans certaines consciences à l'avenir, des rêveries mystiques grandioses qui continue ront sous des formes profondément poétiques le sentimen religieux, devenant comme le parfum des grandes civilisation alors existantes.

Et la Science continuera, enregistrant des relativités phéno ménales, et la Philosophie donnera la synthèse, toujours inté rieure, chaque fois plus complète, des vérités scientifiques sans prétendre jamais atteindre la vérité absolue.

★

M. André Pératé

Conservateur-adjoint du Musée National de Versailles.

Il me semble que la question sur laquelle vous me faite l'honneur de me consulter porte en elle-même sa réponse. L'i dée religieuse, loin de se dissoudre et de disparaître, s'impos évidemment toujours plus à l'attention des esprits sérieux. E quant au sentiment religieux, il n'est pas moins évident qu'i évolue et qu'il s'épure. Mais si, au lieu de parler de l'idée e du sentiment religieux, nous parlons de l'idée et du sentimen catholique, car enfin c'est de catholicisme qu'il s'agit e France, et de prendre parti pour ou contre le catholicisme, j répondrai que la Séparation, quels qu'en puissent être les pre miers résultats, sera une libération pour cette idée et pour c sentiment : d'une religion devenue bourgeoise, engourdie sou les liens du Concordat, elle fera, ou refera plutôt, une religion

profondément populaire, plus jeune et active que jamais. C'est la force suprême que de vouloir conquérir les âmes, et rien d'autre.

☆

Paul Seippel

Professeur au Polytechnicum de Zurich

N'étant point astrologue, je ne puis me risquer à vous dire la bonne aventure de l'âme humaine. Pour oser décréter d'avance ce que penseront et croiront les hommes des âges futurs il faudrait avoir, comme Auguste Comte, un cerveau de mathématicien sectaire, déformé par la tradition romaine ; il faudrait oublier que l'esprit souffle où il veut. Tout au plus chacun de nous peut-il avoir, sur un tel sujet, de vagues pressentiments ; mais il est prudent de n'y voir qu'une projection sur l'écran opaque de l'avenir, de la clarté vacillante de nos convictions intimes. En vérité, le temps des prophètes est passé.

Ces réserves faites, et au risque d'égayer à mes dépens M. Delarue et M. Desmaisons, dont les dialogues me divertissent fort, je puis vous confesser :

1° Que la *fonction mystique* est selon moi inhérente à l'humanité et qu'elle réclamera toujours ses droits dans l'avenir, comme elle les a sans cesse réclamés dans le passé ; le fait qu'en aucun temps aucun peuple n'a été jusqu'ici dépourvu de religion me paraît tout au moins une présomption dont il faut tenir compte ;

2° Que nous devons nous garder d'exagérer l'importance relative des événements qui se passent sous nos yeux et qu'en particulier des incidents tels que la séparation des Eglises et de l'Etat en France ne sont que des moments insignifiants dans l'évolution totale de l'espèce humaine ;

3° Que tous les cadres vermoulus des dogmes et des institutions ecclésiastiques pourraient bien tomber en poussière, sans que fût atteinte pour cela l'essence même de la religion, et plus particulièrement de la religion chrétienne ;

4° Que les modes intellectuelles du temps présent durent rarement plus d'un lustre ou deux, tandis que le Christ, après avoir resté vivant et agissant parmi les hommes depuis dix-neuf siècles et plus, a bien des chances de survivre aux Messies qu'on lui oppose aujourd'hui.

★

M. l'Abbé Ernesto Buonaiuti

Directeur de la *Rivista delle Sciense Teologiche.*

Tenir pour possible la dissolution du sentiment religieu équivaut, me semble-t-il, à tenir pour possible une véritab absurdité psychologique. Le sentiment religieux, en fait, vient pas d'une attitude imposée à l'esprit par une contrain extérieure ou amenée par une habitude aveugle, de telle sor qu'il soit facile de le déraciner ou de l'étouffer avec une co trainte ou une habitude opposées ; mais c'est au contraire u faculté primitive et autonome des êtres raisonnables.

Ainsi, dans la hiérarchie des forces dont est riche no esprit, la religiosité occupe la position la plus élevée : elle au faîte de la vie psychologique, laquelle, partant de la ca cité de réagir sous l'impulsion du monde extérieur, s'élèv la perception réfléchie des phénomènes, à leur compréhens scientifique, à leur explication philosophique. Le sentiment ligieux, synthèse originale de tous les sentiments qui lui s inférieurs, correspond au besoin de verser, — par une af mation énergique de notre volonté, — notre idéal, nos es rances, nos désirs dans la totalité des êtres, dans l'infini. grands et profonds sentiments humains de douleur comme joie, d'attraction comme de répulsion, ont toujours en quelque chose de religieux; et l'individu qui les éprouve attiré irrésistiblement à la dévotion ou à l'admiration env l'Etre qui lui apporte la réalisation de son rêve ou l'apaisem de ses douleurs. Et quand, par une sorte de contagion, ces s timents se répandent dans un peuple, quand, aux heures lennelles de l'histoire, la vie sociale est obscurcie par le nu d'une indicible tristesse ou exaltée par le rayon d'une nouv joie, la religiosité qui vibre dans l'âme de chacun se multi par la solidarité et se manifeste dans une forme collective.

C'est pourquoi, si l'on croit que l'humanité peut devenir i ligieuse, si l'on a l'illusion d'avoir débarrassé son âme de to trace de mysticisme, c'est que on a atrophié en soi les plus no facultés de l'esprit, ou bien détourné les élans de son cœur v un nouvel objet de désir. En tout cas, on pourra sembler i ligieux à la masse qui vit sous la domination des vieilles c

ceptions, mais on ne sera pas réellement irréligieux : votre expérience personnelle pourrait même avec le temps devenir une expérience religieuse collective, tandis que celui qui s'est obstiné dans l'expérience du passé pourrait paraître irréligieux.

Après avoir ainsi affirmé la vitalité impérissable du sentiment religieux, après avoir constaté d'autre part les symptômes de crise, extérieure et intérieure, qui affligent les diverses confessions, doit-on conclure que nous assistons à une évolution du sentiment religieux? Le mot *évolution* me semble ambigu en cette matière. Il signifie en fait un mouvement de l'être vers une nouvelle forme d'existence. Aujourd'hui, le sentiment religieux est-il en marche vers une transformation de lui-même, ou plutôt la crise enveloppe-t-elle simplement les éléments secondaires et caducs des diverses confessions? Historiquement parlant, il n'est pas possible de répondre à cette question. Parce que, étant donné et non concédé qu'une évolution profonde est en train de s'opérer dans le sentiment religieux, nous qui en serons les sujets et les instruments, nous ne pourrons pas en avoir conscience. Les transformations du sentiment religieux, quand elles existent réellement, sont toujours insensibles et inconcevables : il n'est possible de les signaler qu'après leur accomplissement. Parmi les premiers chrétiens de la Palestine qui vivaient encore en plein hébraïsme, lequel eût pu se représenter une évolution aussi radicale de la religiosité et apercevoir la *nouveauté* du message évangélique, auquel son âme s'était ouverte ?

★

M. Franz Stuck

Artiste peintre (Munich).

J'observe la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France avec envie et admiration. Je désirerais qu'en Allemagne nous fussions aussi avancés.

★

M. Marcel Hébert

Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Le sentiment religieux me paraît être un *goût* spécial qu'a la réalité, la vie, pour un très grand nombre de sensibilités —

pas nécessairement pour *toutes* (est-ce étonnant dans l'ordr esthétique?). Pour ceux qui le ressentent vraiment, ce sent ment est irréductible à tout autre; intimement uni à ceux d bien, du beau, il peut et doit en être distingué.

Selon que prédomine l'émotivité, l'intellectualité, ou l'act vité, ce sentiment revêt différentes nuances et formes que j' essayé de décrire dans une récente étude sur *Le Divin*.

Une des formes, la plus généralement répandue chez de êtres humains conscients, capables de réflexion, est celle-ci on constate, par l'analyse de l'action morale, l'élément *valeu idéale* des êtres, des choses, donc un surplus que n'expliquer pas complètement les schèmes mécanistes et utilitaires d sciences. On objective ce surplus : *désintéressement* et *oblig tion*, et on l'incorpore en des représentations imparfaites, in déquates, mais *pratiquement* vraies : Dieu, l'âme, la liberté, vie future — moins, certes, pour tenter d'expliquer l'inexpl cable, ou se donner le plaisir d'exquises rêveries, que po sauvegarder l'originalité irréductible dudit élément d'ord idéal et lui assurer pleine influence sur la vie.

Je crois donc à l'originalité, à la légitimité, à la pérenni du sentiment religieux.

La crise irréligieuse ou areligieuse que traverse actuelleme la démocratie n'est qu'une réaction (trop facile, hélas ! à co prendre). Une fois passée la période de luttes, le problèm religieux réapparaîtra avec le problème moral auquel il e inhérent. Jaurès l'a dit admirablement dans son discours d 13 novembre dernier; c'est la meilleure réponse à la rhéto que de Viviani. L'humanité ne cherche plus le Divin « de rière les nuages », mais dans sa conscience.

Les religions « rationalistes, philosophiques, etc. » sont st riles. Tout se fait, en pareille matière, par de profonds mo vements collectifs, où d'ailleurs certains individus (mais no détachés de la collectivité) jouent un rôle essentiel.

Sapé par la critique historique et philosophique, le catholi cisme romain ne se maintient que par de multiples équiv ques. D'abord, en ne hasardant plus ni enseignement *offici* (par exemple, sur la question Loisy), ni condamnations *défin tives*. On fait un peu de bruit avec les Congrégations romain (Index, etc.) *parce qu'elles n'engagent pas l'infaillibilit*

L' « infaillibilité » se sent anéantie en face d'hommes munis d'une bonne méthode.

Grâce à cet habile silence, le catholicisme réussit à conserver dans son sein des hommes de valeur, mais dix fois, cent fois hérétiques. Combien de temps l'équivoque se prolongera-t-elle ? Je l'ignore. Quand elle aura cessé, des formes nouvelles pourront s'organiser. Quoi qu'on dise, elles ne seront pas davantage le catholicisme romain, l'authentique, celui des Conciles de Trente et du Vatican, que le christianisme n'est le judaïsme. On se tire d'affaire par le symbolisme. Mais si la Trinité, l'Eucharistie, peuvent être interprétées symboliquement, une autorité symbolique n'a pas de sens ; or, pas de catholicisme sans l'omnipotence papale.

S'ils ne retardaient « l'évolution », ces jeux de mots, ces tours de force symbolistes seraient de peu d'importance. Ce sont jeux de conservateurs. Quand les masses populaires seront prêtes, elles sauront bien dégager des vieilles traditions ce qui répondra à leur conscience.

★

M. Charles Morice

Homme de lettres.

Nous assistons à la démonstration de l'absolue nécessité d'une nouvelle forme de « tendresse raisonnée » — si par ces deux mots il est permis de définir ce lien essentiel des âmes, la « Religion ».

Quelle sera cette forme ? Nul ne peut se vanter de le pouvoir prophétiser, bien que plusieurs pensent en avoir de clairs pressentiments, et ce n'est pas l'objet propre de la présente enquête.

Pour me tenir dans les limites de celle-ci, et pour éluder les développements considérables qu'appellerait impérieusement l'étude approfondie de telles questions, je me borne à répondre :

— Que les foyers spirituels allumés jadis dans l'esprit humain, et imposés à sa conscience avec l'autorité de la « révélation », s'éteignent et jalonnent derrière nous la route d'augustes monceaux de cendres, l'homme n'en garde pas moins la faculté et le besoin de croire. L'homme est essentiellement religieux et ce ne sont pas les provisoires certitudes de la

science qui le consoleront s'il doit rester longtemps encore privé d'espèces sensibles du divin. Le sentiment de la suite ininterrompue des générations, le sens de l'universalité des rapports conditionnent aujourd'hui la recherche de la vérité. L'espérance de vérifier dans l'évidence l'identité des lois de la nature et des lois de notre vie intérieure est le secret ressort de l'énergie que déploient les meilleurs d'entre nous en s'efforçant de dégager la morale des chaînes du dogme.

Mais quand l'Esprit aura profondément possédé la Nature, elle sera fécondée : LES DIEUX RENAITRONT.

★

M. Antoine Baumann

Membre de l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte.

Les modalités religieuses varient avec les temps et les lieux. *La* religion est éternelle. On la croit morte. Elle renaît de ses cendres, plus belle que devant. Parfois certaines oscillations imprévues donnent à penser aux esprits myopes qu'ils vont contempler un effondrement. L'instant d'après on s'aperçoit que ce n'était rien. Dans un léger effort de croissance, le colosse a secoué quelque vétuste ornementation qui entravait l'aisance de son geste. Sa puissance vitale s'est encore accrue.

Parmi les contingences actuelles dont la pensée se frappe, la séparation des Eglises et de l'Etat en France est sans doute celle qui paraît la plus grosse de conséquences destructives. Eh bien! à l'inverse de beaucoup, j'y trouve le germe d'un regain de force pour la vieille religion française, pour le catholicisme. Une église est une association des esprits et des cœurs. Pour réaliser le degré d'influence qu'elle peut atteindre, dans un état de civilisation où les hommes ne confondent plus les opinions et les sentiments intérieurs avec les actes imposés par la force, elle a par-dessus tout besoin de liberté. On vient de la donner au catholicisme français. Sans doute, le détail des lois et règlements nouveaux trahit pas mal d'arrière-pensée. Mais il n'importe. On lui a donné la liberté. Depuis plusieurs siècles, le pouvoir civil ne lui avait pas fait d'aussi utile cadeau. Les risques mêmes d'une entière indépendance lui seront profitables. Ils deviendront des stimulants pour améliorer un organisme et des moyens d'action pratique qui n'ont jamais rien eu d'immuable.

Je ne serais pas positiviste si je croyais à l'éternité du catholicisme, mais je ne crois pas du tout que son rôle soit maintenant terminé. Il y a mieux. De même qu'on retrouve en lui les traces du fétichisme initial, maint souvenir des cultes polythéiques, la secrète croyance des prêtres égyptiens en la suprématie d'un seul Dieu, la meilleure part du prophétisme juif, beaucoup de philosophie grecque, et jusqu'à l'organisation administrative de l'empire romain ; de même, s'il doit un jour passer à l'état de souvenir historique, son esprit revivra sous de nouvelles formes, d'ailleurs impossibles à préciser. Conformément à la grande loi de l'évolution humaine, il a su accroître l'héritage de ses prédécesseurs. A leur tour, nos descendants ajouteront au patrimoine commun, et, pour ce faire, ils commenceront par ne pas le détruire.

Comme le disait Auguste Comte : « Il n'y a au fond qu'une religion. »

☆

M. Van den Bergh van Eysinga

Homme de lettres (Pays-Bas).

Le développement progressif de l'esprit philosophique profitera à la religion. Non en ce sens qu'il naîtra une nouvelle religion, laquelle remplacera le christianisme. De même que Beethoven constitue une limite que ne peut dépasser une certaine musique, de même le christianisme est la religion parfaite. Mais il est rarement compris dans sa profondeur. C'est la conscience de cette profondeur qui constituera l'évolution ultérieure de la religion. Très probablement, cette évolution sera accompagnée d'une disparition de l'Eglise : le vin nouveau qui fermente fait éclater les vieilles outres.

★

M. Paul Adam

Hommes de lettres.

Il est audacieux de répondre en quelques lignes à une question soluble en quelques tomes ou même en quelques bibliothèques. Toutefois, on peut inscrire un sommaire du travail qui conviendrait. Voici.

Le sentiment religieux, par étymologie, est le besoin de lien,

de solidarité, d'entente. Or certaines croyances fondamentales permettent un principe et une logique d'association entre gens qui respectent les mêmes postulats.

La foudre, la nuit, l'orage, l'éruption volcanique, l'inondation brusque, l'avalanche inspirèrent aux familles anthropoïdes d'irrépressibles inquiétudes. Elles recherchèrent la cause de ces phénomènes terrifiants, et ne la découvrirent pas. Elles conçurent seulement l'existence de Forces supérieures, destructrices et léthifères, aux mobiles inconnus. Cet inconnu et ses manifestations on les nomma : « Les dieux... » La première religion fut donc une foi commune en l'évidence de Causes mystérieuses, omnipotentes, éternelles. Le fétichisme fut la science graphique de symboles aptes à désigner ces Forces, ou des effigies perpétuant l'hommage d'une humanité faible devant elles. Comme le vaincu se prosternait devant le vainqueur en signe de soumission définitive, geste qui parfois sauvait la vie, de même un rite de prosternations, d'attitudes et de prières fut élaboré, que l'on crut, par analogie, devoir aussi pacifier la menace des Eléments.

Dieu c'est donc l'ensemble des forces inconnues. Æloha-Æloliims.

En étudiant la succession des cultes divers, depuis le fétichisme australien jusqu'au catholicisme de l'an mil, on acquiert cette certitude que les religions furent les symbolismes de sciences expérimentales puis de philosophies. Symbolismes capables de satisfaire le besoin général de se rassurer devant les catastrophes de la nature. Légendes et rites eurent pour but d'expliquer à la mesure de l'âme populaire grossièrement les Forces, et offrir un moyen soit d'échapper à leurs coups, soit de s'allier à leurs intentions.

Cependant, le collège des prêtres conservait par devers soi une gnose plus réaliste qu'il conférait aux seuls esprits capables de la comprendre. C'est le système des religions chaldéennes, égyptiennes, phéniciennes, grecques. Memphis, Ephèse, Eleusis furent des facultés de sciences et de philosophie dont les sacerdotes promulguaient les théorèmes et les axiomes sous des métaphores que nous appelons mythes.

La philosophie communiste-anarchiste des Esséniens et du Christ dépouilla même presque totalement le manteau de la Fable.

Dans un chapitre de mon livre, *le Triomphe des Médiocres*, j'ai tâché de faire voir ce qu'il fallait entendre par Dieu le Père, Dieu le Fils, la Vierge-Mère, etc... Ce sont des formules, telles que le HR^2 de la géométrie. Elles désignent des dogmes métaphysiques et logiques extrêmement spéculatifs. Par exemple, la Vierge-Mère représente le dogme de *l'Identité des Contraires surabstraits*.

Le christianisme a perdu sa suprématie pour ceci. Le haut clergé de Rome se recrute, depuis sept ou huit siècles, ainsi que se recrutent tous les politiques, parmi les médiocres plus capables de gagner les suffrages du vulgaire. Ces hommes-là ne s'aperçurent point que les bourgeoisies s'instruisaient et qu'elles acquéraient ainsi des curiosités plus exigeantes que celles de générations moins averties. Oublieux des premiers dogmes philosophiques esséniens et chrétiens, les cardinaux ne devinèrent pas l'urgence d'initier les élites à l'ésotérisme de la légende. Plus le temps passa, plus il y eut divergence entre l'esprit pieux et l'esprit cultivé. Tant que l'éducation demeura l'apanage d'une bourgeoisie sceptique et dirigeante, celle-ci garda pour soi les contradictions qu'elle vérifiait entre la science et la foi. On continua de pratiquer afin de donner au peuple l'exemple d'une espérance nécessaire à sa détresse, à sa résignation et au pouvoir des classes privilégiées. Mais quand l'instruction devint le fait de l'élite ouvrière et artisane plus bête, plus simpliste, plus franche aussi, cette combinaison en partie double ne persista plus. Jean-Jacques Rousseau copiste de musique n'avait pas les raisons du Cardinal de Rohan pour marier le scepticisme intérieur à la dévotion extérieure. L'Encyclopédie fut qui produisit la Révolution, puis l'athéisme blanquiste du XIXe siècle.

Que le Sacré Collège eût, vers 1700, exhumé l'âme essénienne et communiste des Apôtres, qu'il eût proclamé ce esprit comme l'essentiel, qu'il eût rédigé le credo des intellectuels en expliquant l'ésotérisme du Père, de la Vierge-Mère, du Fils, du Saint-Esprit, et le catholicisme n'eût pas fléchi même. L'ignorance des cardinaux tua l'Eglise. Renan n'aurait pas dû prêcher hors des cathédrales, mais dans les cathédrales, et sous la bénédiction pontificale.

Aujourd'hui la catholicité, le christianisme huguenot déclinent, mais le bouddhisme ni l'islamisme ne semblent atteints.

Tout au contraire. Si l'on ajoute créance aux statistiques, la crise religieuse ne sévirait qu'en Occident. Et encore. Aux Etats-Unis les catholiques démocrates convertissent, chaque année, les protestants réactionnaires par milliers.

Le caractère du religieux, c'est la foi, la foi qu'aucun raisonnement n'ébranle. Il arrive qu'un dévot intelligent reconnaisse la valeur des arguments opposés. Mais la conclusion lui répugne. Il s'y dérobe, en passant, comme il dit, du profane au sacré. La logique n'est qu'un divertissement sur le domaine de la vie matérielle. Elle perd tout mérite dans le domaine du divin, puisqu'elle n'est qu'à la mesure de l'homme et de son ignorance planétaire. Déduction, d'ailleurs, admissible ; car nous ne savons que relativement à notre infimité dans l'univers.

Or le dévot d'église n'est pas le seul à préférer ainsi. Supposez un instant M. Jaurès, disposant de toute son adresse opportune et de toute son éloquence socialiste, devant un auditoire hostile de boutiquiers nationalistes. Supposez M. Maurice Barrès discutant, avec la plus soigneuse habileté, les opinions d'un auditoire agricole et radical. Supposez M. Leroy-Beaulieu démontrant à une foule ouvrière enrôlée dans la Confédération générale du travail, telles lois économiques contraires à la proximité de l'ère collectiviste. Ces trois orateurs peuvent, en un certain moment, réfuter de manière victorieuse, sur quelque point, l'opinion de ces trois assistances. Chacun des électeurs se verra contraint d'avouer, en soi, la faiblesse de sa thèse sectaire. Cela est si vrai que les meneurs épars, dans un public de réunion, sentent parfois cette persuasion envahir la masse. Alors ils se décident au tumulte, aux cris, aux injures pour écarter, par une diversion, les conséquences du discours bien conduit. Insultant l'orateur, ils remettent en mémoire de leur troupeau qu'il est lié à un parti avant que d'être lié à la raison. Ils en appellent de la logique triomphante à la religion politique. Et la majorité, convaincue par l'apôtre du tréteau, ne l'en conspue que davantage. Elle ne lui pardonne pas de l'avoir surprise en défaut de foi. A l'heure du scrutin elle votera contre lui.

Voilà l'exemple quotidien de l'esprit religieux chez les athées mêmes. Les sortes de sectaires, pour différents que soient leurs dogmes, l'emportent à présent sur la sagesse de ceux qui vou-

draient admettre l'évolution parallèle de toutes les forces sociales dans une République de fraternité.

La « Confédération générale du Travail », le « Grand-Orient », après « La Patrie Française » agissent comme des clergés fanatiques. L'esprit religieux n'est pas près de mourir en France. Il change seulement de formes.

Quant au catholicisme et au christianisme, s'ils ne contentent plus les élites bourgeoises, ouvrières et agricoles, ils trouvent dans le scientifisme un successeur parfait. C'est une autre foi. Voyez le dédain du monsieur qui a passé sa vie à classer des coléoptères, ou à décomposer des gaz pour l'historien qui a retrouvé certains documents propices à la meilleure exactitude d'appréciation sur les facteurs d'une guerre, d'une famine, d'une émeute. Pourtant, et aujourd'hui surtout, la science varie de vingt années en vingt années. La biologie de 1907, après la découverte du radium, et de la télégraphie sans fil, modifie des principes essentiels et qu'on assurait définitifs en 1880. Cependant nous rapportons tout, et il le faut bien, à l'étalon scientifique, comme nos aïeux de l'an mil rapportaient tout à l'étalon catholique.

Il n'y a donc pas dissolution, mais évolution de l'idée religieuse.

Les hommes ont besoin de s'associer, de se lier (*religare*), et, pour cela, de partager en masse des haines, puis des amours, puis une foi. L'ouvrier misérable s'insurge contre l'exigence et la parcimonie du patron. C'est la haine d'un seul individu qui naît. Dix ouvriers du même atelier l'approuvent; et ensuite cent travailleurs des ateliers voisins. Enfin mille appartenant au même métier, mille autres d'un métier différent éprouvent les sentiments pareils. La haine du premier a constitué le motif d'assentiment pour ces deux mille en accord là-dessus, en amour de la révolte commune contre le même adversaire. On déclarera bonnes toutes actions qui diminueraient cet adversaire, pour absurdes et néfastes qu'elles puissent être démontrées. On déclarera mauvaises toutes actions qui seconderaient même indirectement l'œuvre de cet adversaire, pour excellentes et fastes qu'elles puissent être démontrées. La foi devient plus forte que la raison.

Très peu de gens, ceux de la suprême élite intellectuelle, admettent que, parmi les éléments de leur opinion préférée,

certains valent moins que d'autres composant les opinions contraires. Et ils se résignent à savoir que le meilleur et le pire s'acoquinent en toutes pensées. La faculté de synthèse que possèdent ces hommes les rend un peu sceptiques sur les cas simples, et très enclins à se préoccuper des phénomènes complexes. Le simple, le net, le clair sont des erreurs. Seul le complexe est vrai. Or, l'homme de foi c'est le simpliste. Tant que l'humanité n'accroîtra point la somme de ses types intelligents synthétistes, elle demeurera livrée aux idées religieuses, simplifiantes.

L'évolution de notre monde planétaire tend à l'association progressive des individus. Les espèces qui pullulent ce sont les sociables. La terreur des éléments formidables divinisés fut le moyen de la nature pour lier les premiers faisceaux des hordes humaines. L'hérédité, l'atavisme implantèrent, de génération en génération, le besoin très puissant de s'unir, qui, de nos jours, prend la forme de l'internationalisme, comme, au moyen-âge, il prit la forme de la religion catholique, c'est-à-dire universelle. Le socialisme se métamorphose en foi religieuse évidemment.

Cet instinct atavique de révérer l'Inconnu ne désertera pas demain nos âmes. Si les conjonctures s'y prêtaient un peu, il y aurait de la gloire pour tel Messie qui prêcherait adroitement un évangile affirmant ceci : I. Toutes les religions antérieures : fétichisme, magisme, hermétisme chaldéen, phénicien, égyptien, mythologies grecque et romaine, bouddhisme, christianisme, islamisme, etc., ne sont que les phases d'une même Révélation Progressive. — II. Voici l'explication scientifique, historique et philosophique de ces dogmes, la raison occulte de ces légendes vulgaires (Astronomie des mages. Forces naturelles des initiés memphites. Spéculations des sages d'Ephèse. Communisme des Esséniens, etc.). — III. Elevons des temples-musées au total de ces croyances grâce auxquelles l'homme se développa depuis l'état de l'anthropoïde épouvanté, jusqu'à celui du savant moniste et sceptique. — IV. En ces panthéons restaurons tous les vieux cultes par une sorte de messe qui aura pour conclusion l'hommage aux Forces Universelles. — V. La plus antique adoration étant celle du feu solaire, puis du feu ; et la plus nouvelle révélation étant celle du mouvement-lumière-chaleur cause de toute vie,

rendons à la Foudre, expliquée par des prêtres physiciens, un culte logique, un culte de laboratoire. — VI. Sur les indications de la biologie récente, nos prédicateurs établiront, en chaire, la morale de solidarité. — VII. Pour plus de commodité, tâchons d'insérer ces prônes et cérémonies, autant que possible, dans le rituel catholique habituel à nos races.

Une telle religion me paraîtrait de tous points acceptable, et adaptée à nos besoins du temps. Elle influerait de la meilleure manière sur l'intelligence et l'éthique des foules. Il ne m'étonnerait guère, si je ressuscitais dans un siècle, de voir ce panthéisme en usage.

*

M. Léon Bloy

Homme de lettres.

La vie d'un chrétien est vraiment trop courte et surtout trop grave pour répondre à d'aussi vaines questions.

Adressez-vous donc à des penseurs. Ces gens-là ont du loisir.

(*A suivre.*)

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SIGNATAIRES

MM.		MM.	
Paul Adam	243	E. Ménégoz	232
Antoine Baumann	242	R. Mocsary	218
Léon Bloy	249	Charles Morice	241
Ernesto Buonaiuti	238	André Niemojewski	233
Richard Dehmel	228	André Pératé	236
Camille Flammarion	229	Is. Querido	231
Pompeyo Gener	235	Paul Sabatier	218
Goblet d'Alviella	225	Camille Saint-Saens	220
J. Grasset	226	Paul Seippel	237
Marcel Hébert	239	Franz Stuck	239
Klein	222	Van den Bergh van Eysinga	243
Louis-Germain Lévy	220	Albert Verwey	228

REMY DE GOURMONT ROMANCIER[1]

Le sens des mots est de convention ; on classe idéalistes les écrivains qui étudient la seule réalité directement perceptible : les données de la conscience individuelle. Idéalisme, soit, si l'on veut absolument marquer d'une étiquette, dans les cartons de l'histoire littéraire, les œuvres de Remy de Gourmont ; il ne s'agira pas alors de continuer Octave Feuillet ou George Sand, mais « d'exposer sur le même plan et d'analyser avec une pareille bonne volonté », en de petits romans d'aventures possibles, la pensée, l'acte, le songe, la sensualité.

Les personnages de Remy de Gourmont ne se ressemblent pas tous, mais on les sent fils d'un même père. Chacun d'eux figure certains sentiments, certaines idées de l'auteur. Et toutes ces personnalités dont chacune tient de lui quelques traits, renseignent sur l'extraordinaire complexité de leur créateur. Personnalité, ai-je choisi, plutôt que caractère. Sans doute, on a souvent montré les hésitations d'un homme aux prises avec la vie, et c'est presque tout le théâtre ou le roman psychologique selon la formule de M. Bourget. Mais précisément parce que l'anxiété du spectateur ou du lecteur attend une solution, il importe que celle-ci se trouve conforme à la logique d'un caractère une fois établi. Ici, au contraire, l'intérêt gît dans la description même des états de conscience, et non dans la décision qui résultera du conflit. Lorsqu'on enseignera sérieusement l'histoire de la littérature, c'est-à-dire lorsqu'on cessera de considérer le chiffre des tirages, on saura qu'il y eut, aux environs de 1890, grâce à M. Barrès, grâce à M. de Gourmont, à d'autres encore, quelque chose de nouveau dans le roman français. Au long des pages de *Sixtine*, des *Chevaux de Diomède*, « romans de la vie cérébrale », où l'auteur semble avoir transposé le plus directement sa propre expérience, des jeunes gens devant nous dénudèrent leur âme avec une hautaine ingénuité. Ils ne parlaient plus seulement de ces surhu-

(1) *Un Cœur virginal*, roman, par Remy de Gourmont. *Mercure de France*, 1907.

aines douleurs, de ces bonheurs inouïs qui, jusqu'alors, pa-
issaient les seuls mouvements de l'être dignes qu'on s'y in-
ressât, sans doute parce qu'ils sont rares. Et s'ils en parlaient
oins, c'est que cette grande flamme des passions exception-
elles, qui tire de l'ombre ce qu'il y a de commun en tous les
ommes, est impuissante à éclairer d'une suffisante clarté la
asse quotidienne des sensations, des sentiments qui diffé-
ncient les individus. Tous les hommes sont égaux devant la
ssion, et l'essentiel de l'amour est pareil chez ce délicat, chez
rustre. C'est donc l'accessoire qui importe. Notre réserve
ofonde, obscure, nos émotions enchevêtrées, changeantes,
gré de l'heure et du paysage (1), et non plus toujours les
altations du Moi au grand soleil de la conscience, le vérita-
e mécanisme d'un cerveau d'élite et ce qu'il produit naturel-
ment, et non plus toujours l'insolite fruit arraché d'un arbre
visible ou inconnu, en un mot la vie complète d'un esprit
périeur, voilà ce que M. de Gourmont, insoucieux de plaire
trement que par l'originalité de la pensée et le charme du
yle, a su montrer dans ses romans. Or, vers la même époque
s Mouquettes de M. Zola montraient toute autre chose. Spec-
cle bien plus captivant ! et les flèches de l'admiration popu-
re volèrent droit vers la plus large cible.

Appartenant à une humanité raffinée, les héros de Remy de
ourmont ont en commun le scepticisme. Mais un scepticisme
cessité par la richesse d'une sensibilité infiniment souple, et
n le scepticisme glacé d'un conférencier mondain ; un scep-
cisme qui est dédain, pitié, intelligence surtout, et non pas
puissance ; un scepticisme qui a trouvé son expression par-
ite dans les *Dialogues des Amateurs*, où l'on voit deux pen-
es très voisines, parties du doute, après avoir parcouru en-
mble quelques sentiers de la forêt ténébreuse, revenir au
oute. Amateurs, le mot est bien exact : nul souci de l'acte
ez ces idéalistes. Essaye-t-on, en une conversation, d'échan-
r quelques idées, on s'aperçoit vite que la majorité des par-
naires est incapable de demeurer dans les régions intellec-
elles. Pour eux, une idée, c'est l'acte dont elle est grosse.
nouveauté, sa beauté n'importent pas, si elle n'est pas
sceptible d'une réalisation pratique. C'est cela qu'on appelle

1) Cf. Jean Blum, *la Philosophie de M. Bergson et le Symbolisme*. (*Mercure France*, 15 septembre 1906.)

aller jusqu'au bout de ses idées. Mais Diomède se refuse à tel compromis : — « Jusqu'au bout, dit-il, non. Pas aujou d'hui; il y a trop loin. » De l'intelligence naîtront les idé et de l'instinct les actes. « Il faut séparer les domaines. » pensée se suffit à elle-même, plus belle d'être stérile, et l'a tion, pour garder quelque valeur, doit se dérouler selon candeur de sa logique spéciale. Cette attitude, qu'adopte Diomède et ses pareils, est généralement condamnée. On juge égoïste, ce qui est vrai, et facile, ce qui est plaisant. ce jugement d'ailleurs ils ne se soucient guère, sachant qu' s'élèvent au-dessus des autres fronts, en une posture périlleu où il est fatigant de se tenir avec grâce. Stylites, plutôt q triomphateurs, s'ils conservent l'orgueil du second, l'endu cissement de l'autre leur est nécessaire. Car le monde dur à la brebis qui abandonne le troupeau sentimental : « ne fais plus partie ni des bois spontanés, ni des jardins bi ordonnés; je n'éprouve aucun plaisir de fraternité; je su seul. Comme nous sommes seuls, mon ami ! » Ils n'ont d'a tre distraction que de mener sur *le Chemin de velours* l chevaux capricieux de la pensée. Ils ne sont pas des homm d'action.

L'homme d'action n'est pas nécessairement un imbécile. peut être celui qui, lancé sur la route où ses pas le mènero infailliblement au doute, s'arrête, et emploie les forces q lui restent à planter dans la terre rebelle son bâton de voy geur, témoin de son passage. Sans doute, le rêve est supérie à l'acte, puisqu'il est riche de possibles que l'acte élimine tous, sauf un. Mais l'action comporte une volupté particuliè une volupté de renoncement. Hubert d'Entragues (*Sixtin* et Diomède, et M. Hervart (*Un cœur virginal*), et les autre hésitent, peut-on dire, entre l'ironie et l'amour. Le salut, serait peut-être d'abdiquer l'égoïsme, ou plutôt de « le tran porter en une femme. Donner à un autrui l'absurde bonhe dont on ne voudrait pas pour soi ». Mais l'amour, c'est u certitude, une chaîne, une entrave à l'essor de l'intelligen « Pour aimer, il faut renoncer à tout, c'est-à-dire, à l'iron L'ironie c'est l'œil à facettes des libellules, qui d'une fleur ronce se fait un jardin seigneurial. » Se donner, non : « Je veux pas croire; je ne veux pas aimer; je ne veux pas sou frir; je ne veux pas être heureux; je ne veux pas être dup

: regarde, j'observe, je juge, je souris. » Mais ailleurs : « Je
e contredirai, s'il me plaît. Lever la voile et attendre le
laisir du vent, et s'il me mène à l'écueil et au naufrage, je
rai encore supérieur à ceux qui ne naviguèrent jamais que
ır les eaux tristes des canaux pleins de feuilles mortes. »
Tous ces hommes réfléchissent beaucoup, réfléchissent trop.
Que je suis ridicule, songe M. Hervart, avec mes dissertaons intérieures. Je me gâte de délicieuses minutes. » Et tan's qu'ils pratiquent le perpétuel renversement du pour au ntre et retournent leur pensée comme une clepsydre, le ble coule, et l'heure d'agir est passée, et Hubert échoue à nquérir Sixtine pour s'être abandonné à une rêverie lorsı'une activité moins cérébrale était de rigueur; et Hervart épousera pas Rose. Ils se consolent: ils apprécient trop l'ironie pour ne pas respecter l'ironique doigt du hasard emmênt l'écheveau de leurs destinées. Ils se consolent par orgueil par honte de s'avouer malheureux: « Il n'y aura pour moi Circés ni Dalilas. Tu ne me feras pas souffrir au delà de ma lonté. Quand bien même je serais dupe de mon orgueil, aime cela mieux encore que d'être dupe de ma sensitivité, et dédaignerai jusqu'au souvenir de l'inconsciente tueuse qui rait pu m'écraser. » Ils se consolent, dans la contemplation ı ciel esthétique, et parce que, martyrs de la pensée, et nscients de leur monstruosité, presque tous gardent du oins ce privilège de rendre aux choses, par le moyen de l'art, prestige dont l'analyse les avait dépouillées. Egoïstes, et ne aignant pas pour eux-mêmes la souffrance qui est encore, vec l'amour, le meilleur ferment de beauté, ils ne la craignent as pour autrui, et la théorie des délaissées s'allonge de nouelles pleureuses. Larmes vite séchées: il n'est pas donné à us de savoir souffrir. Pour une M^me^ de la Mésangerie qui efface, ayant jeté, dans le soir obscurci du deuil de sa pason, son cri d'amoureuse demeuré sans écho, combien d'Anette, de Rose guérissent heureusement !

C'est qu'elles n'ont pas encore rencontré le Messie qui révèle aux femmes et leur génie et leur mission. On a dit que haune n'a dans sa vie qu'un seul amant. C'est peut-être rai, — comme toutes les opinions sur l'amour. Une femme spère, et vit avec son rêve, cherche, trouve, et vit avec son ouvenir (et celle qui ne trouve pas doit se taire, car elle s'i-

gnore elle-même). Parfois elle se trompe ; alors elle reco
mence sa quête ingénue, sans s'apercevoir qu'elle appré
bien souvent chez celui-ci des qualités exactement contrai
à celles qui l'avaient séduite chez celui-là : jeu de l'amour
du hasard. A ces pèlerines d'amour il faut plaire, d'abord,
et voici, dit-on, des recettes. Mais quand les employer ? Y
a-t-il une pour la ville et une pour la campagne, pour le so
et pour l'ombre, pour l'heure de la promenade et pour l'he
du bal ? Voici des phrases, et jetez-les, brandons, par-dess
les murs de la citadelle. Mais si un vent froid les emporte
large, et si la pluie de l'ironie les éteint en chemin ? Ils s
gais, les professeurs de science amoureuse.

Plus variées en apparence que les hommes, les femmes
romans de Remy de Gourmont, elles aussi sont d'une mê
famille. Elles attendent, beautés malléables, la main du
trisseur prédestiné, elles attendent le magicien de qui l'am
et peut-être la cruauté appellera à la vie les fantômales figu
de la tapisserie, le musicien dont l'archet, en émouvant
corps, fera sourdre des profondeurs de l'âme le chant pa
culier que toute âme recèle. Et malgré les déboires : « Je
grette le songe que je me faisais de l'amour », ou les désil
sions : « Ce n'est pas bien supérieur à manger une pêche
elles sentent qu'il n'est pas deux moyens pour elles de se r
liser selon le vœu de leur nature. « Car, enfin, si je suis fa
tôme un peu moins, je le dois à des insistances corporelles,
cela compte... et tiens, duperie ou non, je t'aime. » (*Le Fa
tôme.*) Elles qui savent que « le cœur d'une femme, cela c
tient son âme et son intelligence », et qu'à certains mome
« tout devient clair », et que « les muqueuses, par un myst
ineffable, renferment dans leurs plis obscurs toutes les
chesses de l'infini », ne s'attristent pas trop de faire du b
heur avec de l'inconscience. Elles, qui « comprennent en
mant », ne comprennent pas bien et méprisent les répugnan
de l'homme à « passer le fleuve » pour cueillir les fruits lou
de la passion, en oubliant sur la rive ce manteau d'indi
rence qui condamne ceux qui le portent à une solitude ét
nelle.

Elles s'étonnent que l'homme fuie ce que la femme dési

Diomède, vous avez peur de vos désirs, qu'ils ne se gonflent, f

tastiques bêtes, avec des mâchoires, des ongles, peur de l'émotion, peur du sentiment, peur de vivre.

— Mais je vis, et beaucoup ; je marche, je songe, je me prête à des fantaisies...

— Vous vous prêtez, c'est bien cela, vous ne vous donnez jamais.

Contre le sort de la femme, il y a des révoltées : les sexes ne sont pas aussi distincts moralement que physiquement, et l'on voit des hommes à caractère féminin, ou la réciproque. Adélaïde Fairlie possède, ou croit posséder, deux qualités éminemment masculines : l'égoïsme et l'orgueil. Elle pratiquerait sans scrupules la méthode, réservée aux mâles, des expériences successives : « Je suis égoïste comme un homme. Je veux, comme un homme, vivre ma force, mon intelligence, mes sensations ; je veux vivre ma vie. » Elle ne consent pas au sacrifice, ou du moins elle en préservera les agneaux favoris : « Donner l'intégralité de son amour ? et que gardera-t-on pour jeter aux monstres le long de la vie? » Mais ces agréables raisonnements sont le bruit de son cerveau, c'est-à-dire, — il s'agit d'une femme, — peu valables. Patientons jusqu'à l'éveil du cœur, et des sens. Car cette jeune féministe est vierge. Chère petite fille! Orgueilleuse aussi, et menteuse moins inconsciente la marquise de La Tour, une autre héroïne du *Songe d'une femme*.

C'est un roman par lettres. Les héros devront se peindre eux-mêmes, et s'ils nous trompent, quel plaisir de soulever le coin du masque que des mains délicates retiennent ! Avec quelques-uns de leurs rêves, les femmes qui signèrent ces portraits composent une figure, et c'est cette figure qu'elles veulent livrer au monde comme leur véridique image. Claude de La Tour, libertine parce que toujours déçue, se proclame une sentimentale incomprise. Elle n'est qu'une orgueilleuse et qui vibre difficilement. Peut-être une virtuose de la sensation, plutôt qu'une amoureuse. Humble devant les hommes, son amie Anna des Loges mettra son orgueil à paraître l'amoureuse satisfaite qu'elle languit de n'être pas encore. Toutes veulent être devinées, et mentent, tant qu'elles n'ont pas rencontré l'Edipe, mentent, tant qu'elles n'aiment pas. Paul Pelasge ou Pierre Bazan, leurs complices, mentent ou se mentent à eux-mêmes dès qu'ils aiment. Lorsque, curieux quadrille, la

fiancée de Pelasge devient la femme de Bazan, et la maîtress de Bazan la maîtresse de Pelasge, les amants ne veulent plu croire à la sincérité des confessions dans lesquelles ils se raco taient l'un à l'autre des aventures où ce qu'il y avait en eu mêmes d'essentiel n'était pas engagé : « J'ai amplifié, j'ai color Es-tu bien sûr de n'avoir jamais inventé? » Dupes, sans dout et ils le savent, et qu'ils le sont dans le sens de la vie. Leu liberté, dont ils font si grand cas, ils jonglent avec elle comm ils jonglent avec les idées. Ils jouent leur bonheur sur un carte, avec un détachement élégant, et ils ne regrettent rien ils sont beaux joueurs.

Je m'aperçois que j'ai négligé l'intrigue de ces romans. C'e que, décidément, cela n'a guère d'importance, puisque « tou histoire d'amour comporte trois ou quatre dénouements ég lement logiques ». Celui qui goûte l'intrigue n'a que faire d livres de Gourmont : voici la rue, la scène, le journal. Il faut u fil pour relier les pierres du collier, mais ce sont elles qui o du prix et qu'il faut regarder, même si le fil est d'or. *sujet* de *Un cœur virginal* pourrait fournir le canevas broder les fleurs décolorées d'un roman pour jeunes filles : peut aussi permettre quelques-unes des pages les plus osé que je connaisse. Pages licencieuses, certes, scabreuses mêm mais non pas polissonnes : on chercherait en vain, dans prose de M. de Gourmont, ce que les épiciers de la littératu débitent sous le nom d'esprit gaulois. La plupart des roma s'arrêtent quand l'amour physique entre en jeu : de là u impression d'inachevé, de convenu. Remy de Gourmont cro que des choses qui occupent une grande place dans la vie e doivent avoir une dans l'art. L'amour ne s'exprime pas seul ment en jolis discours ; il use d'arguments plus pénétrants. U cœur virginal, ce livre aurait plu, j'en suis sûr, à nos aïeul du XVIII^e siècle. Il faudra bientôt remonter à ces époques loi taines pour trouver des exemples d'équilibre. Aujourd'hu la mode est à la sentimentalité.

Etre sentimental, c'est peut-être une manière populaire d' tre sensuel ; c'est toujours une façon indiscrète d'être sensibl Les héros de M. de Gourmont, s'ils consentent quelquefois déchoir, restent ironiques ; ainsi l'intelligence conserve s droits. Logiquement, mais à l'encontre de ce qui est cru d'h bitude, cela ne leur advient pas dans la jeunesse, mais à c

âge « où l'on est qualifié par les femmes bienveillantes d'homme encore jeune ou dans la force de l'âge ». Ou plutôt, ils ne deviennent pas sentimentaux, « mais leur sensibilité s'exaspère jusqu'à ne plus goûter que les nuances et les finesses de la vie, voilà la vérité ».

Le jeune homme sentimental, type lamentable! Il faut saper sans relâche le piédestal où le romantisme jucha cet efflanqué dérisoire. Toutes les souffrances ne sont pas nobles. Le cerne des yeux n'est pas toujours le reflet de l'azur céleste, et si les bras des éphèbes tremblent de fièvre, ce n'est pas toujours

Pour avoir étreint des nuées.

Le vague à l'âme se guérit, avec un peu d'argent et pas mal de cynisme. Il y a au chapitre XIV d'*Un Cœur virginal* quelques paragraphes que tout adolescent devrait lire. M. Hervart d'ailleurs en fait son profit, encore qu'ayant dépassé la quarantaine. Sur le point de conclure un mariage plein de pièges, il s'avise à temps que le calme qu'on éprouve auprès des vierges est précurseur de la tempête. Saura-t-on, d'une main ferme, tenir la barre parmi les flots courroucés? Les jeunes filles sont chastes, en attendant mieux. Ignorant tout, elles désirent tout, et davantage. Gare à celui qui voudra les initier trop tôt aux charmes de la retraite, au moment où elles soupirent après les hasards du grand chemin. M. Hervart retire sa candidature, ayant reçu, d'un professeur habile, une ou deux leçons de physique — expérimentale. Réellement, les héros de M. de Gourmont ne sont pas sentimentaux.

Mais ils sont sensibles, prodigieusement. Voyez leur style: les acquisitions de leur sensibilité y sont éternisées en images toujours neuves. L'écriture de Remy de Gourmont est d'une richesse peu commune. L'art, l'histoire, et le rêve, et les sciences, et tous les métiers, aussi bien que la nature, dans tous ses aspects, lui fournissent les matériaux des guirlandes d'images qu'il tresse pour la joie de ceux qui préfèrent à bien des choses une idée juste modelée par une métaphore bien conduite, et les voluptés subtiles de l'assonance et de l'allitération.

Partout, M. de Gourmont a laissé paraître un peu de l'amitié fervente qu'il a pour la terre, et la plus familière, qui est pour lui la terre normande. Il lui a emprunté ses parfums : on

les retrouve aux feuilles de ses livres. Seul bénéfice qu'un auteur qui n'écrit pas en patois puisse retirer de la « décentralisation ». Et cette connaissance très précise des choses de la campagne nous rappelle que l'écrivain de qui nous venons d'étudier les romans — la moindre part, peut-être, de son œuvre, — est aussi un savant, comme les réflexions et les remarques ingénieuses dont ses personnages sont prodigues nous empêchent d'oublier que M. de Gourmont est l'un de nos premiers philosophes.

S'étonnera-t-on que ce philosophe prenne le temps de nous amuser avec des contes? Il répondrait, je pense, que l'art est précisément un jeu. L'art n'a point souci de moraliser ni d'instruire, bien qu'on ait tenté souvent de l'enrôler au service d'une science provisoire ou d'une religion périssable. Les héros de Gourmont sont sains : ils n'ont de social que le nécessaire, et n'admettent la morale qu'à titre de piment. Si on leur demandait compte de l'emploi qu'ils font de leurs facultés, ils répondraient à leur tour que « toutes les manifestations de l'activité vitale, ou spécialement humaine, semblent bien équipollentes ». Il n'en faut mépriser aucune, afin de se préparer des souvenirs, et non des regrets. Bien qu'ils ne chantent pas d'hymnes d'un optimisme exagéré, des livres comme ceux-ci ne sont pas décourageants. Tandis qu'on achève un roman « réaliste » ou qu'on sort d'une salle des boulevards avec des nausées et un désir très pressant d'aller s'enquérir si la civilisation des derniers Aztèques ne serait pas infiniment supérieure à la nôtre, Entragues, Diomède, Damase, ou le dieu épicurien d'*Une nuit au Luxembourg* (1), nous enseignent l'énergie de vivre notre vie telle qu'elle nous est offerte, sans espoir comme sans remords. Et si la sensation nous leurre,

(1) Je n'ai point parlé de cet ouvrage, parce qu'il rentre dans la rubrique : critique philosophique. Malgré tout ce qu'une telle division a de superficiel, quand il s'agit d'une œuvre où la personnalité de l'auteur est partout évidente, j'ai dû l'adopter, ou faire semblant, pour limiter mon sujet. *Une Nuit au Luxembourg* est cependant catalogué roman, Mais plus que jamais les personnages ne sont là que pour servir de tremplins à des spéculations, leur « extérieur » importe peu. L'homme, animal capable d'abstraire, ne peut vivre longtemps dans l'abstraction. Nous percevons mieux le sens des mots si nous connaissons la bouche qui les prononce, et nous goûtons plus aisément la grâce d'une idée, si cette idée se fait femme, et si la femme est dans nos bras. Ce livre, dont tout élément d'émotion autre qu'intellectuelle est strictement éliminé, verse souvent cette ivresse cérébrale que nous demandions à certaines pages du *Faust :* mais le rêveur ne perd pas l'équilibre sur le sol mouvant de ses rêves. Si la pensée s'envole, grisée, vers des cimes trop nuageuses, un sourire, pierre de fronde, lui casse l'aile.

et si tout n'est qu'illusion, l'illusion trouvera en elle-même sa justification, afin que soit vérifiée cette parole que « le monde est fait pour aboutir à un beau livre ».

Cette vie, illogique et multiple, un peu féroce et décevante un peu, ils la chérissent avec une passion triste, ils la redoutent et la respectent, comme ils redoutent et respectent les femmes; et ils ne la maudissent pas, parce qu'on ne peut la maudire qu'avec des gestes qu'on lui emprunte. Les manuels scolaires propagent cette notion que les « grands hommes » vivent au-dessus de leur siècle, qu'ils pleurent sur le passé, se lamentent sur le présent, et se réjouissent par anticipation avec les citoyens des temps futurs; qu'ils sont des grincheux, ou des prophètes, c'est-à-dire des grincheux turbulents. Pure sottise. Reconnaît-on la méthode d'un Gœthe? Les sages que nous présente M. de Gourmont, ayant trouvé jadis le moyen de « vivre hors du monde tout en vivant dans le monde », abordent maintenant (1) ce monde avec une familiarité souriante, une sympathie cordiale, et contemplent pieusement cette face du grand mystère qu'est le visage d'une petite fille. Cela est bien ainsi. La sagesse tient dans un mot : accepter. *Amor fati*, c'est la devise des forts, l'évangile de Zarathoustra.

ANDRÉ DU FRESNOIS.

(1) Les dates sont ici significatives : *Une nuit au Luxembourg*, paysages métaphysiques, 1906, et 1907, *Un Cœur virginal*. Cet ordre est certainement voulu : le premier enseignait une méthode; l'autre, où la physique joue un grand rôle, met cette méthode en pratique.

LEUR SANG

EN COMMÉMORATION DES VICTIMES DU 9/22 JANVIER 1905.

—

Moi qui parle, avant tout je m'accuse et je songe
Au soir que je vous fis souffrir par un mensonge.
Ce n'était rien qu'un mot, mais un mot erroné,
Et, l'ayant dit, longtemps je m'y tins cramponné,
Tête basse, mon corps, inerte sur ma chaise,
Pesamment ramassé dans sa force mauvaise.
Vous, cependant, saisie, en face de l'erreur,
De surprise, d'effroi, de dégoût, de fureur,
Pâle, et votre visage ayant, au crépuscule,
Cette beauté qui loin dans le rêve recule,
Vous alliez par la chambre et vous mêliez aux pleurs
Les reproches, luttant, souffrant mille douleurs.
Vous étiez grande ainsi, tellement que mon âme
Devint pareille au plomb qui mollit sous la flamme,
Mais une fausse honte alors me retenait.
La cloche d'un bateau, dans la nuit qui venait,
Tinta comme un rappel du monde. O voix perdue,
Ne me cherchais-tu pas ? c'est toi qui m'as conduit
Dans le brouillard, au cœur de cet immense bruit
Qui montait de la ville à travers l'étendue...
Et ce Paris grondant n'était qu'un petit coin
Du combat éternel que poursuivaient plus loin,
En tous lieux, le Mensonge et sa puissante armée.
Combien, depuis quatre ans, sur la terre enflammée,
Il a coulé de sang, et combien autrefois!
Voulais-je donc aussi mentir, joindre ma voix
A ces clameurs, marcher contre ta barricade,
O Vérité, sublime et pauvre camarade?

Et voici que mon cœur s'est enfin desserré,
Et qu'heureux d'avouer ma faute j'ai pleuré.

II

Ne plus mentir, ce n'est qu'un pas vers le devoir.
Mon amie, aidez-moi, de toute votre force,
A sauver de l'oubli les morts, à les revoir
Sans cesse, à dépouiller jusqu'aux fibres l'écorce
D'ennui, d'accoutumance au mal, d'esprit moqueur
Qu'épaissit, chaque jour, la vie autour du cœur,
Afin que dans ce cœur dénudé, transpercé,
Je recueille et je réchauffe le sang versé.

III

Naguère, il habitait sous des haillons sordides,
Avec la fièvre, avec le cri des ventres vides
Et l'hiver installé dans les membres perclus:
C'était le sang des malheureux, qui n'en peut plus,
Mince et dernier filet d'une source tarie,
Un sang pauvre, rosâtre, encombré, qui charrie
Les maux du temps et ceux des âges les plus vieux,
Et s'efforce quand même en sa voie, et circule,
Mais s'embrouille, se trompe et, triste, ridicule,
Dans un visage blême afflue autour des yeux.
Naguère, il se mêlait, épaissi dans les veines,
A l'alcool, à la fumée, aux phrases vaines
Qui traînent parmi les relents du cabaret.
Il goûtait des moments de bonheur près des poêles,
Et, quand fondait la neige, au printemps, dans les moelles
Il chantait, et l'espoir, de nouveau, l'égarait.
C'était la vie, un résidu presque incolore,
Qu'un grand rythme balance, allant et revenant,
Et la sueur des fronts et les larmes encore
Étaient un peu de son essence.
Et maintenant,
Il a coulé. Le fer, en ouvrant les blessures,

L'a lâché sur le monde : il a souillé des mains,
Il a marqué des noms de ses éclaboussures,
Et, depuis lors, toujours, par d'occultes chemins
Il voyage. Plus rien n'empêchera qu'il bouge,
Et lui que l'on croyait une eau pâle, une humeur
Épuisée, en tombant sur la terre il est rouge.
O passant, dans la rue, entends quelle rumeur
A tes pieds, et, le soir, vois monter dans la brume,
Au-dessus de la ville, une roussâtre écume ;
L'odeur de l'air est fade et le pavé glissant ;
Le journal que tu tiens, regarde, c'est un crible
Où pend à chaque lettre une goutte terrible ;
Et tu n'as ni pitié ni révolte, et ton sang
A toi demeure sourd aux murmures de l'autre.
Mon frère, écoute-moi, je n'ai rien d'un apôtre,
Rien d'un prophète, mais, chancelant dans ma foi,
Je suis un homme, un cœur débile, comme toi.
Je m'indigne, et bientôt je me lasse, j'oublie,
Et le temps par delà les tombeaux suit son cours...
Que peut un faible cri sans écho, sans secours?
C'est pourquoi je te dis : arrête, et te supplie,
Si tu dors en marchant, de t'éveiller, d'avoir
Des oreilles pour entendre, des yeux pour voir.
Parce que sur la steppe un lourd silence pèse,
Semblable aux mornes ciels gris-rose, quand l'hiver
Plane uniformément immobile dans l'air,
Crois-tu donc que le sang se résigne et s'apaise
Et que Pâques jamais ne sonnera pour lui ?
Tu pourrais regretter, un jour, d'être celui
Qui passa dans la vie indifférent, complice,
L'âme neutre sur qui toute souffrance glisse.
N'attends pas, pour sortir de ta longue torpeur,
D'en être un jour tiré, mon frère, par la peur ;
Crains les soleils de Mars et l'heure printanière
Où le sang portera des fleurs à sa manière.

FRANÇOIS PORCHÉ.

CHANSONS ANDALOUSES

Par les chaudes nuits de printemps et les lourdes nuits étouffantes d'été, tandis que la place San Francisco et les rues avoisinantes regorgent d'une foule bariolée dont les cris, les rires, les disputes rendent la Séville nocturne plus vivante que la Séville de jour, — là bas, dans les étroites ruelles silencieuses qui, du côté de Santa-Cruz, formaient l'ancien faubourg de la *Juiverie*, n'arrive même pas l'écho des rumeurs populaires.

Et l'étranger qui, fuyant le bruit, s'est égaré dans le vieux quartier solitaire, parfois s'arrête, surpris. Du fond de quelque *patio*, dans l'air tiède et tranquille, une mélopée douce s'élève : un chant triste, faible comme une plainte de malade. La lamentation devient intense, monte douloureuse, se modulant en un sanglot qui tremble ; puis elle s'apaise, s'endort, se fait lointaine, ténue, s'efface dans le calme du soir.

C'est le prélude du chant andalou, la *Salida*.

Tout se tait. — Une caille, dans sa cage, jette un cri bref, monotone.

Brusquement, tragique et violente, éclate une chanson. Une voix chaude de femme, de ses vibrations ardentes, évoque la fièvre des passions folles, la malédiction des amours trahies, des innocences effeuillées :

J'ai mangé la cendre du feu d'amour...

. . . . . .

Le chant semble s'éteindre. Tout est fini.

Mais bientôt, la voix résonne de nouveau. Maintenant c'est une mélodie mélancolique, semblable à celles qui bourdonnent, le soir, dans les campements d'Afrique, à l'heure où s'endorment les caravanes ; une mélodie lente, imprégnée de la somnolence des longs jours d'été, de l'ennui morne des grandes plaines brûlées de soleil :

Celui qui souffre d'amour,
C'est parce qu'il aime pour de bon ;

Son cœur se dessèche lentement
Mais il ne conte sa peine à personne.

Parfois les paroles sont railleuses :

Les jolis yeux de ton visage
M'ont coûté toute une fortune,
Et maintenant je les vendrais
Pour ce qu'on m'en voudrait donner.

Si tu désires que je t'aime
Parfume-toi au romarin,
Pour te débarrasser de l'odeur
De tes amours premières.

Qu'elles rient ou qu'elles gémissent, amères ou caressantes, ironiques ou compatissantes, les strophes andalouses, toujours, développent leur plainte monotone sur un mode mineur; car au fond de l'âme de ce peuple pleure l'éternelle nostalgie de son ancêtre, le Maure. — Le rire trop sonore de ses jeunes filles, le gros rire bruyant de ses jeunes hommes à la porte des tavernes, est un rire factice, un rire forcé. Leur gaîté tout extérieure n'est qu'un reflet de leur soleil éblouissant, de leur ciel bleu si lumineux, de leurs maisons blanches, roses et vertes, de leurs jardins toujours fleuris. — Ils n'ont pas en eux-mêmes la rayonnante sérénité, la joie intérieure, qui réconforte et qui console.

§

Ces notes mélancoliques, ce sont elles qui vont bercer de leur lamento toute la vie de l'Andalou.

Chantées par la mère auprès du berceau, elles calment les cris du nouveau-né :

Dormir va la rose
Des rosiers ;
Dormir va mon chéri,
Parce qu'il est tard.

Quand l'enfant sera devenu homme, elles accompagneront ses premiers balbutiements d'amour, sous la grille verte de la fenêtre ornée de fleurs, où l'attendra la bien-aimée :

Hier en passant dans ta rue,
Je te vis à la fenêtre ;
Ainsi quand on regarde au ciel,
On voit la Beauté Divine.

Et c'est dans l'interprétation des sentiments amoureux que la muse populaire andalouse déverse toute la richesse de son imagination, toute la magnificence de son coloris. Sur ces mélodies monotones de chants orientaux, se développe un monde de madrigaux, de reproches, de serments.

Cela commence par des *requiebros*, ces fleurs jetées au passage, par le jeune homme, à la jeune fille inconnue rencontrée sur son chemin :

Tes doigts sont deux palmes royales,
Tes mains ressemblent à deux lys,
Tes lèvres sont du plus pur corail,
Tes dents sont des perles mignonnes.

C'est la poursuite dans la rue ; ce sont les causeries chuchotées, à l'église et au théâtre, derrière le dos de la mère, qui, bienveillante, n'entend et ne voit rien. Ce sont les rendez-vous à la fenêtre, où l'on implore des gages d'amour :

Jette-moi, enfant jolie,
Quelques larmes dans ce mouchoir ;
Je les porterai à Grenade,
Pour être serties par un joaillier.

Et enfin, c'est la déclaration brûlante :

Pareils à des faisceaux d'épingles,
Ma très belle, sont tes cils ;
Et chaque fois que tu me regardes,
Tu me les enfonces dans l'âme.

Ainsi se déroule la gamme infinie des sentiments d'amour, qui passent par le doute, par la jalousie, pour aboutir à la folie :

J'enlèverai les pierres de ta rue,
Et je la couvrirai de sable,
Pour connaître la trace des pas
De ceux qui rôdent autour de ta fenêtre.

J'ai demandé de l'ombre à une fontaine,
J'ai demandé de l'eau à un olivier ;
Ton amour tellement m'a tourné la tête,
Que je ne sais ce que je dis.

Enfin, après avoir épuisé toutes les nuances et tous les degrés de la passion, depuis son éclosion jusqu'à son paro-

xysme, la *copla* (1) andalouse chante la trahison, la désil
sion, la mort séparatrice, dans des vers dédaigneux où résc
nent l'ironie insolente, le dépit moqueur :

Je t'ai aimée toute la saison
Des châtaignes bouillies,
Les châtaignes maintenant sont passées,
Il est passé mon amour pour toi.

ou dans des vers teintés de sang, qui distillent des larmes :

Dans la chambre où, de nuit, je dors,
Dans un coin, là-bas, tout au fond,
Tu trouveras une flaque de sang
Que pour toi mon cœur a versé,
Mauvaise enfant.

Je fais construire un château
Sur la pointe d'une épingle ;
Il sera certes plus solide
Que ne l'était ton amour.

Le printemps est passé : les rires se sont tus, et les douc
litanies d'amour.

La cigale s'est faite vieille, et maintenant ses strophes do
loureuses racontent les souffrances, la misère, l'horreur de l'h
pital, l'épouvante du cimetière.

Je vais à l'hôpital ;
Au nom de Dieu, compagne,
Ne m'abandonne pas
Jusqu'à l'heure de la mort.

Des vers simples, ingénus, rappellent les rites suprêmes qu
la coutume andalouse a consacrés : le voile dont on recouvre l
tête du mort :

Quand je mourrai,
O mère bien-aimée,
Avec le mouchoir, — qui enveloppe ton cou,
Cache-moi le visage...

le lien dont on attache ses mains croisées :

Quand je mourrai, n'oublie pas,
Avec les tresses de tes cheveux,
De lier mes deux mains jointes.

(1) Chanson, strophe.

§

ous le soleil d'hiver, l'Andalousie resplendit. C'est un anche : là-bas, vers les collines où, blanche comme un ge arabe, Castilleja brille au milieu des oliviers grisâtres, la chapelle de San Juan de Aznalfarache dresse sa silette sur les ruines de l'ancien château mauresque, les proeurs s'éparpillent dans la plaine, en quête de chaleur et de ière.

l'ombre du talus du chemin de fer une bande de femmes le jeunes filles se sont arrêtées. Après avoir étendu sur le leurs grands châles noirs, après avoir déposé les paniers rgés de provisions, elles s'assoient en rond et bavardent haut, joyeuses et bruyantes.

oudain, deux d'entre elles se lèvent. Les castagnettes clant dans les mains, préludant à la danse prochaine. Et tandis que les danseuses se poursuivent et s'évitent, échappent ne à l'autre dans un tournoiement souple, dans une fuite uette, de la bouche de leurs compagnes accroupies en demicle sortent, claires et sonores, les strophes légères accompatrices des *sevillanàs*, les gracieuses *seguidillas* :

La fiancée de Réverté — Olé !
Possède un mouchoir...
. . . . . .

Le rythme en est bref et saccadé. Bien que teintées encore nostalgie, elles sont plus vivantes, plus gaies peut-être que autres chants andalous. Ce sont elles qui règnent dans les es au son des tambourins.

Elles n'y règnent pas exclusivement, car, là aussi, quand *tango* solitaire secoue de son rythme violent les reins des nes femmes, résonne la sombre mélodie africaine, transse au peuple du Béthis par la mystérieuse race gitane, convatrice des traditions arabes.

Alors les castagnettes se taisent. Seuls les battements de in, sèchement rythmés, scandent la mesure de la danse entale.

Plus loin, quand on approche des collines, des *ventas* s'élèt, petites guinguettes au milieu des champs, peintes en nc ou en bleu clair.

Autour des tables en bois blanc sur lesquelles des verr des bouteilles reluisent au soleil, des hommes graves, c du large chapeau cordouan, des femmes dont les che noirs s'égaient d'une rose d'hiver boivent le vin doré de Lucar.

Et, au milieu du bruit sourd des guitares, des trilles a des *malaguenas*, de la plainte traînante des *soleares*, perc chant spécial, endormeur comme une berceuse : un chant paroles enfantines sur une mélodie monotone. C'est la c son de l'escarpolette, au son de laquelle les jeunes filles ses aux grands yeux sombres, dans le bercement de la ba çoire laissent flotter leurs vêtements roses et bleus, de coul fraîches, au vent tiède des beaux jours d'hiver.

Il n'y a pas de *venta* sans escarpolette, pas d'escarpo sans chansons; et, dans le silence de la grande plaine a louse, s'égrènent toujours, lointaines ou proches, les n futiles de quelque chanson d'escarpolette.

§

C'est là nuit du Jeudi-Saint. Dominant le bruissement d foule, des roulements brefs et secs de tambour se rapproche

Au loin sonnent des trompettes de cavalerie. Les vend d'eau et les loueurs de chaises lancent leurs cris traditionn *Agua fresca... Asiento barato...* La pleine lune argente ogives de la cathédrale et les arabesques de la Giralda, do haute silhouette se détache confusément sur le ciel obs piqué d'étoiles.

Des flammes de torches sèment de taches lumineuse masse noire du peuple qui s'entr'ouvre, et les Pénitents s'a cent, silencieux, masqués, sous la longue capuche coni traînant sur le sol leurs longues robes violettes, blanche noires.

Là-bas, de la *Porte de Los Palos*, sortent les *p* entourés de leur garde d'honneur, dans l'éclat resplendis des cierges innombrables. Elles progressent lentement glissant sur les dalles, les Images Sacrées, vénérées de t immémoriaux : les Christs noirs, douloureux, aux angoissées surmontées des trois rayons mystiques; et les ges pompeuses, couronnées de pierreries, cachées pre

les lourds manteaux précieux chargés d'or, rigides dans gloire comme des idoles barbares.

leur approche, une rumeur s'élève. Les hommes se dé-rent. Des femmes, des enfants, crient, sanglotent des res. Des chants perçants se coupent, se mêlent. Des voix ment aiguës lancent des invocations trémolées, nasillar-et traînantes comme l'appel du muezzin à la prière. Et es ces notes discordantes qui se croisent, se confondent, chevêtrent, forment au-dessus du bourdonnement de la e un bruissement strident, semblable à celui que fait s les airs un essaim d'abeilles irritées.

e sont les *saetas* (1), les flèches jetées au passage de la *inité* par ses dévots fervents :

La couronne du Seigneur
N'est faite ni de roses, ni d'œillets.
Elle est tressée de joncs maudits
Qui lui transpercent les tempes,
A cet Agneau Divin.

Elles passent, les merveilleuses Images, lentes, au milieu apostrophes, des vivats et des applaudissements, offrant hommages de la multitude leurs faces de cire pâle, tour-ntées ou radieuses, entre le scintillement des broderies pré-ises et des joyaux inestimables. Elles s'engagent dans les oites ruelles montantes où, agenouillées aux balcons, les mes courbent leurs têtes couvertes de la mantille. — Et s la nuit le cortège se perd; s'évanouissent les dais res-ndissants, les points d'or des cierges, les longs bonnets ntus des Nazaréens (2), — évoquant, dans le songe lourd ne nuit de printemps, une étrange vision de moyen-âge.

§

Mais les statues sacrées n'ont pas, seules, le privilège des anges rythmées de la muse populaire. Les *toreros* et les *ntaores*, ces héros du peuple andalou, sont glorifiés dans s coplas qui célèbrent leurs hauts faits ou leur talent et qui olorent leur mort. — Les criminels eux-mêmes, dans les chots, distraient leurs loisirs en chantonnant les complain-

1) *Saetas* signifie flèche, trait.
2) Nom populaire des pénitents.

tes où sont exprimées leurs propres peines et leurs espéra
Qui n'a entendu, des fenêtres grillées de quelque antiqu
teresse transformée en prison, tomber la mélopée morn
carceleras?

Dans une prison me voici,
Pour l'amour d'une femme mauvaise;
Geôlier si je meurs ici,
Qu'elle ne vienne pas m'y voir.
Car je la hais, même dans la mort.

Enfin, les chansons andalouses sont parfois philosophi
Dans une forme vivante et spontanée, elles traduisen
idées générales fort élevées, elles donnent d'admirables
seils empreints d'une sagesse où transperce une science
fonde de la vie.

A la porte d'un moulin
Je me mis à songer
Aux révolutions du monde
Et à celles qu'il accomplira.

Que personne ne médise de personne.
Car nous sommes faits de chair humaine ;
Il n'y a pas d'outre à huile
Qui n'ait son raccommodage.

§

Cette poésie populaire andalouse, dont par d'imparf
citations nous avons essayé de donner quelque idée, s
de l'âme même du peuple, touche à tous les sujets qui forn
la trame de sa vie journalière. Elle évoque ses coutumes,
hit ses préoccupations intimes, révèle ses penchants, ses
sions, ses manières de voir, toutes ces multiples manifestat
dont la synthèse constitue le caractère d'une race.

L'amour, nous l'avons vu, y occupe la première place
est le thème chéri de la muse andalouse qui, pour le ma
fier, prodigue, généreuse, la variété infinie et la richesse
ses images, la hardiesse de ses comparaisons, la grâce sa
reuse de sa langue pittoresque.

Les fleurs et les fruits : le jasmin, les roses, le romari
citron à l'odeur subtile, la cannelle au parfum pénétr
prêtent l'enchantement de leurs couleurs et de leurs aro
au corps adoré et à la chevelure de l'Amie très douce.

La mort et le cimetière, — ce cimetière dont le nom revient
ns cesse, lié aux prières d'amour, — avivent de leur mys-
e l'acuité des caresses et l'éclat des fêtes sensuelles. Car de
pourriture naissent et se nourrissent les germes en éclo-
on, et la passion humaine s'exacerbe au grincement, sur les
illoux, de la bêche du fossoyeur.

Ces hymnes à la femme s'enveloppent parfois d'une magni-
ence d'expression et d'une poésie très orientales, dernier
gs de la civilisation mauresque aux habitants de la Pénin-
le :

Tu es plus belle que le soleil,
Que la neige dans le désert,
Que la rose sur le rosier,
Et le lys au fond du jardin.

D'autres fois, une ostentation voulue de vantardise, d'exa-
ération, leur communique un air d'impertinente fanfaron-
ade.

Si je savais, ô ma compagne,
Que le soleil, en se levant, t'offense,
Le soleil même, je l'attaquerais,
Dût-il m'en coûter la vie.

Ou encore, cette même exagération, s'unissant à la grâce
ndalouse, sait modeler dans une strophe un compliment
'une élégance hardie.

Le matin se lève le soleil
Et les étoiles s'obscurcissent ;
Toi, tu fais pâlir le soleil,
Quand tu sors devant ta porte.

La mignardise, une recherche un peu affectée, sont aussi
n des traits fréquents de la chanson populaire.

Prends cette orange, des plus fines ;
Je l'ai cueillie dans mon jardin ;
Que ton couteau ne l'ouvre pas,
Mon cœur est enfermé dedans.

De ta fenêtre à ma fenêtre
Tu avais lancé un citron ;
Le citron frappa ma poitrine,
Son suc me pénétra le cœur.

D'autres *coplas*, au contraire, par une certaine intention de
implicité dans le rythme, dans le choix des mots, rappellent

à la mémoire les *lieder* du peuple de Hongrie. La brutal voulue de l'expression, le heurt calculé des phrases, y se blent combinés pour exprimer de façon plus intense l'exas ration de la passion, l'angoisse de la douleur physique morale.

Cette note caractérise les chants *flamencos*, c'est-à-dire ce sur lesquels la race gitane a le plus profondément marq l'empreinte de son génie.

C'est aussi dans les chants *flamencos* qu'apparaît un étran illogisme, une brusque discontinuité de la pensée, qui sépa d'un abîme les deux strophes d'une même chanson.

Ainsi, dans le fameux *tango* des *gitanos* :

Si un jour tu vas à Cadix,
Passe par le Port de Sainte-Marie;
Là tu verras les petits gitans
Comme ils y dansent allègrement.
Tu es mon rêve et mon délire
Pour que je vive comme je vis
Détestant l'heure où je suis né.
. . . . . .

La *copla* andalouse souvent est symbolique. Et, parce q l'intelligence subtile de ce peuple s'amuse des rapprochemen inattendus, des rapports infiniment ténus, bien des fois l'o perçoit à peine le lien qui unit l'image à l'idée qu'elle illustr l'objet comparé à celui auquel on le compare :

Petite rose de Mai,
Rose des plus printanières,
Comme tu recueilles, — au mois de janvier,
Les premières pluies.

En d'autres chansons, sans qu'il y ait symbolisme, l'encha nement des pensées s'indique très légèrement, un voile délic de mystère en idéalisant le sens peut-être trop brutal.

Comme dans ces phrases exquises sur la fragilité des amou terrestres :

Il était minuit quand le *séréno* (1) chantait,
Je me mirais dans tes yeux noirs...
Une heure sonne, deux heures sonnent,
Trois heures sonnent, quatre heures sonnent.
Qui veut acheter mon cœur, délaissé par un ingrat ?

(1) Veilleur de nuit qui chante les heures.

§

C'est ainsi que, depuis l'heure première où elle apaise ses ris d'enfant, jusqu'à l'instant suprême où, mêlée aux prières es prêtres, elle endort les derniers râles de son agonie, la *opla* andalouse berce de sa nostalgie la vie entière de l'Analou.

Dans toutes les circonstances, solennelles ou mesquines, tragiques ou joyeuses, elle interviendra, avec son exubérance ttendrie souvent, avec sa raillerie burlesque d'autres fois. Par es nuits d'hiver comme par les journées torrides de l'été, en uelque coin que l'on se trouve de la *Terre de Marie très ainte*, elle retentit, lamentable, vous hantant de sa plainte ternelle.

Sur les terrasses des maisons, dans les rues où vous passez, ans la solitude même des champs, partout vous l'entendrez. lle résonne à la porte des tavernes, dans le cercle rieur des eunes filles, sur le seuil même du sanctuaire. Elle accompane le travail de l'ouvrier dans son usine, le geste lent du aysan poussant ses bœufs ou coupant son blé ; —et le gentilomme la fredonne pour l'avoir cueillie des lèvres de la femme u peuple, qui, souriante, a croisé sa route.

Ces strophes, légers madrigaux d'amour modulés sur la nosalgique mélopée orientale, me semblent symboliser les conradictions de l'âme de ce peuple : âme ardente et nonchalante, venturière dans ses rêves, banale dans sa monotone vie quoidienne ; âme folle d'enfant, dont les rires se mouillent brusuement de pleurs, oublieuse des misères de la veille, insoucieuse des nécessités du lendemain,— volage et sensuelle,— t qui, à la recherche sans cesse de nouvelles jouissances, este triste cependant, parce que, dans sa chasse au plaisir, elle 'a su rencontrer l'idéal songé, le breuvage désiré, qui ne laisât ni lassitude au cœur, ni amertume aux lèvres.

HASSÉ.

Séville, 1906.

LA FIN DE MADAME LÉCUYER

—

I

La maison de retraite pour dames, dirigée par les Diac
nesses de Bour-en-Josias, était vraiment parfaite. L'endr
d'abord ne pouvait être mieux choisi. La petite ville se pr
sentait tirée au cordeau, sans rien de pittoresque ni de flet
— juste ce qu'il faut de verdure pour de vieilles dames bi
pensantes, que l'exubérance même du paysage aurait ch
quées. Les Diaconesses n'acceptaient qu'un petit nombre
pensionnaires. Ainsi pouvaient-elles leur prodiguer tous l
soins, leur offrir une cuisine délicate et recherchée. Les cha
bres étaient nettes et froides — sans trop d'austérité d'ailleu
Le souci des exigences modernes se retrouvait dans les grand
baies, ouvertes au-dessus de la cheminée sur le jardin, l'a
moire à glace, le guéridon empire, les tapis épais, feutra
les pas dans le corridor et les escaliers. Un orphelinat
jeunes filles était joint à la maison de retraite. Sous la fér
des Diaconesses, les orphelines assumaient toutes les tâch
fournissant ainsi le service gratuit — pauvres créatures sa
cesse courbées sur les parquets pour les faire reluire —
sur d'interminables ouvrages de couture, sans autre distra
tion, dans leur vie machinale, que les visites du Paste
Guelpa, un homme sec et noir, au visage convulsé, qui l
mettait en garde contre « la superstition et la pourritu
papistes », guettant, à l'en croire, leur premier pas hors
cet asile, et qui leur prêchait l'amour de Christ avec d
grimaces de possédé.

Un jardin tracé à l'équerre entourait la maison. Il était n
moins bien tenu. A toute heure, on y apercevait les silhouett
noires des orphelines, penchées sur le sable des allées, po
en ôter le moindre caillou, la moindre brindille. Bref, c'ét
tout ce qui se fait de mieux en fait de maison de retraite,
tous les éléments s'y trouvaient réunis pour finir ses jou
dans une paix ouatée de bien-être, si la paix était possib
entre humains, particulièrement entre personnes pieuses.

Pour jouir de tels avantages, la pension était chère, on

devine. Aussi les Dames se recrutaient dans la société protestante la plus choisie, c'est-à-dire celle qui a de l'argent. Les unes étaient veuves d'industriels bien pensants. Il y avait deux vieilles demoiselles du Midi, — les deux sœurs, — exactement semblables — ridées et noires comme des prunes sèches. Silencieuses, effacées, elles semblaient toujours avoir peur de se compromettre. A table, dès qu'elles avaient fini d'un plat, elles se tenaient paupières baissées, mains jointes, devant leur assiette, ne parlaient qu'interrogées directement, et, avant de répondre, se consultaient d'un regard effrayé. — Toujours grelottantes, toujours enveloppées de châles pèlerines en tissu des Pyrénées, les jours où elles se sentaient en veine d'audace, il leur arrivait de risquer : « Ah ! votre soleil ! ce n'est pas notre soleil de là-bas ! » avec le plus pur accent de Cahors. — Au repas, dès la dernière bouchée avalée, leurs serviettes roulées dans les ronds en tapisserie, devant les débris de fromage et les pelures d'orange du dessert, elles rendaient grâce avec componction, puis disparaissaient après une petite révérence de guingois à la société. On les estimait, on disait d'elles : « Ces demoiselles Latuile sont d'excellentes personnes, elles ne nuiraient pas à une mouche. » Mais précisément à cause de cela, on n'en faisait point de cas.

Deux ou trois dames que l'âge, les mêmes habitudes, les mêmes manières de penser — ou plutôt de ne pas penser, — avaient faites pareilles, qui semblaient en uniforme sous leur coiffure à barbe de dentelle et leur mantelet de cachemire noir, n'offraient pas grand intérêt. Celles qui tenaient le haut du pavé, les deux fortes têtes de la maison, c'étaient Mme Quarteron et Mme Dubuc.

Mme Quarteron, la plus jeune de ces Dames, n'avait guère que soixante ans. Enorme et bouffie, sous sa jupe d'étoffe épaisse montée en bourrelets autour de la taille, elle offrait un postérieur d'une envergure véritablement imposante. Cette ampliude gigantesque impressionnait. Malgré soi on restait rêveur. Chez une personne moins austère, de telles formes eussent choqué. Mais Mme Quarteron en rachetait l'exubérance par l'étroitesse de son orthodoxie.

Souffrant de l'estomac, disait-elle, Mme Quarteron suivait un régime lacté — en ce sens qu'elle ajoutait à l'ordinaire des repas l'appoint d'un grand pot de lait et d'œufs crus. — A

cause de ses proportions, elle occupait seule le bout de table, où elle paraissait présider. Majestueuse et rogue, elle tenait très droite, très en arrière, le ballonnement de son ventre repoussant son assiette. — Et avec son front dégarni et luisant, sa large face aux joues pendantes, ses gros sourcils froncés au-dessus d'un œil qui regardait en bas, l'autre en haut, elle avait bien plus la physionomie d'un ecclésiastique maussade que celle d'une vieille dame.

Son origine et son éducation se devinaient vulgaires. Elle disait : « Ils voyent, ils croyent, sa dame, j'ai lu sur le journal... » On lui passait ces petites infériorités en faveur de la connaissance approfondie des « Textes », qui valait, disait-on, celle des hommes d'Eglise — et plus encore à cause de son zèle militant. Il fallait l'entendre parler des ennemis de Christ — des gens du monde, frivoles et indifférents : — « Rira bien qui rira le dernier — qu'ils viennent y voir — ils le paieront cher ! » — Elle avait des phrases prophétiquement vengeresses. Les demoiselles Latuile en frissonnaient sous leurs châles des Pyrénées. Elle tranchait avec autorité, et disait son fait au Consistoire même, qu'elle trouvait « tiède ». Et l'on s'exclamait : « Ah ! s'il y en avait beaucoup comme elle ! on marcherait au bon combat ! » car il n'était jamais question, entre ces pieuses personnes, d'œuvres pacifiques et charitables, — mais bien de pourfendre, batailler, et mettre à feu et à sac, au nom du Sauveur.

Mme Dubuc était un autre genre de femme : on disait d'elle qu'elle avait été « la Chrétienne dans le monde ». Mère de plusieurs fils qui avaient fait leur chemin, elle s'en attribuait l'honneur. Elle passait pour une éducatrice de première force. « Pas de tendresse, disait-elle, pas de sensiblerie... Dire à l'enfant : Dieu te voit, l'Enfer te guette — c'est mon système. » Miraculeusement conservée, elle atteignait l'extrême vieillesse sans aucune tare, — lisait sans lunettes et n'avait même pas les lourdeurs de digestion dont se plaignaient toutes ces dames. — Menue et ratatinée, on la voyait fureter du matin au soir, d'un bout de la maison à l'autre, comme une fourmi affairée. Dédaignant les promenades au jardin, qui ne suffisaient pas à son activité, elle courait le pays, distribuait des brochures de propagande, s'insinuait chez les pauvres gens, — devenue la bête noire du curé à qui elle inspirait un

rayeur comique. — Malveillante avec aigreur, elle s'était desséchée dans le verjus. Sous ses paupières plissées, elle glissait un regard soupçonneux et méchant. — Deux choses avaient vieilli en elle : la voix, qui n'avait jamais dû être jolie, devenue criarde comme une serrure qui grince — et la bouche, qui se déclanchait jusqu'aux oreilles, découvrant, quand elle parlait, jusqu'aux crochets de son râtelier.

M^me^ Dubuc et M^me^ Quarteron faisaient la pluie et le beau temps. On attendait, pour parler, qu'elles eussent prononcé. D'ailleurs elles ne se portaient pas ombrage : leurs spécialités étaient différentes : M^me^ Quarteron était Marie, M^me^ Dubuc se proclamait Marthe. — Et toutes deux restaient intimement persuadées qu'elles travaillaient à la gloire de Christ, et qu'il n'était point de salut, hors ce qu'elles avaient décidé.

II

Un jour on vit arriver une nouvelle pensionnaire. Elle fit son entrée dans la salle à manger, à l'heure du repas, marchant avec peine appuyée sur une grosse canne, traînant ses pieds comme des choses mortes. Et avant même d'être assise, elle salua la société d'un « bonjour, Mesdames » tout souriant. — « Je viens pour être des vôtres... vous paraissez si sympathiques... La vie doit être charmante ici... Entre femmes du monde les relations sont toujours faciles. » Un silence glacial accueillit ces politesses. Les demoiselles Latuile, plus effarées que jamais, firent un petit salut dans leur assiette, comme des canards qui plongent. — Les autres répondirent par une inclinaison de tête toute sèche, lèvres pincées. On se tenait sur la défensive. On ne savait pas qui était cette dame. Tant de bonne grâce inspirait immédiatement suspicion. Et le fait est que l'aspect de la nouvelle venue n'était point fait pour racheter cette mauvaise impression. Elle était enveloppée dans une antique redingote en drap élimé, où pendaient des passementeries et glands en débris. Ses pieds infirmes s'embarrassaient dans la queue d'une robe de faye noire, couverte de bouillonnés, plissés, ruchés, façon et étoffe datant de l'Empire — et ses cheveux blancs mal peignés et poussiéreux volaient en désordre autour de son vieux visage réjoui.

Tout de suite la nouvelle pensionnaire informa la table

qu'elle s'appelait Mme Lécuyer, qu'elle était veuve d'un majo de la Garde sous Napoléon III, qu'elle n'avait pas d'enfant pas de famille. — Elle avait vécu heureuse — ah ! si heu reuse ! avec son mari le major — un si bel homme ! un homm si aimable ! Pourtant, lui disparu, elle n'avait pas souffert d l'isolement. Elle était entourée d'amis — d'amis excellents. — On venait la voir, à tour de rôle, on lui contait les nouvelles les événements politiques, mondains — elle s'intéressait sur tout aux choses de l'armée : quand on est femme de militaire — Puis peu à peu les vieilles relations s'en étaient allées le vide s'était fait, elle ne précisait pas comment, car o sentait que les sujets tristes devaient lui déplaire — et quan sa dernière amie, la générale de Morsaing, élevée comme elle Saint-Denis — une personne supérieure, et si gaie ! un vra boute-en-train ! — lui avait manqué, alors il avait fallu s résoudre, à cause des pauvres yeux, des pauvres jambes, q ne marchaient plus, à prendre ses Invalides. — Mais elle n se plaignait pas. Comment eût-elle pu se plaindre? — U maison si bien tenue, les Diaconesses si dévouées, un beau jardin ! des dames si aimables — et parmi elles, peu être, quelqu'une ayant appartenu à l'armée?...

A tous ces discours, à toutes ces avances, ces dames n répondent pas un mot, de plus en plus choquées par cet exubérance juvénile et ce je ne sais quoi de mondain qui s dégage de la vieille femme, en dépit de son apparence sordid — Inconsciente de l'effet produit, Mme Lécuyer entasse conf dences sur confidences : « Mon mari, Mesdames, un homm superbe ! il fallait le voir en uniforme... Je vous montrerai so portrait, en médaillon... Et si amoureux !... » On échange d regards scandalisés. — « Je l'ai bien pleuré, mais on ne pe pas toujours pleurer... Je vis avec son souvenir. » Puis d renseignements sur la vie de garnison sous l'Empire, les pa ties entre ménages d'officiers... » Ces dames ont déjà ren grâces que Mme Lécuyer en est encore au rôti. Son déjeun enfin achevé, une Diaconesse vient lui offrir le bras pour l'a der à regagner sa chambre. Mais elle proteste indignée... e n'entend pas se claustrer. C'est au jardin qu'elle veut all elle y passera sa vie : « Etre assise sous les arbres, respir les fleurs, écouter les oiseaux. C'est le Paradis ! »

D'ailleurs elle se déclare ravie — ravie de la maison, ra

e tout — et en particulier de ces dames... Sûrement, elles oivent avoir quelque attache avec l'armée... A leur accueil, lle l'a deviné...

Au dîner ses bavardages recommencent, mêlés de compliments pour tout le monde, et même pour l'orpheline qui ert à table, et pour la cuisinière qui élabore de si bons repas. t les récits de Mme Lécuyer n'ont trait qu'aux choses d'il y a inquante ans. Il n'est question que de la Garde Impériale, es toilettes, de la beauté de l'Impératrice... « Ah ! Mesdames, ette chute d'épaules ! » — des reparties de Mme de Metternich. — Son cerveau semble s'être arrêté à l'heure où sa jeunesse prenait fin. — Après les beaux jours de l'Empire, il n'y a plus rien — rien ne s'est passé. Le monde a cessé de marcher.

Et chaque jour la mauvaise impression s'accentue. De méfiante on devient hostile à l'égard de Mme Lécuyer. Ses histoires choquent et ennuient. Ses politesses agacent. Ce parti pris de bonne humeur, ce ferme propos de se trouver toujours satisfaite, scandalise ces âmes saintes. — Qu'est-elle venue faire dans ce milieu austère? elle n'a pas du tout « le genre de la maison ». N'a-t-elle pas dit l'autre jour à l'orpheline de service qu'elle avait de beaux yeux? La pauvre créature ne savait où se cacher, une chrétienne doit-elle seulement savoir ce qu'est la beauté? Et comme Mme Lécuyer sans comprendre insiste, Mme Quarteron, avec son grand air d'Inquisition : « Est-ce la Damnation de la pauvre fille que vous cherchez, Madame?... »

Lorsque Mme Lécuyer a ressassé toutes ses histoires, et qu'à une question directe, posée à Mme Dubuc, elle s'est attiré cette verte réplique : « Allons-nous, Madame, pour vous plaire étaler notre vie privée sur la table ? » Alors un peu de jour se fait dans le cerveau de la pauvre vieille — ce cerveau débile où il n'y a plus rien de net que les choses d'autrefois. Il lui vient une vague intuition que la confiance, la bonne humeur, la bienveillance ne sont pas ici à leur place, et que tout ce papotage inoffensif, si bien accueilli de la Générale de Morsaing, n'est pas du tout dans le ton. Elle comprend qu'il lui faut, si elle veut plaire, changer de façon. Et comme elle tient à la sympathie, à vivre en paix avec tout le monde, et qu'elle a conservé cette adroite souplesse de la femme du monde, de

la femme du fonctionnaire, Mme Lécuyer s'efforce de se mett
au point. Elle fait semblant de s'intéresser à ce qui passion
ces Dames : la lutte du Pasteur Guelpa contre le Curé
Bour-en-Josias, la déroute du curé, provoqué en une réuni
publique contradictoire, — et qui n'osa même pas se prése
ter — la conversion de François le Maçon — dont tout l'ho
neur revient aux brochures édifiantes, accompagnées de dessi
saisissants, distribuées par Mme Dubuc : « Celui qui ne tr
vaille pas le Dimanche » — cossu, une chaîne de montre ét
lée sur son gilet — la femme, châle tapis, bonnet à coque
mains croisées sur le ventre — les enfants pommadés, ass
gravement, lisant des « brochures ». — « Celui qui travail
le Dimanche » guenilleux, hagard, devant un échafaudage
la femme en pleurs, le tirant par la manche, et les petits gr
lottants et hâves, désignant d'un geste farouche l'échafauda
maudit — images instructives auxquelles il serait facile
donner une toute autre interprétation, et peut-être plus lo
que que celle de Mme Dubuc. — Et lorsque ces Dames ent
ment la question politique, Mme Lécuyer se penche vers
voisine, une des demoiselles Latuile : « Seriez-vous assez bon
pour me mettre, en deux mots, au courant de ces histoires
Congrégations ? » La pauvre demoiselle s'affole, jette un r
gard de détresse à sa sœur, d'épouvante vers Mme Quartero
— puis se récuse en bredouillant. — Quand on lance l'an
thème, Mme Lécuyer essaie de faire chorus, elle hurle avec l
loups. — Mais cela sonne faux. On voit qu'elle n'en pense p
un mot. Ces dames flairent l'indifférence — quasi l'ironie
Mme Lécuyer appartient-elle seulement à la Religion Réformée
Mise en demeure de s'expliquer, la vieille dame est toujou
restée évasive — « Mesdames, elle pue le papisme », a décla
Mme Quarteron. En tous cas éclate à chaque instant dans s
moindres propos sa scandaleuse ignorance du Dogme. O
sent qu'elle a dû vivre toute une vie de païenne, sans l'omb
de préoccupations religieuses. D'ailleurs, depuis son arriv
elle n'a pas mis les pieds au Temple. Elle s'en excuse, il e
vrai, sur le mauvais état de ses jambes. — Mais ne s'est-el
pas obstinément refusée à recevoir la visite du Pasteur Guel
sous prétexte que « la vue de ce saint homme l'émotionne »
que les émotions lui sont défendues? A quoi Mme Quartero
énorme, vengeresse, lippe en avant : « Et en Enfer, Madam

viterez-vous les émotions?» — Réponse qui fait le tour de la maison, arrive jusqu'aux oreilles du Pasteur Guelpa lui-même, lequel n'en cache pas son admiration.

— Et Mme Lécuyer devient la bête noire de ces dames. — Ses nippes à la mode de la première exposition font scandale. Le fait est que la pauvre dame est drôlement attifée : toute une friperie d'il y a quarante ans : le fameux « Metternich » à glands et à franges, une capote jadis rose, sa capote « Eugénie », où son vieux visage apparaît comme au fond d'une gouttière. — « Mesdames, elle dépréciera la maison... Les personnes visiteuses se demandent qui est cette pauvresse... » On prononce *pauvresse* avec dégoût, comme il convient. — « Et quel désordre ! cette vieille houppelande tachée, où restent les derniers poils d'une fourrure rongée... — A table, cela ôte l'appétit... » — « Elle aurait les *moyens* pourtant. — Sa chambre est une des plus chères... Elle a voulu celle qui donne sur le bosquet *pour être entourée d'arbres!* » — On répète, consternées : « Pour être entourée d'arbres !... » — « Que cela ne vous étonne pas, Mesdames : j'ai vu Mme Lécuyer *cueillir des fleurs!* Elle a demandé qu'on lui mît un bouquet sur sa cheminée ! » — L'indignation n'a plus de bornes... « Avez-vous remarqué son jupon à palmettes, taillé dans un châle Cachemire?» — « Et son Metternich... La Maréchale lui en demanda le patron... Encore une mascarade ! » — « Une chrétienne dédaigne les vains ajustements, maiselle respecte son corps, temple de l'Esprit... » — Et Mme Quarteron : « Madame Lécuyer n'est pas une chrétienne, Madame. »

On décide pourtant de faire comprendre à Mme Lécuyer le scandale de sa tenue carnavalesque. C'est Mme Dubuc qui s'en charge. A table, elle dit de sa voix aigre, en déclenchant sa bouche qu'une invisible coulisse semble tirer jusqu'aux oreilles : « A nos âges, une mise soignée est de rigueur, quand on vit en commun surtout. Il faut bien se dire qu'on n'est pas chez soi — il faut songer à l'entourage, au bon renom de cette maison... » Mais personne n'opine plus que Mme Lécuyer. Comment donc ! Mme Dubuc parle toujours avec tant de bon sens. — Et sereine, sa redingote déboutonnée sur sa camisole crasseuse, ses cheveux au vent, Mme Lécuyer saisit l'occasion pour remettre les modes de l'Empire sur le tapis : les saute-en-barque de l'Impératrice — on ne fera plus rien

d'aussi joli ! — et le fameux Metternich, copié par la mare chale.

Découragées, ces dames abandonnent la partie.

Tenue à l'écart, sans compagnie, sans conversation, Mme Le cuyer, qui ne lit jamais, ne s'occupe jamais, pourtant ne per rien de sa sérénité, et ne s'ennuie jamais, c'est elle-même qu le dit. C'est qu'en réalité elle n'est jamais seule. — Assise a jardin devant la pelouse, les yeux perdus sur l'étendue gazon née, elle ne regarde rien — rien de ce qui est visible ; mai elle assiste à un défilé de fantômes : officiers à taille de guêpe pincés dans leurs tuniques dorées, belles dames à falbalas et crinoline, toute une foule brillante lui tient compagnie.

Elle revit sa jeunesse, de garnison en garnison, où elle s'es tant amusée, où elle a dû mener une vie facile et gaie, u peu bohème, aux côtés d'un mari bon vivant. Et lorsqu'ell rentre — les yeux brouillés, ivre un peu de toute cette fantas magorie — les rebuffades glissent sur elle, elle reste insensibl aux mauvais procédés.

III

Cependant l'automne est venu, un affreux automne e larmes. Du ciel gris la pluie ruisselle sans trêve. Les rafale emportent les dernières fleurs, dont les pétales mouillés s mêlent au sol boueux. Sous l'eau les pensées des plates-bande se courbent avec des physionomies grimaçantes de personne surprises par l'averse. Toute la terre semble pourrie d'humi dité. Les branches des arbres dégouttent continuellement. E Mme Lécuyer ne peut plus s'asseoir au jardin pour y regarde défiler, interminablement, dans la Lanterne Magique du Sou venir, les beaux messieurs, les belles dames, toute l'aimabl société de son jeune temps.

Privée de ce qui fait sa vie, Mme Lécuyer s'affaisse, quas s'attriste. — Jusqu'ici, la plus charmante compagnie accou rait sur un geste d'elle. Mais au coin de son feu, entre le quatre murs de la maison de retraite, ils ne répondent plu à son appel : à ces spectres mondains, il faut l'espace, l gaieté du soleil, l'élégance des pelouses fleuries. Tout le talen évocateur de Mme Lécuyer n'a pas le pouvoir de les faire sur gir dans la chambre morne où ne sonna jamais un mot d'a mour, un rire de jeunesse.

Alors il devient visible que Mme Lécuyer baisse, qu'elle aisse beaucoup. On le constate avec férocité. Et c'est la revanie du Christ. Car Christ, ces dames l'affirment, emploie Eternité à se préparer des revanches : « Ne trouvez-vous as qu'elle a encore baissé depuis hier ? » dit-on presque à oix haute, quasi sous son nez, tandis que, fagotée dans son ternelle « redingote », elle arrive en titubant, tâtonne pour asseoir, manque perdre l'équilibre en cherchant au fond de a poche un morceau de sucre sur lequel elle est invariablement assise, et le jette tout chaud, noirci de mouchetures, ans son verre de vin blanc. — La pauvre dame radote sans ergogne. Insouciante du mépris général, cent fois elle reprend s mêmes histoires.

« Le saumon qui n'était pas cuit au grand dîner qu'elle offrit au Maréchal, et la repartie du Maréchal : « Mieux vaut oisson mal cuit et maîtresse de maison aimable ». — Ce maéchal ! quelle galanterie ! — le « Metternich », qui eut tant de uccès — .... Puis soudain, elle dodeline de la tête, et plouf ! ombe endormie le nez dans son assiette, souffle bruyamment. a Diaconesse surveillante la remet d'aplomb, d'un air un pen légoûté, la secoue, lui prend le bras et la fait sortir, tandis que la vieille dame, mal réveillée, rit de tout son cœur — le ou rire, comme elle dit, avec des airs de folette — une malalie de jeunesse dont elle ne s'est jamais bien guérie et qui lui evient sur le tard : « Je m'étais endormie ? Ce n'est pas posible.... La conversation était un peu languissante... »

Depuis, Mme Lécuyer dort toujours, à tout moment. Il faut 'éveiller pour la faire lever. A midi elle somnole entre les plats avec de brusques sursauts de réveil, où elle place quelqu'une le ses anecdotes préférées, quelque compliment à ces dames ur leur bonne grâce, et sur leur bonne mine. Au dessert elle déclare : « Je suis pressée de rentrer dans ma chambre... On a toujours tant de choses à faire... » Mme Dubuc d'observer, avec son rictus : « Nous les connaissons, ses occupations : elle va dormir. » Et Mme Quarteron, de son air le plus méprisant : « C'est miracle qu'elle ne soit pas encore tombée dans le feu. »

Comme Mme Lécuyer est toujours enchantée de tous, à condition qu'on lui épargne l'affre des préoccupations religieuses et la vue sinistre du Pasteur Guelpa — ce besoin de dormir lui paraît un nouveau sujet de se réjouir. Elle s'en

déclare ravie. « J'ai retrouvé — le sommeil de quinze ans
Je ronfle comme une bienheureuse... » — « Ne parlez pas
ainsi, Madame, cette comparaison est un blasphème. » Les
joues épaisses de Mme Quarteron se violacent d'indignation
Mme Lécuyer s'excuse : « Je ne voulais rien dire de mal... » Il
aussitôt, le fou rire — ce fou rire qui ne lui fit pas grâce même
le jour de sa présentation à l'Impératrice !

Ce sommeil qui l'enchante, elle n'en saisit pas le danger
elle n'en pressent pas la menace... Les bonnes âmes qui l'en
tourent se chargent de le lui montrer : — A table Mme Dubuc
de son verjus le plus acide : « Il n'y a pas de quoi tant
se réjouir, à nos âges, c'est très mauvais de dormir... » Et
Mme Quarteron, sentencieuse : « Vieillesse qui dort — signe de
mort. » — Alors la pauvre vieille s'effare, — une lueur inquiète
tremblote au fond de ses prunelles vagues. Elle jette des re-
gards implorants autour d'elle. Et elle répète : « Comment
dites-vous ? » — Car elle n'a pas envie de mourir, certes, elle
tient encore à la vie ; — sa pauvre vie de rebut, elle la trouve
encore très bonne — quand elle déguste son vin sucré — quand
elle déclare à table : « Donnez-moi les carottes avec mon om-
lette... non, ne me changez pas d'assiette après la blanquette
je garderai la sauce blanche pour manger avec le macaroni...
combinant des mélanges malpropres avec des recherches de
« sensualité » dont s'indignent ces dames. — Certes, elle ne
voudrait pas mourir, s'en aller dans le noir. Elle ne se soucie
point d'une autre vie, elle regrette seulement celle qu'elle a
vécue et qu'elle voudrait pouvoir recommencer.

Peu à peu, elle retrouve le calme, sa belle humeur revient
avec ses petites manies. Mme Quarteron constate d'un air
sombre : « Vous verrez qu'elle finira en riant... Ce sera d'un
joli exemple... » A déjeuner, comme elle radote toute seule
pour se tranquilliser : « Quand on n'a pas de maladie, on s'en
va tout doucement, sans s'en apercevoir, c'est la mort du juste. »
Mme Dubuc : « Pour avoir la mort du juste, il faut d'abord
être juste, Madame ! »

Et comme l'on sait que Mme Lécuyer n'en a plus pour long
temps, on décide qu'il faut à tout prix sauver cette âme. La
charité de ces dames entend lui épargner la fin souriante
quasi inconsciente, sur laquelle elle compte, pour la faire bé-
néficier des bienfaits de la mort chrétienne, dans les affres e

ans la terreur. Et l'on ne cesse d'agiter devant elle le spectre
e l'Enfer — la grillade éternelle — pour jeter le trouble dans
n vieux cerveau affaibli. — C'est la spécialité de Mme Quar-
ron — le Diable qui sort d'une boîte, en faisant la nique, —
atan — le Malin — dont Mme Quarteron parle avec une sûreté
'informations, une précision de détails, comme d'un Mon-
eur de son entourage, — le Malin, ses cornes, sa fourche,
t les chairs qui grésillent: « Que je vous plains, Madame !
ue direz-vous quand vous serez dans la poële à frire? » Et
Mme Quarteron, de sa grosse main aux doigts boudinés, fait le
este de remuer une friture.

Mise au pied du mur, sommée de « sortir de l'impiété »,
Mme Lécuyer refuse avec obstination. Et cette vieille femme, si
énévole, si accommodante dans l'ordinaire de la vie, se ré-
èle singulièrement énergique quand il s'agit de se soustraire
ux entreprises de la Religion. Créature falote et puérile, elle
it preuve d'une extraordinaire force d'âme. Elle sur qui tout
lisse, dont aucun mauvais procédé ne parvient à altérer la
onne humeur, se fâcherait presque: « Tout cela m'est égal...
e ne crains pas le Bon Dieu. J'ai toujours été contente de la
ie, contente de tout, contente de lui... Pourquoi me ferait-il
u mal? » Pareilles théories bouleversent ces dames. — Et le
éché, et la Rédemption, et la Prédestination, et les pratiques?
Mme Lécuyer ne veut rien connaître de tout cela.

Alors, quand il devient bien avéré que Mme Lécuyer ne s'in-
éresse point aux choses de la Foi, que le salut de son âme
ui indiffère, et qu'elle entend finir doucettement, en ayant
oin de se conserver en belle humeur et en paix, — exempte
le haine et de frayeur — dormant bien, lisant son journal, su-
rant son vin blanc, humant son café bouillant, alors l'hosti-
ité se change en dégoût. L'indignation n'a plus de bornes. Le
ot d'ordre donné par Mesdames Quarteron et Dubuc, on lui
ourne le dos. A son jovial: « Bonjour, Mesdames, avez-vous
assé une bonne nuit entre les bras de Morphée? » — dont la
ormule déjà faisait scandale, on n'accorde même pas un signe.
Lorsqu'elle interroge à la cantonade, jamais lasse, jamais frois-
ée, toujours souriante : « Et quoi de neuf dans le journal?...
Que dites-vous de ce Monsieur Loubet? » Silence méprisant.
« Ni égard ni pitié pour la Créature de Dieu qui vit comme
ne bête » — sentence de Mme Quarteron.

IV

Et voici qu'un matin d'orage, après des semaines de froi pluvieux qui l'ont emprisonnée dans sa chambre, on a tout les peines du monde à réveiller Mme Lécuyer. Au déjeune elle garde d'abord un silence inusité, inquiétant — puis so dain se met à parler avec une extraordinaire volubilité, et d propos lestes, des plaisanteries gaillardes — tout ce que l'c sentait si bien qu'elle retenait avec tant de peine — tel u réservoir trop rempli dont tout à coup on lâche la bonde. El se répand en anecdotes légères — répète les propos galants d son mari le major, où reviennent les mots : amour, amoureux amant — qu'il lui en a tant coûté de rayer de son répertoir et qu'elle redit complaisamment, rien que pour le plaisir d les entendre. Puis elle rit, elle rit aux éclats — cette fois c'e bien le fou rire. — Sa vieille voix cassée est toute changée « Ah! que c'est amusant! que c'est amusant! » Et la voici q glisse de sa chaise et tombe à terre, dans les plis de sa vieil « polonaise », comme une marionnette cassée.

On jette des cris d'épouvante. On court chercher le jardinie la cuisinière, forte comme un homme, et l'on transport Mme Lécuyer, inanimée, loque pendante, sur son lit, d'où el ne sortira plus.

Cette fois, c'est bien la fin. Le docteur, appelé, déclare qu' n'y a rien à faire. L'œdème envahit le cerveau, Mme Lécuy va s'éteindre sans aucune souffrance. Elle aura la mort que s âme sans fiel a méritée, elle va s'endormir du sommeil d juste, ainsi qu'elle-même l'a prédit. Elle a repris connaissan — assez pour faire « non, non », de la tête, avec un suprêm retour d'énergie, quand on lui propose une dernière fois l'a sistance du Pasteur Guelpa — et comme le docteur se trouva présent, les Diaconesses n'ont pas osé insister.

Paisible, son vieux visage détendu, Mme Lécuyer repose. D geste elle désigne son secrétaire — un tiroir, un autre. El fait signe d'en éparpiller le contenu sur son lit, autour d'elle lettres, rubans, portraits. — Ses doigts, qu'elle parvient peine à mouvoir, s'agitent sur ses trésors, cherchent à l palper. La pluie a cessé. Pour la première fois depuis de lon jours, le soleil apparaît. Il a l'éclat blanc du soleil d'orage. C

lirait une lumière électrique. Et c'est ainsi qu'il doit être pour plaire le mieux à Mme Lécuyer.

Mme Lécuyer n'a pas peur du surnaturel, parce qu'elle sait qu'il n'y a pas de surnaturel. Elle va s'éteindre tout tranquillement, sans y songer, sur de riantes visions. — Elle s'en ira avec le jour. Ses yeux se fermeront quand le soleil aura tourné à l'horizon. Et ce sera tout.

— Eh bien, non, il n'en sera pas ainsi. Les saintes âmes qui entourent Mme Lécuyer ne le permettront point. — Tenace, inlassable, Mme Dubuc surtout s'y oppose. — Elle n'entend pas renoncer au bénéfice de cette conversion, dont elle escompte, ici-bas, un surcroît de considération, et là-haut un trône de dix centimètres au moins plus élevé que ceux de ces Dames. — Délibérément elle pénètre auprès de la moribonde, éloigne la Diaconesse qui la garde, et s'approchant du lit, elle se penche à son oreille :

— « Madame Lécuyer — m'entendez-vous, madame Lécuyer? »

Mme Lécuyer fait signe que oui. Elle essaie un geste pour prier qu'on la laisse partir seule, en paix, avec ses souvenirs, sous les derniers rayons du soleil. Mais Mme Dubuc, impitoyable, lui crie de sa voix grinçante :

— « Vous ne voulez pas voir le Pasteur, Mme Lécuyer? Vous voulez finir en païenne? Vous n'avez pas peur de l'Enfer? — C'est donc vrai que vous ne croyez pas au Diable? »

Un sourire erre sur les lèvres bleuies de Mme Lécuyer, l'ombre d'un sourire malicieux. Et Mme Dubuc devine, plutôt qu'elle ne l'entend, dire dans un souffle : « Tout cela, c'est pour rire... »

— « Malheureuse! Vous ne croyez pas au Diable, qui a tenté le Sauveur du monde — qui tourmenta notre maître Luther? — Au malin qui rôde autour de vous, prêt à happer votre pauvre âme...? Et s'il apparaissait pourtant, vous seriez bien forcée d'y croire. Vous songeriez à votre salut. — Trop tard, madame Lécuyer, il serait trop tard... »

Soudain l'Esprit souffle en Mme Dubuc... Elle ferme les volets, disparaît derrière les rideaux, relève, par-dessus sa robe noire, sur sa tête, son jupon de laine rouge, s'encapuchonne jusqu'aux sourcils. — Elle fait marcher les allumettes — frappe avec les pincettes sur la plaque en tôle de la chemi-

née, puis surgit au chevet de la moribonde, en poussant de clameurs et en faisant des grimaces atroces :

— « Hou hou, le diable qui vient chercher Mme Lécuyer hou hou... »

Le sourire de Mme Lécuyer se fige. Ses yeux s'agrandissen démesurément. Sa bouche devient un trou d'ombre. Elle fai un effort surhumain pour se soulever... Si paisible qu'elle ai été dans l'incroyance, le saisissement est trop grand pour cett âme assoupie déjà du sommeil dernier. — Et lorsque Mme Du buc, ayant remis son attirail en place, décapuchonné so visage grimaçant, rouvre les rideaux, revient près du lit, satis faite du succès de sa pieuse comédie, elle constate qu'elle trop bien réussi — et que Mme Lécuyer est morte.

Au moins cette fin ne sera-t-elle pas une cause de scandal pour la maison, ainsi qu'on l'avait redouté, mais bien un suje d'édification : car les voies du Seigneur sont imprévues, et l zèle du Pasteur Guelpa se montre ingénieux à faire tourne toutes choses à son profit. — Tout l'orphelinat défile dans l chambre de la morte — les pauvres créatures terrifiées devan ce visage aux traits convulsés, ces yeux énormes, que l'on n pu fermer, tout ce masque d'assassinée...

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLIV. — Critique littéraire.

[illegible]. DELARUE. — Il paraît qu'il n'y a plus de critique littéraire.
[illegible]. DESMAISONS. — Qui vous a dit cela?
[illegible]. DEL. — Il paraît même que c'est fort triste.
[illegible]. DESM. Qui vous a dit cela?
[illegible]. DEL. — Tenez, voici sur ce sujet toute une série de consultations.
[illegible]. DESM. — Eh bien?
[illegible]. DEL. — Elles sont unanimes.
[illegible]. DESM. — Montrez.
[illegible]. DEL. — Voici.
[illegible]. DESM. — Ah! des auteurs vexés qu'on n'ait point loué leur dernier livre, un critique dépossédé, un candidat au feuilleton... Mais le public, que croyez-vous qu'il en pense?
[illegible]. DEL. — Le public ne compte pas, disent les consultants.
[illegible]. DESM. — Pour qui donc voudraient-ils écrire?
[illegible]. DEL. — Pour eux-mêmes.
[illegible]. DESM. — Cette ambition est comblée, mais pourquoi souhaitent-ils alors une telle abondance de critique?
[illegible]. DEL. — Je ne sais pas.
[illegible]. DESM. — Nous parlons de la critique dans les journaux, n'est-ce pas? Laissons les revues faire leur métier. Il y en a qui le font mal, il y en a qui le font bien. Laissons. Eh bien, je trouve, moi, qu'il y a beaucoup trop de critique littéraire dans les journaux, qu'elle ne sert, la plupart du temps, qu'à gâter encore le goût déjà malade du public.
[illegible]. DEL. — Appelez-vous critique littéraire ces hyperboliques louanges dont on berce un romancier de quatre sous, un poète de vaudeau?
[illegible]. DESM. — Sans doute. Quand Agrophilos compare Balatron à Théodore de Banville ou quand il oppose aux drôleries de ce pauvre Stéphane Mallarmé, professeur d'anglais, les délicieuses fantaisies d'Emile Goudeau, un vrai Français, celui-là, j'appelle cela de la critique littéraire.
[illegible]. DEL. — Ah!

M. DESM. — Oui, parce que c'est imprimé dans un grand journ

M. DEL. — Sans quoi?

M. DESM. — Voyez Rabelais, livre Ier, chapitre XIII. Est-ce ce ge que voudraient propager messieurs les consultants?

M. DEL. — Il répond à une mentalité.

M. DESM. — Il crée une mentalité. Notez que je vous cite là critique dont la sincérité n'est pas soupçonnée; on ne l'a jam accusée de vénalité.

M. DEL. — La vénalité m'inspirerait plus d'estime.

M. DESM. — Sybarite! Avez-vous lu dans les « Portraits Angla d'Arthur Symons ce qu'il pense de la critique littéraire des journa

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Il en pense à peu près ce que je dis. Il s'est mo très surpris d'apprendre, d'après des extraits de journaux, pub dans un catalogue d'éditeur, que l'Angleterre n'avait pas vu para en quelques années moins d'une douzaine d'incomparables ch d'œuvre. Les Iles Britanniques regorgent de Swifts, de Dickens Byrons, de Johnsons. M. Symons ne s'en serait jamais douté n'avait lu ces heureux papiers.

M. DEL. — Voilà une critique qui a le sens du patriotisme.

M. DESM. — La nôtre le possède aussi, quoique à un moin degré. Elle semble, en ce moment, un peu découragée; mais temps du naturalisme, quel ensemble! quelle ardeur! J'ai longte gardé une nécrologie d'Alphonse Daudet où la Pensée du Ma était exaltée en des termes qui eussent été fous appliqués à un Gœt

M. DEL. — Amusements d'un jour.

M. DESM. — Amusements malsains et qui peuvent fort bien gâ la cervelle d'un adolescent, car s'ils ne durent qu'un jour, ils renouvellent tous les jours. Mais c'est dans le genre dramatique tout que s'épanouit leur enthousiasme. Ce sont les feuilletons ont travesti en hommes de génie Augier et Dumas, deux estima dramaturges dont le premier, sans style, ne fut pas toujours s verve, dont le second, sans verve, ne fut pas toujours sans éloquen

M. DEL. — Le public, fou de dramatique, sera toujours de l'a de ceux qui lui affirment que ses amuseurs sont de grands homm Cela le flatte.

M. DESM. — Oui, se sentant écoutée, la critique dramatique a aplomb qui manque à sa sœur, timide insinuatrice. Elle a même à dire qu'elle déborde du feuilleton. C'est ainsi que, l'autre jour, place même des grands crimes, tous les journaux louaient à l'é un nouvel ouvrage dramatique appelé *la Française* et dû à la laboration de deux maîtres fameux sur les planches, M. Paquin M. Brieux. Ces louanges leur étaient partagées équitablement et ne pense pas qu'il y ait eu de disputes au râtelier, car le foin é

ondant et encore parfumé, malgré la saison avancée. New mown
y! Prairies! Ecuries! « Laisse-moi baiser tes belles grandes oreil-
! » Alors, j'ai compris que la critique littéraire ne pourrait jamais
ter avec la dramatique, et j'en éprouvai un grand chagrin. Cette
pression pénible s'accrut quand je vis les résultats d'un concours
célébrités entrepris par un journal du soir : la première place se
rait entre le Dr Roux, un grand pharmacien, et Sarah Bernhardt,
e grande actrice, toujours le genre dramatique : la dame qui tord
bras éblouissants au-dessus d'un berceau, et le monsieur grave
i entre, se penche et dit froidement : « Votre fils est sauvé, Mada-
. » Le public est donc bien d'accord avec la presse : du dramati-
e et encore du dramatique.

M. DEL. — Dans la liste des vainqueurs, dans les dix, pas un phi-
ophe, pas un poète, qui ne soit que poète. Cela serait décourageant
ur la littérature, si ce public était vraiment représentatif du goût
la France.

M. DESM. — Mais il est représentatif, n'en doutez pas. La France a
goût qu'on lui a fait. Elle retient les noms qu'on écrit le plus sou-
nt dans ses journaux; mais ces noms, on pourrait dire aussi que
st elle qui les dicte aux journalistes. Alors on diagnostique en elle
ux désirs qui dominent tout : être guérie de ses maux; être émue
ns ses passions. La pharmacie, le théâtre. D'ailleurs, examinez un
rnal populaire et vous verrez que ces deux matières occupent la
itié des feuilles.

M. DEL. — Cela ferait penser à une humanité bien malade, bien
veuse.

M. DESM. — C'est notre double état, sans doute, à nous hommes
s civilisés. Avouez-le, une belle émotion vous enchante, et telle dé-
verte médicale vous réjouirait plus qu'un nouveau Discours sur
Méthode.

M. DEL. — Croyez-vous qu'il n'en fut pas toujours ainsi ?

M. DESM. — Toujours. La querelle de l'antimoine tient plus de place au
-septième siècle que celle du cartésianisme et on ne s'y passionna
ère pour une autre littérature que la dramatique. Cependant, en
temps-là, on croyait encore à la médecine des âmes : la pharma-
pée mystique et les sermonaires eurent quelque crédit, qui explo-
ent les voies du salut et faisaient de la critique théologique ; mais
i rentre encore dans le genre dramatique. C'est un beau mouve-
nt théâtral que le geste de Massillon resserrant de plus en plus le
cle où il enferme le petit nombre des élus. « Vous êtes tous damnés,
ssieurs! » Victor Hugo redira cela, selon le même rythme : « Mes-
gneurs, vous êtes tous empoisonnés! »

M. DEL. — Brunetière a oublié cela dans l'évolution des genres.

M. DESM. — Ils se tiennent pourtant, les deux genres et encore au-

jourd'hui, dans les pièces à la Dumas, il y a toujours un personna chargé du prône : la messe dramatique ressemble étonnamment à messe liturgique, et l'on ne sait pas trop, vraiment, laquelle est moins monotone.

M. DEL. — Je préfère le cinématographe.

M. DESM. — Oui; au moins, là on ne parle pas. C'est un gra progrès.

M. DEL. — Il me semble que nous avons bien déraillé. De q parlions-nous donc ?

M. DESM. — De la critique littéraire.

M. DEL. — Et nous n'avons rien dit de bien intéressant.

M. DESM. — C'est qu'il y a des sujets qu'on croit très importan très riches, très féconds et qui, en réalité, n'existent pas. Il n'y a p de critique littéraire et il ne peut y en avoir parce qu'il n'y a pas code littéraire. Il y a des œuvres individuelles et des goûts individue Il y a des écrivains qui font de la critique, mais sans plus de pr cipes que ceux qui font des romans ou des vaudevilles. Et il ne p plus en être autrement. Nous sommes émancipés. Sainte-Beuve a un talent qui touchait au génie, mais il était plein de principes. ces principes, comme autant de larves, ont engendré des insectes dévorent son œuvre. On le lisait pour savoir ce qu'il fallait pens On ne le lit plus que pour savoir ce qu'il pensait. Nous sommes d un des plus beaux moments d'anarchie que le monde ait encore

M. DEL. — Cela à l'air de vous enchanter.

M. DESM. — Oui, cela m'enchante. Mais pour le moment seulem et vu mon état d'esprit d'aujourd'hui, comme disait l'excellent a de Saint-Pierre, véritable créateur de la critique individualiste. T tôt l'infatuation des autoritaires me dégoûte de l'autorité. Tantôt l fatuation des individualistes me dégoûte de la liberté.

M. DEL. — Sybarite, vous aussi !

M. DESM. — Hélas !

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *La Peur de l'amour*, « Mercure de France », 3.5o. — Gab Trarieux : *Elie Greuze*, Fasquelle, 3.5o. — Alfred Capus : *Histoires de Parisi* Fasquelle, 3.5o. — Edouard Ducoté : *L'Amour sans ailes*, Calmann-Lévy, 3. — Allain Morsang : *Le Lierre*, Emile Paul, 3.5o. — Henri Moselly : *Terres raines*, Plon, 3.5o. — Louis Codet : *La Rose du jardin*, Fasquelle, 3.5o Pierre de Kadoré : *Le Livre de l'amour et de la haine*, Felix Juven, 3.5o Legrand-Chabrier : *L'Amoureuse imprévue*, Sansot, 3.5o. — Fernand Nief : *Chemin de l'Amour*, Pierre Douville, 3.5o, — Maurice Darin : *L'Égaré*, Weis bruch, à Bruxelles. — Gyp : *Le Cricri*, Félix Juven, 3.5o. — Jean Dolent : *Cyclone*, en la Maison des poètes.

La Peur de l'amour, par Henri de Régnier. Pour l'amour grand talent de Laurent Evrard, à qui ce livre est dédié, nous rev

Venise... mais cette Venise de symbole est le normal aboutissement, mort d'une passion, le décor prédestiné aux joies qui doivent s'éindre sous un crépuscule fatal et je pardonne encore la ville des ges à M. de Régnier pour l'amour de son grand talent de symbote. Il ne pouvait se passer de Venise, pas plus que certains aux gestes tragiques ne peuvent se passer des plis nobles d'une aperie longue. Et puis, si Venise n'existait pas, les poètes l'auraient rtainement inventée. Prenons donc notre parti des belles choses paraît qu'il y en a !) en tâchant de nous imaginer que cette cité rêve appartient à ces deux seuls romanciers, les auteurs du *Dan-er* et de *la Peur de l'amour*. Marcel Renaudin est le fils d'un pessimiste malheureux, d'un homme triste qui avait vraiment des rains pour préférer la nuit au jour, car il souffrait en pauvre hibou ge n'osant regarder dans son cœur que lorsque personne ne pouit interroger sa figure. La mère a fui emportant toutes les lueurs foyer et le père meurt après avoir détruit chez son fils tous les poirs de bonheurs amoureux en lui racontant simplement l'histoire la trahison conjugale. Marcel reste fidèle à cette chère mémoire, refusant, lui aussi, à vivre au jour *du jour*, aux goûts de son oque. Entouré d'égoïstes aimables qui lui font comprendre l'utilité l'indifférence en amitié comme en amour, il voit venir à lui us les charmes de la femme réunis dans la fille de Boissy, Juliette, ne créature vivante aimant la vie telle qu'elle se présente au petit atin des enfants gâtés, la vie rose et or, pleine de fruits parfumés de concerts d'oiseaux. Il lui faut repousser la tentation parce que oissy, le père léger, l'inconscient égoïste le lui ordonne. D'ailleurs, me-t-il cette jeune fille, ce Marcel Renaudier à la fois sombre et uffrant ? Il semble n'agir qu'à tâtons, sous des crêpes de deuil. En eux merveilleuses occasions on lui tend la coupe du bienfaisant ixir d'oubli et il refuse, ayant toujours présente à l'esprit cette *dame la rose* qui fut sa mère, qui offrait des roses avec la cruelle éventalité de leurs épines. C'est à Venise, chez le complaisant Cyrille uttelet, peintre amateur de jolies Vénitiennes, que s'épanouira la eur de sang encore endormie dans le cœur de Marcel Renaudier. près des souffrances physiques et une longue convalescence qui mblent lui avoir préparé un heureux renouveau moral, le jeune omme rencontre Juliette. Celle-ci doit chercher une aventure ou ssayer de se libérer d'une chaîne. Comme jadis au jardin de leurs remiers plaisirs, ils se rencontrent devant une corbeille de fruits... ais la pêche veloutée de la tentation s'est changée en pierre, ce sont aintenant des fruits de marbre dans lesquels ils vont se briser les ents ! Ils s'aiment, sans parler, sans s'expliquer, songeant seulement mettre les bouchées doubles et devinant le néant derrière le décor nchanteur de leur palais des songes. Quand ils se réveilleront,

Juliette aura retrouvé son maître, Marcel ira mourir fatalement t comme on se suiciderait — dans un duel inutile, car l'honneur Mme de Valenton est depuis longtemps sacrifié. Ce drame intére surtout par la sobriété de ses moyens dramatiques. Sans Venise, y verrait peut-être moins transparaître l'aurore du sang qui d couler. On aime le type de ce Marcel, parlant à peine, agissant so nambuliquement, se réveillant entre deux cauchemars pour fa le rêve d'aimer et se rendormant pour une éternité de souven fleuris de roses, de belles roses épanouies aux épines fleuries sang. Mais le meilleur du livre, avant la tristesse de Marcel, ava la beauté de Juliette, c'est la saveur, toujours nouvelle, du style m veilleusement naturel du conteur. Qu'il n'y eût pas l'intrigue p sionnante ou que les héros fussent déjà morts, il y a par-dess tout les trouvailles délicieuses des mots : « Il tâtait, sous les feuil de l'espalier, le corps froid et secret d'une poire », et les portraits c comparses, tel bonhomme un peu gâteux aiguisant une faux, c suffiraient bien seuls à la gloire de romanciers... exilés de Veni

Elie Greuze, par Gabriel Trarieux. Il est certain que lorsqu' a joué soi-même (ou par ses proches) un grand rôle dans une gran affaire, l'Affaire ! on a bien le droit de vous la raconter pour la ce tième fois, mais c'est un souper de centième, car le lecteur voudra entendre parler de tout... excepté de la pièce. L'intrigue dispar devant l'autre drame ou réciproquement et ce n'est à l'avantage ni l'intrigue ni du drame. Mais vraiment c'est trop nous demander ! faut nous intéresser à cette Claire, jeune fille dans l'azur de ses 17a puis à cette jeune femme jetée au gouffre noir d'un mariage de r son et ne pas perdre de vue que le sympathique Dreyfus continu à être accusé durant que les chastes amours de Claire et d'Elie n devenaient pas plus coupables. Je ne veux pas analyser cet énor travail de restitution... contemporaine. Cependant je dirai volonti que les amoureux, grâce au dévouement évangélique du mari, pur enfin se réunir pour une nouvelle existence conjugale et que l'inn cence du traître fut enfin reconnue grâce au courage de tous défenseurs morts à la peine. J'ajouterai que le livre est fort bi écrit, d'une allure grave et sobre, malgré l'encombrement des pl doiries, cela d'un ton d'autant mieux convaincu que je ne suis p dreyfusiste....

Histoire de Parisiens, par Alfred Capus. J'ai lu attenti ment l'histoire des *Deux frères*, mais je n'ai pas compris. Celui m'attendrit là dedans, c'est l'homme à qui l'on vient mettre brusq ment sa vieille paternité sous le nez. Voyons; voilà un malheure qui a perdu toute sa fortune et l'espoir de se marier selon son cœ il épouse une femme irascible, soutient son vieux père, travaille q tidiennement, patauge dans une série d'embêtements et vous vou

qu'il se prenne à gambader parce qu'un de ses amis (les camarades en font jamais de meilleures!) lui annonce le retour de son année... doublée d'un fils! Et il a déjà un rejeton! Ce sont là des histoires de Parisiens... qui n'ont sans doute rien à faire! Mais M. Capus a tant d'esprit... qu'il faut bien lui pardonner sa façon de se mêler aux jeux de la Providence.

L'Amour sans ailes, par Edouard Ducoté. Amour du jeune provincial pour la cabotine de passage. Il se croit le seul dieu de ce ciel de carton peint et il ne voit pas toutes les mains sales qui lui rognent peu à peu les ailes. Le type de la chanteuse Paulette, en demeurant bonne fille, pas plus intéressée qu'une autre malgré sa nombreuse famille de sangsues, est très soigneusement étudié, elle met à la fois la nature et les fards bon marché dont elle se sert. La famille de Laurent, sa belle-mère et ses amis, ne sont pas mieux qu'elle. Puisqu'il était heureux, ce pauvre garçon, pourquoi lui retirer si brusquement son paradis artificiel? La jalousie elle-même le laissait vivre... tandis qu'il va végéter, Paulette partie, comme ces pauvres insectes que les enfants mutilent sous prétexte d'attraper des papillons. Ce n'était que de la poudre et un peu de couleur délayée dans des larmes, ces ailes désormais tombées en loques? c'était toujours ça.

Le Lierre, par Alain Morsang. Roman de peintre et de poète. Un homme de quarante ans, artiste toujours, triomphant, amant encore aimé, voit s'éprendre de lui une petite âme de jeune fille dont il a la garde. Il pourrait épouser sa nièce, il en aurait le droit, c'est le lierre qui s'attache au grand arbre pour s'élever en même temps que lui ou... l'étouffer un jour sous ses embrassements. Jacques secoue vigoureusement son cœur. Comme le grand arbre qui prévoit les orages parce qu'il a poussé plus haut que les autres, il bravera la tempête... et il fiance sa nièce à un homme plus jeune, probablement moins ardent que lui, mais qui sera plus fidèle. Ce roman est d'une jolie nuance de passion et, chose rare, il finit bien, sans éternelle défaillance de la chair, sans note violente.

Terres lorraines, par Emile Moselly. Le gars coureur de filles qui, à la veille du mariage rêvé par lui, se dérobe tout à coup comme le cheval vicieux se dérobe devant la petite charrette neuve qu'on désire lui confier. Déjà deux fois il a fui celle qu'il aime pourtant d'un sincère amour, s'emballant sur des jupes qui passent et dont il a le spontané caprice. La dolente fiancée, trahie pour la deuxième fois, se jette à l'eau. L'idylle se déroule dans un décor très simple et très vrai, avec des détails de mœurs lorraines bien saisis sur le vif. Les pêcheurs de la Moselle guettant leurs poissons sous la pluie ou le soleil, par le vent ou la brume, s'entêtant à leur maigre sort, puis brusquement se lançant à l'aventure sur le premiere chaland qui suit le fil de l'eau

sont des sauvages et ne manquent pas de grandeur dans leur ou de la chose trop convenue, voire de leur pain quotidien.

La Rose du jardin, par Louis Codet. Agréable caquetage jeunes filles et de jeunes gens. Ils sont modernes, un peu railleur un peu poètes, de temps en temps très sportifs, comme il convien C'est plein de jolis détails. Mais on ne sait pas au juste si la rose jardin se laisse cueillir par le jardinier qu'elle préfère. Du reste, e ne doit pas le savoir elle-même.

Le Livre de l'amour et de la haine, par Pierre de Kadon Encore un officier de marine qui a du talent... Mais ils ne font do jamais rien dans la marine... Puisqu'ils ont le temps d'écrire mie sur l'eau que sur terre? Celui-là est un peu bien féroce. Il malmè la société des provinces... de ses escales. La petite fiancée des pr miers rêves d'enfants ayant été enfin sauvée de tous les vilains ca chemars de l'adolescence, on l'épouse et on la promène parmi l nombreux écueils du monde, jusqu'au jour où l'on a eu si peur de perdre tout à fait qu'on donne sa démission de pilote... mondain l'on va planter ses choux dans le domaine familial.

L'Amoureuse imprévue, par Legrand-Chabrier. Idy d'une pauvre vieille fille avec un voyageur qui a l'air de ne p s'en apercevoir. C'est simple, candide sans affectation et poigna sans allure tragique. Les voyages forment l'âge mûr. Mlle Hen garde son secret. Le petit coffret de son cœur est maintenant fer à double tour et elle en jette la clé volontairement aux abîmes. Quan un cœur n'a pas de clé, on ne peut pas le fermer, et c'est moins sû

Le Chemin de l'amour, par Fernand Nief. Fatale passi d'une belle-sœur pour son beau-frère. Celui-ci ne trouve rien mieux à faire que de s'inoculer la fièvre jaune après avoir succomb Il est singulier qu'il n'y ait pas pensé avant la faute. Tout le mon est bouleversé par cette mort qui apprend aussi que le sérum du do teur contre la dite fièvre n'opère que pris en même temps que maladie.

L'Egaré, par Maurice Darin. C'est le Monsieur de lettres qui sait pas aimer ou vouloir sans y mêler son esprit d'analyse. Il se très heureux, plus heureux que les autres en une fois, puis le dégo de la vraie vie lui viendra, parce que vivre empêche de penser. Et lâchera la proie pour l'ombre, abandonnera une jeune femme cha mante pour aller retrouver sa si précieuse faculté d'écrire qui l'e pêche d'être un homme d'action. Il remettra son masque de papier, croyant plus beau à pleurer ses larmes d'encre.

Le Cricri, par Gyp. Agréable silhouette d'une héroïne enfa qui, après avoir joué aux soldats de plomb, finit par mourir sur u champ de bataille. Des tours de forces de ce genre ne coûtent rien la poigne virile de Mme Gyp, mais je préfère à Mlle Cricri, sa mèr

ne autre silhouette si réelle dans sa fragilité ridicule de babiole du econd Empire, cette femme à la fois perverse et étourdie, toute réoccupée de l'envergure de ses crinolines, recevant son amant dans a chambre de sa fille, « pour que ce fût plus convenable ». Mainteant, grave question : disait-on *la môme* dans l'argot mondain du econd Empire? Je suis perplexe.

Le Cyclone, par Jean Dolent. Jean Dolent est un homme qui 'amuse à jeter des petits cailloux dans l'eau, mais quand la rivière 'ura fini de couler on découvrira des pierres précieuses... et on dira ue cet homme inconscient s'était trompé : il croyait faire des ronds ans l'eau pourse distraire et il jetait simplement sa fortune par-desus les ponts... Seulement, je suis bien tranquille, ses cailloux sont ien à lui, ils portent sa marque, personne n'osera se les approprier. uis quelques-uns sont tombés (quel bonheur !) dans le champ du oisin.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Emile Zola : *Correspondance. Lettres de jeunesse*, Fasquelle. — Maurice Maeerlinck : *L'Intelligence des Fleurs*, Fasquelle.

L'éditeur Fasquelle entreprend la publication de la **Correspondance d'Emile Zola**. Voici ses *Lettres de jeunesse*, adressées à rois de ses amis intimes : Baille, Cézanne et Marius Roux. Plutôt ue des lettres, ce sont des exercices littéraires, des dissertations sur 'art, sur l'amour, sur la femme, etc., — par un jeune écrivain qui a encore plus rêvé que vécu. Devoirs de collégien qui se fait la main, qui écrit pour s'entraîner, ayant grand soin d'observer l'art des transitions et de développer méthodiquement ses pensées. Lorsqu'une tirade adressée à Cézanne lui paraît réussie, il la recopie et l'envoie à Baille. Et, s'il lui arrive de confier à l'un de ses correspondants quelques détails matériels de sa vie, il s'en accuse comme d'une faute de goût, et n'est-ce pas curieux de lire sous la plume du futur naturaliste des phrases comme celle-ci : « Ce diable de corps est gênant parfois ; on le traîne partout, et partout il a des exigences terribles. Il a faim, il a froid, que sais-je? et toujours l'âme qui voudrait parler et qui à son tour est obligée de se taire et de rester comme si elle n'était pas pour que ce tyran se satisfasse... »

Zola a vingt ans, et se destine au métier de poète. Il est le plus romantique des poètes, et imagine une vie douce, retirée, peuplée de songes, dans une mansarde favorable à l'inspiration. L'amour lui paraît plus enviable que la gloire ; il est intarissable sur ce sujet et ses lettres sont de véritables traités sur l'amour : l'amour sensuel, l'amour platonique, le plus beau ; l'amour chez la jeune fille, chez la

veuve, chez la fille publique. C'est très sérieusement qu'il se donn comme but de ramener les filles publiques à la vertu, par l'amou Tâche ingrate. Ce Zola de la vingtième année est vraiment une bell âme candide et fraîche. Mais ce côté naïf et rêveur, Zola le garde toute sa vie, au fond de lui-même. Il y avait en lui quelque chose c pieux, de religieux à la Michelet, et cet amour de la vérité, de la sol darité, etc., qui devait se développer plus tard, venait de loin. Pourtan déjà son ventre l'inquiète : il a des pesanteurs dans l'estomac et le entrailles, et cette inquiétude physique aura sa répercussion sur so œuvre et sur sa vie.

Ces lettres de jeunesse nous le montrent peu doué pour la littér rature : aucune originalité, ni de style ni de pensée ; mais déjà d l'énergie et la volonté d'arriver, malgré tout, à se faire un nom : « J sens en moi quelque chose et, si en réalité ce quelque chose existe tôt ou tard, il doit apparaître au grand jour. » Ce qui lui manque, il le devine, ce sont les moyens matériels de s'exprimer ; pour acquér rir ce métier, le vers est un exercice excellent : il fera des vers, deviendra un écrivain, malgré le destin qui lui a refusé ce don d l'expression spontanée. Mais Zola est le meilleur exemple que l'o puisse donner de l'insuffisance de la volonté pour devenir un gran écrivain.

La poésie est pour lui, à ce moment de sa vie, autre chose qu'u exercice littéraire, c'est son but. Ce n'est pas pour la gloire qu travaille. Non, le poète, dit-il, « prend sa lyre dans la solitude, per de vue ce monde, et ne vit que dans le monde des esprits ». Ses lec tures : Hugo, Musset, qu'il cite souvent, Lamartine, Michelet George Sand, qu'il admire : il épilogue sur ses romans, sur ses idées il cherche dans ses livres une vie sentimentale.

Avec quel lyrisme il s'emballe sur le rôle sacré du poète, le régé nérateur, « l'homme qui se dévoue au profit de l'humanité »... Zol conservera cette jeunesse cérébrale jusqu'à sa mort.

La poésie qu'il rêve, en réaction du romantisme usé, n'est pas ridi cule. Tandis que Laprade revient trop simplement au classicisme, lu déjà voudrait une poésie plus près de la vie réelle, et, comme il l dit dans une de ses lettres, une poésie qui ne dédaignerait pas le sujets les plus réalistes. Le naturaliste apparaît, et, s'il continue imaginer que près d'une compagne idéale, il « se couronne de roses et s' « enivre de volupté céleste » la vraie nature de Zola se montr et lui fait voir la vie sous un aspect moins poétiquement faux.

Cependant, il échafaude des plans de poèmes, toute une séri d'ouvrages, où il veut idéaliser les nobles sentiments. Le poème ép que le tente et lui paraît une voie assez peu commune. Voici la *Cha ne des Etres*, qui sera une étude du monde, depuis l'origine de l vie... jusqu'à ces époques futures où des êtres plus parfaits auron

uccédé à l'homme. Il travaille avec courage, et quel courage ne faut-l pas pour traiter de pareils sujets! Heureusement, « Dieu l'a pétri l'une argile assez semblable à celle de Rolla » et ce sont des bouffées e romantisme, des tirades sur la liberté, l'idéal, et autres accessoi-es de poésie.

Voici quelques vers de Zola, poète :

> Allez, allez, mes vers! bons ou mauvais, qu'importe!
> Si du monde idéal vous m'entr'ouvrez la porte,
> Si vos grelots bruyants me rappellent parfois
> Le bal mystérieux des sylphides des bois...

Sous ce romantisme artificiel, qui lui fait crier à Dieu : « Dis-moi, ourquoi nous as-tu pétris d'une argile aussi immonde... » et lui fait voquer l'image d'Hégésippe Moreau et de Gilbert, mourant à l'hô-ital, — se cache un être pratique et de bon sens, qui sait diriger sa ie. Il fut un excellent guide pour Cézanne, moins bien doué que lui our la lutte. Il lui donne de bons conseils, l'encourage à travailler. orsque le peintre se plaint de ne pas réussir, Zola lui dit avec jus-esse que, dans l'artiste, il y a deux hommes, le poète et l'ouvrier, et qu'il faut acquérir le métier. Il a foi dans le talent de son ami : « Ne suis-je pas dans le même cas que toi, lui écrit-il; la forme n'est-elle pas également rebelle sous mes doigts ? »

De ses trois correspondants, c'est Cézanne qui lui est le plus cher : les lettres qu'il lui écrit sont plus intimes, moins pédantes et souvent même confidentielles. Confidences échangées entre deux hommes encore incertains de leur avenir et même de leur talent. Ces lettres nous renseignent encore sur les dons poétiques de Cézanne : « Toi qui as guidé mes pas chancelants sur le Parnasse, lui écrit Zola, — fais-moi oublier le Lamartine naissant par le Raphaël futur. » « Tu es plus poète que moi, lui écrit-il encore: Mon vers est peut-être plus pur que le tien, mais, certes, le tien est plus poétique, plus vrai; tu écris avec le cœur, moi avec l'esprit; tu penses fermement ce que tu avances, moi souvent ce n'est qu'un jeu, un mensonge brillant. » Et ce jugement que Zola porte sur sa poésie, on peut l'adapter à son œuvre tout entière; son système fut toujours la documentation sans méthode, — sans autre méthode que l'obstination.

Mais le Zola de cette époque est bien caractérisé dans ce portrait qu'avait entrepris de lui un peintre médiocre de ses amis, Chaillan, qui le représentait « nu, quelque peu drapé, tenant une lyre antique et les yeux au ciel... ». Qu'est devenue cette toile?

§

Les plantes comme les animaux ont subi et subissent l'influence du milieu, pour s'y adapter ou réagir contre lui, par nécessité de

maintenir leur vie et leur type. C'est en cela que consiste leur inte
ligence. Les modifications produites par le milieu sont enregistré
dans la plante et se transmettent par l'hérédité. M. Maurice Maete
linck a écrit sur ce sujet : **l'Intelligence des Fleurs**, une étu
d'un grand charme, qui laisse à la question tout son mystère, y ajou
peut-être. L'intelligence des fleurs ? cela signifie sans doute cette lut
obscure et inconsciente contre le milieu. Il y a dans ce volume d
pages très belles sur le mécanisme des fleurs, le jeu des étamines
du pistil, le rôle nécessaire des insectes dans leur fécondation. C
sont chez les orchidées, par exemple, de véritables mécanismes d'ho
logerie dont les mouvements se commandent et sont si méthodiqu
ment calculés qu'ils donnent l'illusion d'une volonté conscient
Certaines fleurs sont de petits appareils de précision, où l'abeille, c
se posant sur le stigmate odorant, déclenche une mécanique silen
cieuse, destinée à la couvrir du pollen qu'elle transportera dans
calice d'une fleur voisine. — Mais il ne faut pas faire parler les fleurs
comme dans les contes de fées, dire qu'elles ont remarqué que l
fécondation directe était défavorable à la prospérité de leur espèce
ce rôle des abeilles, dans la fécondation croisée, n'est sans doute d
qu'au hasard, un hasard qui a remédié à cette absurdité d'un pist
inaccessible aux pollens des anthères, des étamines mûrissant avan
le pistil. Phénomènes d'adaptation, comme toute la logique admiré
de la nature, que l'hérédité a fixés. Il ne faut pas non plus, métaph
siquement, faire intervenir la Nature, l'Intelligence générale, le Géni
universel ou le Génie de la Terre, pour expliquer ces mystères chi
miques et mécaniques. Toutes ces merveilles que nous admirons, e
les interprétant sentimentalement, ne sont que des hasards fixés
mais qui témoignent chez les plantes, comme chez les êtres organisé
d'une volonté inconsciente de vivre et de se perpétuer. Toutes ce
acrobaties sexuelles, qui s'accomplissent dans les corolles des fleurs
n'ont qu'un but : maintenir la vie, et ce que nous appelons l'intelli
gence des plantes, par transposition, c'est sans doute une série d
combinaisons chimiques, encore mystérieuses ou mal étudiées. E
usant de ce mot : intelligence, pour exprimer la volonté de vivre de
plantes et des fleurs, M. Maurice Maeterlinck rend sans doute plu
sensible à notre esprit ce que cette lutte inconsciente a de tenace
mais le mot « mécanisme » serait plus exact. Et puis, lorsque nou
ne nous bornons pas à enregistrer des faits, dès que nous voulon
bâtir un système philosophique sur nos observations, nous interpré
tons, nous prêtons nos propres sentiments à la nature. Quoi qu
nous fassions, le monde est notre représentation, et même notre pro
pre création. Ces pages de Maurice Maeterlinck ont un grand charme
et peut-être un charme dangereux, qui s'insinue comme un parfum
dans l'âme du lecteur. Voici une de ces insinuations :

L'esprit qui anime toutes choses, dit le poète, ou se dégage d'elles est de la même essence que celui qui anime notre corps. S'il nous ressemble, tout ce qui se trouve en lui se retrouve en nous-mêmes, s'il emploie nos méthodes, s'il a nos habitudes, nos préoccupations, nos tendances, nos désirs vers le mieux, est-il illogique d'espérer tout ce que nous espérons instinctivement, invinciblement, puisqu'il est presque certain qu'il l'espère aussi?...

Panthéïsme poétique qui nous fait les frères des plantes, puisqu'obscurément, elles poursuivent le même but que nous : Dans cet essai sur l'*Intelligence des Fleurs*, M. Maurice Mæterlinck ajoute aux observations des botanistes ses études et ses découvertes personnelles de jardinier philosophe, et poète — toujours.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre Champion : *Cronique Martiniane* ; Honoré Champion. — Edmond Cabié : *Documents sur les Guerres de Religion dans le Sud-Ouest de la France et principalement dans le Quercy* (1561-1590) ; Honoré Champion. — Camille Pelletan : *Victor Hugo homme politique;* Ollendorff. — Charles Nicoullaud : *Memoires de la comtesse de Boigne* ; Plon. — Philippe Lauzun : *Un portrait de Madame de Polastron* ; Emile Paul. — Memento.

Chronique Martiniane, par Pierre Champion. — M. Pierre Champion, qui a déjà publié, dans sa « Bibliothèque du XV^e^ siècle », un *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne*, tableau de la vie militaire et privée à cette époque, dont nous avons parlé en son temps (1), nous donne aujourd'hui, dans cette même collection, une étude sur cette *Chronique Martinienne* (avec une partie de son texte) qui, avec ses diverses et successives interpolations, est un document des plus intéressants sur les règnes de Charles VII et de Louis XI.

On sait que la *Chronique Martinienne* est la traduction française, faite par Sébastien Mamerot en 1458, de la chronique latine universelle du XIII^e^ siècle, une des plus célèbres du Moyen-Age, due à Martin le Polonais. Elle fut continuée, par divers compilateurs, jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. C'est de l'œuvre d'un de ces continuateurs, Jean Le Clerc, laquelle consiste en une interpolation originale pour le règne de Charles VII, que M. Champion nous apporte une savante édition critique.

Nous ne saurions ici suivre M. Champion dans les détails qu'il donne, au cours d'une substantielle *Introduction*, sur la composition de la *Chronique Martinienne*. Distinguons seulement que la chronique de Martin le Polonais fut traduite en français en 1458 ; et qu'au commencement du XVI^e^ siècle un libraire, Antoine Vérard, la

(1) *Mercure de France* du 15 janvier 1906.

donna au public, augmentée et interpolée jusqu'en 1500, « à l'aide » dit l'abbé Lebœuf, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, d'un ramas de différents livres manuscrits, concernant l'histoire de France » que Vérard trouva peut-être reliés ensemble et qu'il crut devoir imprimer tout de suite pour grossir l'ouvrage ». C'est à cette compilation de Vérard, où est entrée l'interpolation de Jean Le Clerc, que M. Champion donne le nom de *Cronique Martiniane*, réservant le titre de *Chronique Martinienne* à la traduction française de 1458.

Après l'*Introduction*, à laquelle nous renvoyons pour de plus amples détails, M. Champion transcrit, en une partie distincte du volume, la nomenclature complète dont se compose la *Martiniane* de Vérard. Cela occupe 32 pages in-8°. Vient ensuite la partie principale, c'est-à-dire le texte, accompagné de remarques critiques, de l'interpolation de Jean Le Clerc. Ce Jean Le Clerc fut successivement au service d'Antoine de Chabannes et de Louis XI. L'intérêt principal de son interpolation est de rapporter le plus souvent les souvenirs de Jacques et d'Antoine de Chabannes, — de qui elle est en maintes parties la chronique domestique, — sur le règne de Charles VII. On sait qu'Antoine de Chabannes, notamment, fut une des plus importantes figures militaires de ce règne. Compagnon de Jeanne d'Arc, puis l'un des chefs des redoutables bandes des Ecorcheurs, il s'attacha finalement à Charles VII, qu'il aida contre les intrigues du Dauphin. Mis à la Bastille à l'avènement de celui-ci, il rentra en grâce quelques années plus tard, et occupa toujours depuis, sous Louis XI et sous Charles VIII, les premières charges de la Cour.

Dans la partie historique de son importante *Introduction* (chapitres VI à XI), M. Champion a pu dégager, d'après cette figure si variée et si complète d'Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, telle qu'elle se dégage de la Chronique de l'interpolateur, bien des traits caractéristiques de l'histoire de la seconde moitié du xv^e^ siècle : l'antagonisme de Charles VII et du Dauphin Louis (l'interpolation abonde ici en détails) : la vie militaire à l'époque des Routiers (voir, déjà, le *Guillaume de Flavy* et, ici, les détails nouveaux donnés par Jean Le Clerc et qui ne sont point dans Monstrelet) ; enfin l'évolution qui, après la disparition de ces terribles bandes et la répression de l'anarchie militaire, fait de l'homme de guerre professionnel un serviteur et un officier de la Cour (chapitre X).

Il est inutile de souligner la valeur de ces aperçus basés sur les textes mêmes ; et au terme de cette revue sommaire de son savant ouvrage, il sied de féliciter une fois de plus M. Pierre Champion pour la manière dont il joint à la science de spécialiste l'étendue de vues de l'historien et du peintre de mœurs.

Guerres de Religion dans le Sud-Ouest de la France et principalement dans le Quercy, transcrits, classés et

annotés par Edmond Cabié. — Tout nouveau document sérieux sur les Guerres de Religion doit être le bienvenu. Les documents contemporains (1561-1590) recueillis et édités avec un soin méritoire par M. Edmond Cabié se rapportent à une des régions que les Guerres de Religion ont le plus bouleversées : ce Sud-Ouest de la France, où dès avant le milieu du XVI^e siècle, les troubles civils commencèrent. Ils ont été extraits des papiers des seigneurs de Saint-Sulpice, qui furent une des plus importantes familles du Quercy. Jean Hébrard, seigneur de Saint-Sulpice, eut une situation considérable à la cour des derniers Valois. Il servit d'abord sous le connétable de Montmorency ; puis Catherine de Médicis, le distinguant, lui confia l'ambassade d'Espagne et le nomma gouverneur de son quatrième fils, le Duc d'Alençon, charge qui fit de lui l'un des personnages les plus marquants de la cour. Il fut dès lors mêlé aux plus grandes affaires de son temps. Nous le voyons notamment aux Conférences de Bergerac et de Nérac. Il mourut en 1581. De ses deux fils, Bertrand et Antoine Hébrard, le premier servit avec distinction Henri III, qui le nomma sénéchal et gouverneur du Quercy ; il mourut à la bataille de Coutras ; le second embrassa la carrière ecclésiastique, devint évêque de Cahors en 1576, et fut employé par Henri III, dans son diocèse, contre les Ligueurs.

Les archives de cette famille de hobereaux gascons parvenus, actifs, bien en cour, très pourvus d'emplois et de missions, en relations d'amitié ou d'affaires avec force personnages importants, solidement et largement établis enfin dans leur pays d'origine, ne pouvaient manquer de présenter un intérêt réel pour l'histoire des guerres de religion, où les seigneurs de Saint-Sulpice furent au premier rang des serviteurs de la cause des derniers Valois. C'est ce qu'on peut constater en parcourant les papiers recueillis par M. Cabié. Ces documents se rapportent à une période qui va de 1561 à 1590, c'est-à-dire depuis le début même des guerres de religion jusqu'à la période finale des succès décisifs d'Henri IV. Il n'est guère d'événements importants de cette époque dont la correspondance des seigneurs de Saint-Sulpice ne s'occupe. La précieuse table chronologique des matières placée en tête du volume (et complétée par un Index des lieux et des personnes) les mentionne pour la plupart. Quant à l'histoire locale et régionale du Quercy et des pays voisins, elle est là par le menu. Par conséquent, beaucoup de traits de mœurs, aussi, à côté du détail des faits. Ce recueil aidera sans nul doute les travailleurs qui s'occupent spécialement de l'histoire du Sud-Ouest à l'époque des guerres de religion.

Nous avons cherché vainement, dans cette correspondance qui foisonne de faits locaux, la mention d'un des faits les plus curieux de ce temps et de cette région : le siège de Sarlat par Turenne, après

Coutras (1587). Ce fut toute une affaire, que le deuxième fils du seigneur de Saint-Sulpice, Antoine Hébrard, alors évêque de Cahors, aurait pu ne pas ignorer ; une affaire qui dépassa de beaucoup l'occupation protestante de 1574 (relatée, celle-ci, dans le recueil). Une partie des victorieuses bandes huguenotes de Coutras s'immobilisa là pendant la moitié d'un hiver, et dut s'éloigner, bredouille. C'est une page des plus curieuses et des plus pittoresques. Les chroniques de J. Tarde mentionnent, croyons-nous, l'événement, dont il existe par ailleurs une relation contemporaine complète. A ce regret près, et il ne peut être que léger eu égard à l'ensemble de l'ouvrage, reconnaissons l'incontestable intérêt de la volumineuse publication de M. Edmond Cabié, et rendons hommage à la somme de travail et d'érudition qu'elle représente.

Victor Hugo, homme politique, par Camille Pelletan. — C'est Edmond de Goncourt, croyons-nous, qui, dans le « Journal des Goncourt », note l'air d'ennui et de lassitude de Victor Hugo devant l'invasion de son salon (après l'exil) par les politiciens. M. Maurice Talmeyr a, lui aussi, de curieux souvenirs là-dessus. Et ceci trahissait, entre autres choses, combien la politique, au fond, était antipathique au vrai Hugo, et quel rôle tout artificiel elle avait joué dans sa vie. Etait-il bien utile d'écrire tout un gros livre sur une telle carrière politique ? M. Camille Pelletan, qui, en littérature, a cet horripilant manque de discrétion particulier au politicien, s'empare sans façon du grand poète. Il expédie l'artiste et l'écrivain à l'aide des clichés les plus nauséabonds de l'admiration officielle. En ce qui concerne purement le poète, d'ailleurs, cela, dans le sentiment de M. Pelletan, ne doit pas avoir autrement d'importance. Un vieux fou ! comme disait, en petit comité, Gambetta. Mais le « vieux fou » avait une grande renommée. Les politiciens se le disaient. Cela pouvait donc faire aller le métier politique, que Hugo fût des leurs. On a bien voulu le faire franc-maçon ! Cela n'alla point toutefois jusqu'à ce degré suprême d'imbécillité. On s'est contenté d'en faire un homme politique.

Soyons justes, au surplus. Si le côté « littéraire » de ce livre est intolérable, si même son objet propre, l'importance politique de Hugo, laisse froid, il y a là-dedans un bon exposé du mouvement des partis depuis la réaction tentée par Charles X jusqu'en 1852. C'est fait avec l'aisance et le tour de main particulier qu'un parlementaire peut avoir ici, à condition de posséder, ce qui ne manque pas à M. Pelletan, cette espèce de culture politique résultant, pour un homme politique, d'une bonne connaissance historique de son siècle. Ne refusons pas ce compliment à M. Pelletan. Il y a même, çà et là, d'excellentes pages, celles sur Armand Carrel, par exemple. On se fera ici, avouons-le, une idée très exacte de la carrière, prématurément

isée par la balle d'Emile de Girardin, du directeur du *National*. Mais avouons aussi, ou plutôt répétons, que nous ne parviendrons mais à nous faire de la carrière politique de Hugo l'idée considéble chère aux politiciens de la troisième République. C'est peu traordinaire et c'est très simple, en somme, cette carrière, et nous sons cela d'après le livre même de M. Pelletan, d'où ceci ressort soi-même, bien à l'insu, sans doute, de l'auteur, qui clame : baôth! à chaque page.

C'est très simple, et voici : Le poète royaliste des *Odes* découvre u à peu, après ce livre de début, la portée révolutionnaire de son lent. Par la lutte, par les obstacles mêmes, ce sentiment qu'une ture vigoureuse a du degré et de l'espèce de ses moyens s'accuse plus en plus. Survient 1830. La révolution politique est alors en près de rejoindre, chez Hugo, la révolution littéraire. Il est probble qu'il ressentit profondément les émotions des journées de Juin 32, comme le donne à penser le tableau qu'il a tracé de cette inrrection dans *les Misérables*. Et cependant, il attendra dix-huit is encore, et pour ainsi dire jusqu'au dernier moment, pour adopr une conduite nettement républicaine et révolutionnaire. Pourioi? Parce que la monarchie de Juillet fit sa fortune; parce qu'il ouva, entre 1837 et 1848 notamment, sa pleine assise sociale dans rléanisme, académicien, pair de France, familier de Louis-Philippe, ni de la duchesse d'Orléans. Les explications de M. Pelletan, tenint ici à concilier la situation de Hugo dans la haute société orléaste avec les convictions sociales de l'écrivain, paraissent assez conses. Après 48, l'homme qui a couru au faubourg Saint-Antoine pour agner le peuple à l'idée d'une régence de la Duchesse d'Orléans, t homme hésite, tâtonne. Mais il a contracté, depuis douze ans, s habitudes conservatrices. Il leur reste fidèle dans la Constituante, il vote avec la droite sur l'expédition de Rome. Il entre, comme nservateur encore, à l'Assemblée législative. Et voici qu'après meute du 13 juin 1849, après la fuite de Ledru-Rollin et le triomne de tous les éléments conservateurs et réactionnaires envoyés à la égislative par les élections de mai, Hugo se brouille avec la droite, asse, d'un bond, à l'extrême gauche. Bientôt après, nouvelle ruppre avec Louis-Bonaparte. M. Biré a contesté les dates, les motifs voués de cette double rupture. M. Pelletan, lui, s'en tient religieusement à la légende du « Chemin de Damas », de la révélation subite e l'idée républicaine. On rapprochera avec profit les deux controerses. Cependant les choses, considérées en leur fond, me paraissnt plus simples qu'elles ne le sont d'après M. Biré et moins granloques qu'elles ne le sont d'après M. Pelletan. Voici comment on ourrait s'expliquer ceci. Hugo, tout conservateur qu'il fût [illegible] temps, e fut jamais aimé des partis conservateurs, pas plus à la Pairie

qu'à la Constituante et à la Législative. Pour tout dire, ces hom
politiques ne prenaient pas au sérieux le poète comme homme p
tique. C'est de règle. Indifférent en 1845, il était antipathique
1849; il y avait le préjugé non seulement anti-littéraire, mais a
romantique. Que Victor Hugo ait fait alors, dans l'impossibilit
trouver une situation consistante dans les partis de droite, ce q
aurait fait en 1830, s'il n'eût été alors si jeune et s'il n'eût eu a
sa fortune à assurer, qu'il soit devenu enfin révolutionnaire en p
tique, après une période d'arrêt close par la Révolution de 48, com
il l'avait toujours été en littérature, quoi d'étonnant? En som
l'écrivain seul demeure intéressant. L'homme politique, chez Hu
n'existe guère, pour nous, qu'en tant que l'écrivain en reçut le
lancolique et haut bénéfice de la vicissitude finale qui fit de lui l'e
et l'artiste grandiose de Guernesey (1).

Mémoires de la Comtesse de Boigne, publiés par Ch
les Nicoullaud. — Née Adélaïde d'Osmond, la comtesse de Boigne
çut ce nom et ce titre par son mariage avec le comte de Boigne leq
avant d'être anobli par le roi de Sardaigne, s'appelait Leborgne.
d'un marchand de pelleteries de Chambéry, il avait, dans l'Inde
service des princes mahrattes, fait une immense fortune et gagn
titre de général. On connaissait peu ces brillants et exotiques an
dents en Europe, où il était revenu d'assez bonne heure. Nous a
mentionné ces aventures dans un de nos précédents comptes-ren
Ses grandes richesses lui firent obtenir la main de Mlle d'Osmond,
voulut, par ce mariage contracté à l'âge de seize ans, tirer d'aff
sa famille ruinée. Activement mêlée, par le double privilège du
des siens et de l'opulence de son mari, à la haute société de l'An
Régime, de l'Empire et de la Restauration, elle a rédigé avec es
d'intéressants mémoires, aussi agréables et utiles à lire que m
autres déjà parus sur cette période. Ce premier volume nous fai
sister aux dernières années du règne de Louis XVI, aux débuts d
Révolution; puis il nous mène, avec l'Emigration, en Italie et en
gleterre, nous fait revenir en France, sous le premier Empire, p
se terminer à la Restauration, au moment où la comtesse de Boi
accompagne son père, le marquis d'Osmond, à l'ambassade de
rin d'abord et de Londres ensuite.

Un Portrait de Madame de Polastron, par Phili
Lauzun. — Mme de Polastron, née Louise d'Esparbès de Luss
mourut à Londres, jeune encore, en 1804. On sait qu'elle fut la
tresse du Comte d'Artois, depuis, Charles X. Le prince n'oublia
mais cet amour conçu durant les années heureuses de Versailles

(1) Page 235, M. Pelletan fait prononcer, le 23 décembre 1854, un discou
Sir Robert Peel, mort le 2 juillet 1850. Lapsus, sans doute; M. Pelletan aura v
dire Lord Palmerston ou Lord John Russel.

ui fut la consolation de ses premières années d'exil. C'est une figure ute de charme que Louise de Polastron, la plus sympathique des mmes qui, de Mme de Balbi à Mme du Cayla, occupèrent le cœur des erniers princes de la maison de Bourbon. A propos d'un portrait trouvé d'elle, — portrait fort vivant, reproduit en tête de l'ouvrage attribuable à Mme Vigée-Lebrun, qui l'aurait peint dans une manière large, simple et réaliste due aux leçons de l'école anglaise (Mme Vigée Lebrun habita Londres),— M. Philippe Lauzun a retracé, n quelques pages distinguées, cette liaison, où Mme de Polastron paraît touchante comme une Louise de La Vallière. Et c'est tout un napitre d'histoire qui s'évoque en même temps, un tableau de l'Emigration en Angleterre, avec son dépaysement et ses égoïsmes dont ourut un peu, parmi les brouillards de Londres, la frêle Mme de Polastron.

Memento. — *Revue Historique*, mars-avril 1907. Ch. Pfister : *Nicolas émy et la sorcellerie en Lorraine à la fin du XVIe siècle* (« la période l'histoire où furent brûlés le plus grand nombre de sorciers ») ; R. Guyot F. Thénard : suite de l'étude sur *le Conventionnel Goujon ;* Paul Verer : *Erik de Poméranie,* d'après un récent ouvrage danois (Erik XIII, stoire des trois royaume sscandinaves, Danemark, Suède et Norvège au mmencement du xve siècle) ; Alfred Stern : *Le Prince Louis Bonaparte le Prince de Metternich en 1838* (rôle de Metternich dans les difficultés ue valut à la Suisse le séjour de Louis Bonaparte, en 1837 et 1838) ; régoire Yackchitch : fin de l'étude sur *la Russie et la Porte Ottomane e 1812 à 1826.* Dans la partie critique et bibliographique : articles sur F. runetière et Albert Réville ; bibliographie de récents ouvrages relatifs aux ntiquités latines, aux Pays-Bas et à l'Angleterre. Dans la série des ouvrages vers (France) nous relevons certains comptes-rendus bien tardifs : *De La allière à Montespan*, livre publié en 1904 ; *Abrégé du Journal de Dangeau*, livre publié en 1905. Ce n'est pas à dire, du reste, que cette bibliographie ne soit assez complète.

Revue des Etudes historiques. Pierre de Vaissière : *Lettres de Soldats t d'Emigrés* (1789-1792) ; Albert Schuermans : suite de l'*Itinéraire général de Napoléon Ier* (Consulat à vie. Quel travail!) Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Harald Höffding : *Histoire de la philosophie moderne*, tome second, traduit de llemand par P. Bordier. Alcan. — Jacques Rocafort : *La Morale de l'Ordre.* olin frères. — Sully-Prudhomme : *Psychologie du libre arbitre, suivie de définions fondamentales, vocabulaire, logiquement ordonné, des idées les plus générales et des idées les plus abstraites.* Alcan.

Le deuxième tome de l'**Histoire de la philosophie moderne** de M. Harald Höffding embrasse les manifestations de la

pensée spéculative pendant les XVIIIe et XIXe siècles en Allemagne, France et en Angleterre. Parmi un aussi complexe enchevêtrem d'idées et de systèmes où les conceptions en apparence les plus div ses et souvent les plus contraires se font jour, l'auteur a su voir points de contact où ces thèmes antagonistes se montrent tributai d'une même évolution et d'un même souci, il a su du moins rédu à un petit nombre d'oppositions profondes et réelles la multipli des tendances en jeu, distinguant, sous des hostilités nominales sous des théories effectivement divergentes, un même acheminem vers un but déterminé par la direction générale de l'esprit huma C'est ainsi qu'il note soigneusement le courant qui emporte la pen philosophique vers le souci de l'observation empirique substit comme principe du savoir à la déduction métaphysique *à pri* c'est ainsi qu'il signale aussi comment le recours à l'expérience in viduelle et subjective a remplacé peu à peu, en tant que princ propre à fonder la certitude, l'autorité de la tradition. Il nous mon ces tendances si fortes qu'elles utilisent à leur profit des éléments sembleraient devoir leur faire obstacle au XVIIe siècle, par exem le piétisme allemand qui, malgré son caractère religieux et my que, devient un moyen, par son appel à la vie intime et personn de la conscience, de l'affranchissement de la pensée individuelle.

L'auteur a traité tout d'abord de la philosophie des lumières Allemagne dont les plus illustres représentants furent, à la suite Wolf, Jean Nicolas Tetens, Sulzer, Moses Mendelssohn, Lessing, quel une place à part est concédée. La philosophie critique de Ka transposée par un esprit qui s'est rendu maître de ses métho plutôt qu'elle n'est l'objet d'une analyse littérale, est présentée s un jour où elle laisse aisément saisir ses contours compliqués, grandeur et aussi ses défaillances. Sous cette rubrique, *la Philo phie du romantisme*, voici largement esquissés les systèmes successeurs de Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schleiermacher, Sc penhauer chez lesquels l'influence de Spinoza et du panthéisme prépondérante, et voici exposé, durant la même période, le mou ment de réaction critique qui se dessine avec Fries, Herbart, Benel tandis que, dans l'œuvre de Strauss et de Feuerbach, apparaissent éléments de transition qui, du point de vue du romantisme, ont to né l'esprit contemporain vers celui du positivisme. Le positivisme a étudié en France dans la philosophie de Comte, en Angleterre, ap un rapide aperçu des idées de Bentham, de James Mill, de Coleridg de Carlyle, chez Stuart Mill, puis, sous son aspect évolutionniste, c Darwin et chez Spencer. Enfin, dans un dernier et très intéressa chapitre consacré à la philosophie allemande de 1850 à 1880, l'a teur expose les systèmes de Lotze, de Hartmann, de Lange et de Dü ring, qui constituent tous, avec plus ou moins de bonheur, des te

ıtives pour faire place au mécanisme et à l'explication scientifique u monde, dans les cadres parfois et sous la dépendance d'une conception idéaliste.

L'ouvrage de M. Höffding ne constitue pas, et c'est là son grand nérite, un sec exposé chronologique des doctrines qu'il étudie, mais elles-ci s'y voient situées à leur plan dans les cadres de l'évolution de a pensée et l'auteur abonde en analyses et en classifications personelles où le souci d'une hiérarchie à établir entre les points de vue e l'esprit et les grandes directions du mouvement spéculatif se fait onstamment sentir et assigne à ce volume, considérable par son tendue, une place très importante dans l'histoire de la philosophie.

La thèse exposée par M. Rocafort dans **la Morale de l'ordre** st un plaidoyer en faveur de la conception spiritualiste de l'Univers ont elle implique toutes les pétitions. Du fait de l'ordre constaté emiriquement, M. Rocafort conclut à l'existence d'une finalité métahysique que nous ne touchons ni ne distinguons à vrai dire en son ernier aboutissement, mais dont toutes les ébauches réalisées dans e monde concluent à nous spécifier la valeur impérative.

Est-il donc vrai que l'ordre dont nous relevons des traces dans l'uiivers soit le signe d'une finalité générale inhérente à l'existence et ui devrait unir en un même faisceau de convergence tous les élénents qui s'y trouvent inclus ? S'il en était ainsi, l'ordre se monrerait incompatible avec le fait de l'existence phénoménale. Conçu .u sens métaphysique comme une totalité hors de laquelle il n'est ien, l'univers, en proie à un ordre absolu, s'immobiliserait dans 'adaptation parfaite de toutes ses parties à son ensemble, s'anéantirait dans sa réalisation. En fait, l'existence se donne comme un ompromis entre une part d'ordre et une part de chaos. Une part de lésharmonie et de conflit entre les éléments de l'existence, c'est là ce ui conserve à ces éléments, avec leur caractère distinct, leur réalité, 'est ce qui les protège de se résorber en une indissoluble identité. Mais aucun état de connaissance ne serait possible s'il n'existait ntre les choses un certain nombre de relations constantes et régulières. L'existence d'un ordre fragmentaire est une condition *sine qua ıon* de leur existence. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, en fait, es choses nous laissent voir des ordonnances partielles ; mais de cette éalisation fortuite, à défaut de laquelle aucune réalité saisissable n'existerait, il n'est pas légitime de conclure à une vocation des hoses vers un ordre universel où elles s'évanouiraient.

Si j'oppose à la thèse de M. Rocafort ces considérations valables ontre toute thèse spiritualiste en général, c'est que je ne puis entrer ci dans le détail de tous les arguments par lesquels l'auteur s'est fforcé, avec beaucoup d'ingéniosité et de méthode, de défendre une ause, selon moi, perdue, celle du rationalisme spiritualiste. Abstrac-

tion faite de cette opposition de point de vue, il reste que la *Morale de l'Ordre* demeure un ouvrage d'un vif intérêt par la clarté d'une exposition qui nous montre les efforts pour survivre d'une grande doctrine historique.

Dans son traité sur **la Psychologie du libre-arbitre** que suit une série de définitions très propres à préciser le sens du langage philosophique, M. Sully-Prud'homme s'étonne que l'esprit humain, — tout est nécessité dans l'Univers, — puisse concevoir, ne fût-ce encore qu'à titre d'illusion, un événement non nécessité, avec le fait de volonté.

Comment, se demande-t-il, le déterminisme universel, dont la suite des pensées fait partie, pourrait-il engendrer une idée entièrement différente des conditions que lui-même implique ? Parce qu'une telle genèse lui paraît impossible, M. Sully-Prudhomme en vient à penser que l'idée du libre-arbitre suppose, du fait qu'elle existe, l'existence réelle d'un principe différent du déterminisme, d'une activité libre capable d'engendrer, avec l'idée, le fait même du libre-arbitre. C'est, en faveur du libre-arbitre, la mise en œuvre de l'argument ontologique qui, de la présence de l'idée d'une chose dans l'esprit, conclut à l'existence objective de la chose dans la réalité. M. Sully-Prudhomme, qui ne méconnaît pas pourtant la contradiction logique introduite parmi le déterminisme universel par l'idée du libre-arbitre, se demande si cette contradiction est une raison suffisante de nier une existence que d'autre part une déduction logique lui certifie et, classant le libre arbitre sous la catégorie des objets métaphysiques, il remarque qu'il est de l'essence de ces objets de dépasser l'esprit qui les considère en sorte qu'ils le contraignent à se contredire en les voulant exprimer. Dès lors la contradiction qu'exprime l'idée du libre-arbitre n'est plus une raison pour nier l'existence du libre-arbitre. Cela fait partie de l'essence métaphysique du libre-arbitre *d'être* à la fois et de ne pouvoir être exprimé dans le λογος.

On pourrait objecter à cette argumentation que la considération d'objets métaphysiques, tels que les conçoit M. Sully-Prudhomme, est inutile pour la constitution de la connaissance et qu'elle nous entraîne hors des limites de la connaissance dans le champ du mysticisme. On pourrait encore mettre en doute la valeur de l'argument ontologique lui-même et se demander si l'esprit, avec des combinaisons fragmentaires empruntées à ce qui est, n'a pas le pouvoir d'inventer ce qui n'est pas. Enfin à admettre que l'existence de l'idée supposât l'existence de la chose il demeurerait encore contestable que l'existence du mot supposât nécessairement l'existence de l'idée. On peut douter qu'une formule verbale soit nécessairement grosse d'une signification et d'un concept, on peut nier que l'expression *libre-arbitre*, qui implique contradiction, non seulement avec le principe de

terminisme, mais avec elle-même, soit concevable pour l'esprit. Il serait pas malaisé de démontrer que ce qui existe dans l'esprit de omme, quand il se dit libre, désigne toujours une manière être qui se peut expliquer en termes de déterminisme, c'est-à-dire termes saisissables pour l'esprit. La définition à laquelle s'est taché M. Sully-Prudhomme n'exclut pas cette possibilité. « Avoir nscience du libre-arbitre, dit-il, adoptant la formule de Stuart ill, signifie avoir conscience d'avoir pu, avant d'avoir choisi, choi- autrement. » Or ceci signifie, ou que dans un identique moment est possible à l'auteur d'un acte d'exécuter cet acte de deux fa- ns différentes. de faire et de ne pas faire, ce qui est inconcevable, qu'en différant ou avançant d'un instant l'exécution d'un acte, t acte commis par le même agent peut être différent. Or, avec cet stant ajouté ou retranché, si court qu'il soit, on introduit dans cte un nouvel élément de déterminisme qui, dans les cas d'hési- tion de la volonté, penchant d'un moment à un autre vers un rti différent, entraînera modification de l'acte. Enfin, si l'on con- it, avec M. Sully-Prudhomme, le libre-arbitre, comme l'entière dépendance de l'acte volontaire, il faut concevoir qu'un tel prin- pe de causalité, se déclarant dans le milieu psychologique indi- duel, y est sans rapport avec les éléments de ce milieu qu'il n'implique e la part du sujet aucun choix, aucune liberté, qu'il intervient en aître absolu, comme une forme supérieure du destin, et que libre- rbitre est ici synonyme de fatalité.

En plaidant la cause du libre-arbitre, M. Sully-Prudhomme cède à n besoin moral. Il reconnaît, avec une sincérité de bon poète, l'exis- ence de ce stimulant. Son essai vaut beaucoup par cet aveu. Si tout ffort dialectique est guidé par un instinct, il y a à distinguer entre s philosophes qui sont dupes du penchant qui les mène et ceux qui e le sont point. M. Sully-Prudhomme est de ceux-ci. Il met en œu- re au profit de son sentiment toutes les ressources d'un esprit doué 'un grand pouvoir de réflexion et d'analyse. Mais si la part de pas- ion qu'il apporte à cette tâche abstraite lui permet de vivifier une ontroverse ancienne, elle n'a pas le pouvoir de l'illusionner sur son on droit. Tout vain dogmatisme est absent de ses conclusions. I. Sully-Prudhomme ne se flatte pas d'avoir éclairé la question d'une ertitude, il pense seulement avoir fait luire quelque possibilité en aveur de la solution qui lui agrée. Mais pourquoi, peut-on se de- ander, faut-il qu'une présomption de bonheur ait été attachée à existence du libre-arbitre? Si, à le considérer du point de vue du oraliste, le monde renferme beaucoup de mal, pourquoi le vouloir river encore de son innocence en cherchant à ce mal un auteur, ne volonté responsables?

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Dr Paul Sollier : *Essai critique et théorique sur l'Association en psycholog* in-16, F. Alcan, 2 fr. 50.—Dr Binet-Sanglé : *Les Lois psycho-physiologiques développement des religions*, in-18, Maloine, 4 fr. — Eug. Bernard Leroy : *Int prétation psychologique des visions intellectuelles chez les mystiques chrétie* Leroux. — Dr H. Lavrand : *Traitement de la Volonté et Psychothérapie*, in- Bloud et Cie. — Memento.

Sous ce titre : **Essai critique et théorique sur l'Ass ciation en psychologie**, M. le Dr Paul Sollier a réuni d leçons, professées à l'Université nouvelle de Bruxelles en 1904-0 suite de celles déjà publiées en 1900, et qui formèrent, en volume, *Problème de la Mémoire.* C'est, toutefois, indépendamment de s rapports avec la mémoire que l'auteur examine ici la question de l'a sociation. Il observe, très justement, que la plupart des psychologu ont singulièrement restreint l'étude des phénomènes psychiques su ceptibles d'association en n'envisageant que l'association des idée Au même titre que les images et les représentations, les mouvement les sentiments, et d'une façon générale tous les états affectifs et céne thésiques peuvent s'associer, Le champ de l'association s'élargit ain considérablement. Toutefois le Dr Sollier en précise les limites p une définition. On ne doit, selon lui, considérer comme phénomèn d'association que celui où « deux ou plusieurs événements cérébrau apparaissent toujours simultanément ou dans un ordre de successio nécessaire et invariable, réversible ou non ». Il conteste ensuite l'e xistence de lois de l'association. Toutes les formules qu'on a donné comme telles ne seraient que « l'expression des modes sous lesque l'association se présente à nous psychologiquement ». Il démont d'autre part l'insuffisance, les obscurités, les lacunes et les contradi tions des diverses théories qui ont pour but d'expliquer la formatio et l'évocation des associations. Ni les attributs psychologiques, ni l dispositions anatomiques ni les conditions physiologiques n'en re dent compte de façon satisfaisante. Il propose alors cette théor dynamique que nous avons rencontrée déjà dans le *Problème de Mémoire.* Il n'y aurait « ni attraction ni association proprement di des images », mais seulement « des phénomènes de résonnance ne veuse », analogues, avec moins de précision encore, aux phénomèn de résonnance acoustique, et électrique. Selon cette thèse, la princ pale difficulté disparaît, « l'aiguillage des représentations n'a pl de raisons d'être. C'est par la production par résonnance d'éta dynamiques très proches, ayant des éléments communs dans le constitution, et un potentiel plus ou moins égal, que se produit l' vocation simultanée ou immédiatement consécutive de ces différen éléments, c'est-à-dire des représentations ou de la reproduction d

images et des états qui ont donné naissance à ce potentiel et à ces états dynamiques ».

Si l'on doit reconnaître l'originalité, la réelle valeur d'une semblable hypothèse, en même temps que le talent d'observation et de critique, dont témoigne son auteur, en l'appliquant à l'interprétation des faits, l'on est cependant, cette fois encore, tenté de lui reprocher l'abus d'un vocabulaire plus familier à l'ingénieur électricien qu'au psychologue. Son emploi a déjà permis à certains des contradicteurs du Dr Sollier de supposer que, dans *le Problème de la Mémoire*, il entendait identifier les phénomènes cérébraux aux phénomènes électriques, au moins pour ce qui concerne le mécanisme de leur production. Le Dr Sollier s'élève contre cette prétention, qu'il déclare injustifiée et contraire à sa pensée. Mais il faut avouer que des passages comme celui-ci, par exemple, sont susceptibles de favoriser une regrettable confusion :

... l'absence de mise en jeu de l'association laisse le potentiel (du centre aperceptif) s'abaisser naturellement, de même qu'un accumulateur électrique qui ne fonctionne pas.

Et l'on s'étonne presque de ne pas voir la comparaison se compléter en faisant intervenir l'influence des actions locales sur l'abaissement du potentiel du centre aperceptif en circuit ouvert :

§

Par l'étude de l'évolution religieuse chez Rabelais, Pascal et Racine, ainsi que l'observation de divers groupes de dévots, sur lesquels il a su réunir un grand nombre de documents intéressants, M. le Dr Binet-Sanglé pense arriver à dégager les **Lois psychophysiologiques du développement des religions**. En réalité son ouvrage semble traiter beaucoup plus du développement de la passion religieuse chez un individu, ou dans un agrégat restreint d'individus, que de l'objet qu'indiquerait son titre. Les sujets qu'il nous présente, soit qu'ils aient échappé à la passion (dévotion, fanatisme religieux) comme Rabelais, Racine, pendant une partie de sa vie, soit qu'ils aient succombé, n'offrent guère de caractères spécifiques. Ceux que le Dr Binet-Sanglé relève chez les derniers demeurent des traits communs à tous les passionnés, contrairement à ce que paraît supposer l'auteur. Comme l'a montré M. Th. Ribot « la passion religieuse prend des aspects très dissemblables suivant l'adjonction ou la disjonction d'éléments secondaires... » (V. *Essai sur les Passions*, pp. 105 et suiv.), et peut quelquefois même revêtir une forme que l'on est tenté d' « ajouter à la liste des passions intellectuelles » (ascétisme chrétien, monachisme hindou). Mais les cas étudiés par M. Binet-Sanglé se rapprocheraient beaucoup

plus, malgré la qualité des sujets, de passions très peu intellectuelle et, pour certaines, pathologiques, alcoolisme, morphinomanie. C'e ainsi que la plupart des conclusions de l'auteur s'appliqueraient exac tement au morphinomane ou au fumeur d'opium :

Le dévot est un malade... Les idées religieuses se propagent par sugges tion... La puissance de suggestion religieuse est en raison directe de l passion et de l'énergie du suggestionneur... La contagion religieuse est fa vorisée par la similitude des terrains et l'intime contact des sujets... El donne lieu à des foyers épidémiques...

Ces réserves faites, on ne peut que louer le Dr Binet-Sanglé de so abondante documentation et des intéressantes monographies que for ment les chapitres consacrés à l'histoire des suggestions religieuse de François Rabelais, des familles Pascal et Racine.

M. Eug.-Bernard Leroy, dans son **Interprétation psycho logique des visions intellectuelles chez les mysti ques chrétiens**, montre par des exemples analogues à ceux de grands mystiques, et tirés de l'observation de certains malades (hys tériques, psychasthéniques) qu'à la base de ces « phénomènes d prétendue intuition » il y a, non pas, comme dans d'autres cas, d véritables hallucinations, mais simplement « des faits de *justifica tion* portant sur des émotions et des tendances », et s'oppose ainsi à la tentative assez obscure d'interprétation des mêmes faits que sug gère William James dans un volume qui, ajoute non sans raiso M. Eug.-Bernard Leroy, « par bien des côtés, ressemble plus à u traité d'apologétique nouveau jeu qu'à un ouvrage de psychologi scientifique ».

§

L'opuscule de M. le Dr H. Lavrand, **Traitement de la Volonté et Psychothérapie**, écrit dans un but de vulgarisa tion que tempère un esprit bien pensant, rapproche, en une ingé nieuse compilation, les noms de Mgr d'Hulst, et de M. Th. Ribot de M. de Bonald et du Dr Bernheim : leurs théories les plus opposées leurs vues contradictoires sont exposées avec une ingéniosité qui tou tefois ne saurait passer pour impartiale.

Memento.— *Journal de Psychologie* (4e année). Dans le no 1, M. Dro mard continue l'étude des *troubles de la mimique chez les aliénés*. Après les troubles de la mimique volontaire, il envisage ceux de la mimique émo tive, qu'il divise en troubles d'adaptation, ayant leur origine « dans une perturbation des associations idéo-affectives » et troubles de fonctionnemen causés par des altérations organiques. Le no 2 est entièrement consacré à u intéressant compte-rendu d'une séance de la Société de Pychologie, où l'o trouvera deux communications, l'une de M. Séglas sur *Un cas de négati visme mnésique*, idée fixe de l'oubli sans amnésie réelle, l'autre du Dr Marie

Eunuchisme et psychologie actuelle, où se trouve démontrée par des observations très curieuses, dont l'une a été prise par l'auteur au cours d'une récente mission en Orient, « l'indépendance possible de l'érotisme psychique par rapport aux aptitudes fonctionnelles périphériques ». Le Dr Marie trouve là une confirmation de la thèse qu'il a soutenue, touchant « la concordance fréquente des psychopathies sexuelles sur un fonds d'insuffisance génitale plus ou moins complet ».

Le *Bulletin de l'Institut général psychologique* (6e année) publie, en un seul fascicule, les nos 3 à 6. A noter les *Observations sur les papillons du rivage de la mer*, par M. G. Bohn, et une étude, *Organisation, fonctionnement et réactions individuelles chez les Cytozoaires*, où M. E. Fauré-Frémiet s'accorde avec Jennings pour trouver incomplète la théorie des « tropismes ». Il y a dans l'individu protoplasmique des « états physiologiques » et si l'on admet que le protoplasma possède la propriété de conscience, conception à laquelle rien ne s'oppose, peut-être des sensations, une ébauche de mémoire, des « réactions individuelles ».

Au sommaire des *Archives de Psychologie* (no 23), A Lemaire : *Trois cas de dissociation mentale*, observations d'inférences subconscientes, de rêve autoscopique, et d'un suicide par « protestation de conscience » ; Larguier des Bancels : *Pour les métaphysiciens*, signale les expériences du physicien allemand Gruhn (*Naturwissenchaftliche Wochenschrift*, 1906 p. 498) manifestant pour la première fois, dans des conditions définies, des effets d'attraction ne relevant « ni des forces gravitationnelles, ni des forces électriques », ni de ce que certains spirites ont appelé la force vitale, et reproche aux métaphysiciens, en comprenant dans ce terme les adeptes du spiritisme et de l'occultisme, de n'avoir pas découvert les faits établis par Grühn.

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

Tarde : *la Morale sexuelle*, Roy-Masson. — Lt-Cl Royal : *Décentralisation*, Thomas, Nancy. — Maurice Wilmotte : *Trois semeurs d'idées*, Fischbacher. — Ernest Seillière : *L'Impérialisme démocratique*. Plon. — Memento.

La Morale sexuelle est un des sujets qui préoccupaient le plus Tarde. Dans ses causeries comme dans ses livres, la hantise de l'amour se faisait jour à chaque instant : l'« éternel féminin » n'était pas pour lui un simple cliché, toujours quelque fine *odor di donna* parfumait ses subtiles rêveries; et pourtant aucun de ses livres n'est consacré à ce sujet capital de l'attraction sexuelle. Eros, présent partout, n'a pas de temple à lui dans le vaste domaine de ses œuvres; il aurait bien fini sans doute par le lui élever, mais la jalouse Atropos ne l'a pas permis, et les quelques pages que, sous le titre du début, publient les *Archives d'anthropologie criminelle*, ne sont qu'une esquisse, moins encore, une poignée de fragments de ce qui aurait pu être un si charmant et si capricieux palais. Elles n'en ont pas moins leur séduction mélancolique, comme toutes les choses qui font

rêver, ruines de monuments, ou ébauches de tableaux. « Que sera une société érotisée au plus haut degré concevable? On dira que suicides d'amour... Donc il faut refouler... Mais d'autre part l'amo n'est-il pas essentiellement égalitaire, quoique source d'inégalit mais compensation?... Aussi le paradis fermé, faut-il déployer ciel terrestre. Les (politiques) ont cru devoir ouvrir toute large porte de l'ambition, ce qui est autrement dangereux... Tout dépe de la culture d'amour, de sa nature acquise, car sous certaines form et à condition de rencontrer son objet, il est favorable à la pa sociale... Difficultés de la rencontre de l'objet... L'analogue d bureaux de placement... Utiliser l'amour malheureux..... »

Tarde aurait certainement développé quelque jour une des idé indiquées là et qui lui tenait à cœur, le remplacement comme gran force sociale de l'ambition par l'amour, et la mise de l'amour au pr mier rang des préoccupations des gouvernements futurs. Il s'éto nait souvent que les refondeurs de société fussent intarissables s le pain gratuit, l'habitation pour tous, le pouvoir universel, et muets sur la satisfaction du besoin d'affection. Je me souviens d'u jour où nous alternions, comme des bergers de Théocrite, de sugge tives hypothèses sur ce thème que nos socialistes dédaignent: des d tributions de prix où les jeunes poètes recevraient, au lieu de co ronnes de papier doré ou de bourses de voyages, d'officielles court sanes belles comme Cypris, qui enchanteraient leur vie pendant se ou quatorze lunes, ou, inspiration chrétienne après rêve antique, d refuges où se retireraient les filles de joie que cette joie ne satisfera plus, mais qui, au lieu d'être les nauséeux couvents d'aujourd'hu seraient de délicats ermitages de transition, où quelque temps bo quets de Paphos et cyprès de Cluny mêleraient amicalement leur fragrances. Et je retrouve à la fin de ces notes posthumes quelque lignes où je crois entendre encore la voix souriante et demi ironiqu du philosophe : «... De deux choses l'une, ou bien la prostitution, elle continue à être un déshonneur en dépit de son utilité, disparaî tra fatalement et sera remplacée par quelque autre institution qu remédiera mieux aux défectuosités du mariage monogame ; ou bie elle survivra, mais en devenant respectable, c'est-à-dire en se fai sant respecter bon gré, mal gré, ce qui pourra se produire peu à peu quand elle sera syndiquée, organisée en corporation puissante, o l'on n'entrera qu'en offrant certaines garanties, où seront cultivée certaines vertus professionnelles qui élèveront le niveau moral de sociétaires... »

§

Sous la forme, favorable comme tout ce qui est dialogué, d'un « polémique entre royaliste et républicain », qu'il intitule **Décen**

ralisation, M. le lieutenant-colonel Royal dessine à grands traits une reconstitution totale de la France qu'il souhaite personnellement, e faire sous l'égide d'un « roi qui protège et ne gouverne pas », mais qui pourrait tout aussi bien s'effectuer sous la houlette d'un Parlement n la même attitude. M. Emile Faguet a souvent prôné un principe directeur qui se rapproche fort du sien : la centralisation pour ce qui est d'intérêt international, la décentralisation pour tout le reste. Et je dois reconnaître que le plan du colonel Royal implique un véritable fédéralisme, à la différence des projets de tant de décentralisateurs à l'eau de rose. Ses régions sont aussi autonomes que des cantons suisses, ou des états de l'Union ; elles peuvent, dit l'article XIV de l'acte fédéral, légiférer sur tout ce qui n'est pas spécifié dans le dit acte, et celui-ci ne spécifie que sur la diplomatie, la défense nationale et le budget militaire ; on prévoit même des conflits entre les régions qu'un Conseil d'Etat, sorte de Sénat interrégional, pacifierait sous l'œil du souverain. Et cela est parfait, au moins sur le papier, mais que d'illusions se font les décentralisateurs en se figurant que les quinze ou vingt petites Frances qu'ils rêvent seront plus sages, plus libérales, plus florissantes, que la grande France actuelle ! Dieu nous garde de certains tyranneaux de province ! C'est Paris qui nous sauve de tous les grands hommes du Café du Commerce des sous-préfectures. Au fond le problème de l'amélioration politique est beaucoup plus compliqué, je le montrais dans ma dernière chronique à propos d'autres plans (il y en a toujours) de réorganisation générale, et il ne suffit pas pour le résoudre de morceler la France en 15 régions. D'autant que ces régions ne sont pas toujours heureusement conçues. La question du redécoupage général est d'ailleurs à l'ordre du jour, et quatre communications ont été faites sur ce sujet au dernier *Congrès des Sociétés Savantes* de Montpellier. Il y a même un projet de loi déposé à la Chambre par MM. Beauquier et Morlot, qui propose de créer 25 régions absolument nouvelles ne tenant aucun compte des départements actuels, et vraiment il est inattendu de voir tant de véhémentes campagnes contre l'artificiel de nos départements aboutir à un arpentage dix fois plus artificiel encore et pour lequel il a suffi de prendre un compas agile après avoir marqué sur l'atlas, à l'encre de Chine, les 25 villes à peu près les plus peuplées. Ce plan, qu'il serait trop long de discuter en détail ici, n'a aucune chance de succès ; et je crains bien d'ailleurs que les projets plus sages qui ne méconnaissent pas le droit à l'existence des départements actuels n'aient plus d'avenir. Dès qu'il s'agira de fondre trois ou quatre petits pays en une seule région, on aura trois au quatre fois plus de non que de oui. Je m'en suis aperçu à la suite d'un article de l'*Action régionaliste* où je conseillais d'adopter les 23 provinces proposées par Auguste Comte. Tout le monde veut bien décen-

traliser, mais à condition de recentraliser pour son compte, et je voi d'ici Mende acceptant pour sous-préfectures : Nîmes, Montpellier Saint-Etienne et Clermont-Ferrand! La division du colonel Roya d'ailleurs pourrait être admise, avec quelques modifications; i suffirait çà et là d'enlever l'Eure-et-Loire à la Normandie, la Mayenn à la Bretagne, les Ardennes à la Picardie, la Haute-Vienne à l Guyenne, le Lot au Plateau-Central, le Lot-et-Garonne à la Gas cogne, les Pyrénées-Orientales et l'Aude au Haut-Languedoc, le Bouches-du-Rhône au Bas-Languedoc, etc., pour obtenir des pro vinces judicieuses et naturelles, et il suffirait aussi de dédoubler cer taines de ces provinces vraiment trop vastes (Champagne-Lorraine Limousin-Auvergne ; Bourgogne-Franche-Comté ; Anjou-Poitou pour retrouver la division d'Auguste Comte. Qu'on se rallie donc au panache positiviste!

§

C'est un beau titre que celui de semeurs d'idées, et l'on ne peut que se sentir attiré vers ceux dont M. Maurice Wilmotte nous entre tient dans son livre : **Trois semeurs d'idées**. A vrai dire le pre mier, Agénor de Gasparin, étant un type très représentatif du pro testant orthodoxe de vieille roche calviniste, et le second, Emile de Laveleye, un exemplaire fort heureux du protestant libéral d'origine catholique, on aurait souhaité que le troisième, Emile Faguet, qui s'e exprimé assez souvent sur le compte des confessions rivales, fût jug en tant que penseur libre d'origine catholique; et alors, naturellement vient l'idée que l'auteur aurait dû compléter la série avec un penseur libre d'origine protestante, un protestant d'origine catholique, et un catholique de vieille souche papiste. Bien que de pareils rapproche ments soient toujours artificiels, ils peuvent présenter beaucoup d'in térêt et servir par contre-coup cette œuvre de la réunion des Eglises qui, sous la forme de conciliation dogmatique, n'a pas plus de chances d'aboutir aujourd'hui qu'au temps où Bossuet et Leibniz la tentaient, mais qui pourrait et devrait se réaliser de plus en plus sur le ter rain de la concorde sentimentale. A ce point de vue, les « mixtes » peuvent rendre de grands services; les catholiques qui se font pro testants, comme Emile de Laveleye, conservent dans leur nouveau milieu un air d'élégance et de sociabilité fort aimables, sans patois de Chanaan, sans monomanie de Saint-Barthelémy et de pasteurs du désert, et les protestants qui se font catholiques, comme Newman, apportent dans leur nouvelle Eglise un souffle de liberté, d'initiative, de conscience morale qui les rend tout à fait sympathiques. Par notre temps d'échanges internationaux, pourquoi ne se fonderait-il pas une œuvre de chassé-croisé interreligieux? Aucune des Eglises chrétiennes, je crois, n'y perdrait.

§

Ce sont aussi des semeurs d'idées, tous ces théoriciens de l'**Impérialisme démocratique**, Hobbes, Boulainvilliers, Mandeville, et surtout Jean-Jacques et Proudhon, auxquels M. Ernest Seillière consacre un docte et précieux volume, le troisième d'une série où ont déjà paru deux études sur Gobineau et Nietzsche et où d'autres paraîtront sur le mal romantique et sur le bien marxiste. Mais à ne rien céler, tous ces représentants de « la philosophie de l'impérialisme » sont quelque peu hétérogènes, et je ne vois rien de commun entre eux, sinon leur mâle assurance, qui est le fait de tous les convaincus, leur puissance constructive, qui est le fait de tous les grands esprits, et leur penchant à la domination, qui est le fait de tous les hommes complets, surhommes si l'on veut; Tarde a proposé depuis longtemps d'admettre que toute monade avait en elle une force d'expansion infinie, et Jules de Gaultier a mis en lumière, sous le nom de bovarysme, ce mysticisme objectivant que l'auteur trouve chez ses philosophes et qu'il voudrait exorciser au profit de la Raison. Bon sens et imagination jouent d'ailleurs tour à tour leur rôle légitime, et il ne faut pas rendre Jean-Jacques responsable de tout le jacobinisme. Mais connaître ces initiateurs est encore le meilleur moyen de se tenir en garde contre leur excès de séduction, et il nous faut louer M. Seillière d'avoir, en nous aidant à le faire, accompli une œuvre à la fois scientifique et utilitaire.

Memento. — René Wallier : *Le Vingtième siècle politique. Année 1906.* Fasquelle. Collection connue, répertoire indispensable, lecture le plus souvent mélancholisante. — H. Vuibert : *Annuaire de la jeunesse pour 1907.* Vuibert et Nony. Livre non moins indispensable. Tant de facultés, tant d'écoles, et tant d'ignorants ! Ah si les primaires se flanquaient de désespoir, leur porteplume dans le ventre ! — Filippi : *L'Orateur populaire.* Garnier. Encore un livre indispensable ! Décidément ! Recueil de discours, toasts, brindes, etc. pour toutes les circonstances de la vie. Il y a deux types d'oraisons funèbres, un pour bon chrétien, un pour anticlérical : un livre admirable, je vous dis. — Emile Bocquillon. *Pour la patrie*, préface Georges Goyau. Vuibert et Nony. Il y aurait un moyen bien simple de replanter le patriotisme à l'école, ce serait de redispenser les primaires de tout service militaire. La « peur des coups » est le fondement de l'hervéisme. — *La Science sociale. Le littoral de la plaine saxonne, le type des marschen,* par Paul Roy. — *Le Mouvement socialiste. Etude sur la grandeur et la décadence de Rome,* de G. Sorel. — *Revue de la Solidarité sociale.* Divers articles louables en faveur de la mutualité libre contre la mainmise de l'Etat. — *Le Proportionnaliste.* Texte du projet de loi élaboré par la Commission du suffrage universel. Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui. A ce compte-là, la R. P., une fois faite, sera indestructible.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Georges Cain : *Promenades dans Paris*, Flammarion, 5 fr. — Henri Vuagneux : *Courbevoie et ses environs* Lejay fils, Poissy.— René Schneider : *Rome*, Hachette, 3 fr. 50. — Eugène Aubin : *Le Maroc d'aujourd'hui*, Armand Colin, 5 fr. — Memento.

M. Georges Cain, conservateur du Musée Carnavalet, qui connaît admirablement les vieux quartiers de la capitale, a donné chez Flammarion un nouveau volume de **Promenades dans Paris**, où nous retrouvons, avec une érudition toujours sûre et le charme des souvenirs, le guide complaisant qu'il a pris à tâche de s'instituer pour tous les curieux des choses anciennes, — ceux qui aiment à rechercher derrière le factice décor de la vie moderne et à travers les bouleversements auxquels se croit tenue l'administration municipale les témoignages encore visibles d'un passé dont les larges boulevards et les maisons de rapport ne nous empêcheront pas de regretter la définitive disparition. Publiés d'abord en articles dans *le Figaro*, les divers chapitres de ce livre ont du reste l'avantage de concerner surtout des coins pittoresques ou historiques de la ville, et c'est avec plaisir qu'on s'y promène avec l'auteur sur la place des Vosges, autour des Halles, de Saint-Sulpice, de Notre-Dame, sur la place Maubert, dans les petites rues qui avoisinent Saint-Merri et Saint-Gervais, dans le passage Charlemagne où subsistent des restes de l'hôtel habité, sous Charles V, par Hugues Aubryot, prévôt de Paris, ou la Cour de Rouen qui suit le tracé de la vieille enceinte de Philippe-Auguste.. Mais, on le sait, à parcourir les quartiers du vieux Paris, il n'y a guère d'édifices, de maisons, de ruelles, où l'on ne puisse rappeler un fait curieux, un événement ; et n'est-ce pas une délicieuse ironie, au moment où l'on vient de décerner à feu M. Berthelot les honneur du Panthéon, de rencontrer justement les pages un brin humoristiques que M. G. Cain consacre au transport des grands hommes magnifiés par la Révolution : — Mirabeau, Marat, Voltaire, Rousseau, — le « grand tribun » *dépanthéonisé* ensuite et jeté dans une fosse anonyme du cimetière de Clamart ; « l'ami du peuple » enfoui près de Saint-Etienne-du-Mont ; le « cadavre de Jean-Jacques » escorté par la sensiblerie larmoyante des « mères vêtues à l'antique tenant à la main des enfants en bas âge » et par « un groupe de la Convention Nationale, entouré d'un ruban tricolore et précédé du Phare des Législateurs », tandis que Voltaire était apporté trois mois avant sous une pluie battante, les artistes de la Comédie-Française costumés et figurant les personnages de son théâtre empilés dans des fiacres, cinquante vierges du cortège, elles aussi vêtues à l'antique— c'était la marotte de cette époque sinistre où l'on brûlait en place de Grève les reliques de sainte Geneviève ! — crottées jusqu'à l'échine

peplum relevé, des mouchoirs autour du cou ; l'effigie mortuaire colorée par l'averse et les toges des sénateurs romains qui com-étaient cette mascarade traînant lamentablement dans la boue. — ais je ne puis que renvoyer au volume pour les notes concernant Abbaye-aux-Bois, la place du Parvis, le cimetière des Innocents. transformation stupide de l'ancienne Conciergerie, devenue la Bu-tte du Palais, l'hôtel d'Aubray, rue Charles-V, qu'habitait la mar-uise de Brinvilliers et où se déroula en partie le Drame des Poisons, r il faudrait tout citer de ces causeries attrayantes. Il est à souhai-r que M. G. Cain les poursuive avec la même illustration intelli-mment comprise et presque toujours heureuse et fasse ainsi con-naître les précieuses collections, trop ignorées du public, que renfer-e le musée Carnavalet. On doit signaler encore l'insertion de plans rcellaires avec l'état moderne superposé qui permettent de suivre s transformations des divers quartiers dont il est question dans le xte.

§

Nous ne nous éloignons guère de Paris, avec le consciencieux tra-il de M. Henri Vuagueux sur **Courbevoie et ses environs**, ux conférences faites à l'Association philotechnique, et où il a ré-mé pour un auditoire local des recherches qui lui ont permis d'en acer un historique suffisamment précis sans négliger d'y adjoindre uelques anecdotes ou des détails curieux, même un peu éloignés du jet, mais qui se trouvaient de nature à intéresser son public. Je ci-rai ainsi les pages consacrées à Gabrielle d'Estrées, au Mont Valé-en, au lugubre fantoche que fut sous la Révolution le « général » anriot, qui écrivait : « la pique est excellente pour se battre contre n homme non armé, » et fut peut-être inhumé à Saint-Denis à la ace de Louis XVI (1) ; ailleurs un édifiant parallèle entre le droit taille et les projets actuels d'impôt sur le revenu, basé également r les *signes extérieurs* de la richesse et qui arrivait à des résul-ts de ce genre : — « Un élu, écrit le marquis d'Argenson dans son

(1) « Barras contait malicieusemant qu'à l'époque de la Restauration, quand le uvernement rechercha dans la fosse commune du cimetière de la Madeleine les stes de Louis XVI pour les transporter à Saint-Denis, l'exhumation fut si mala-oitement dirigée qu'on opéra la fouille à l'endroit précis où avaient été jetés les rps de Robespierre et des autres condamnés de Thermidor. Et c'est ainsi, affir-ait-il, qu'Henriot de Nanterre repose dans le caveau des Rois, restauré pour le re-voir » (p. 85). — Un fait divers aussi macabre est rappelé plus loin à propos du eur de Louis XIV, qui aurait été emporté par un chanoine de la basilique au mo-ent de la profanation des tombes et ensuite remis au colonel d'Harcourt. « La mille de ce dernier, qui montrait avec orgueil cette relique à ses visiteurs, l'exhiba jour au Dr Burkland, doyen de Westminster, qui, hâtivement, s'empara du vis-res et l'avala (!). Mourant peu après, sa dépouille fut inhumée dans l'abbaye où posent les célébrités anglaises et les conséquences de ce geste bizarre seraient que, l n'a pas été digéré, le cœur de Louis XIV s'y trouve encore.

Journal, est venu dans le village où se trouve ma maison de camp
gne, et a dit que cette paroisse devait être fort augmentée, car il
avait remarqué des paysans plus gras qu'ailleurs ; qu'il avait vu s
le pas des portes des plumes de volailles et qu'on y faisait donc bon
chère. » — M. Vuagneux, qui s'est étendu assez longuement s
l'époque féodale où Courbevoie relevait de l'abbaye de Saint-Den
après avoir dépendu de Saint-Wandrille, avait pris soin encore d'e
pliquer à mesure les termes des coutumes médiévales qu'il était obli
d'employer. Ces indications techniques, sans doute, indisposère
quelques jeunes gens qui menèrent un assez fort tapage, et le con
rencier s'en plaint avec un peu d'amertume. Ce n'est guère, toutefoi
insulter la jeunesse actuelle que de constater une fois de plus que s
préoccupations, en général, ne dépassent guère la partie de carto
les courses, ou la promenade en bicyclette pour « faire de l'emba
lage » et que les choses d'érudition ne l'intéressent nullement.

Triste symptôme ; du reste, M. Vuagneux rapporte lui-même qu'
M. Gomord, en 1880, a mis une rente de 100 fr. à la disposition
la municipalité de Courbevoie pour donner quatre livrets de Cai
d'épargne aux enfants *les moins grossiers* et les plus propres (
p. 135). — Le volume est accompagné d'un certain nombre de pl
ches donnant des reproductions de documents par la photograp
mais qui auraient beaucoup gagné à une réduction moindre.

§

Si j'avais à caractériser brièvement le livre que M. René Schn
der, après un travail qui fut très goûté sur *l'Ombrie*, vient de publ
à propos de **Rome**, je dirais volontiers : c'est un livre de déductio
— et, pour m'expliquer mieux, de déduction se projetant après
longues pensées et transposée dans la manière synthétique. De fa
il n'y a rien ici qui ressemble à ce que nous concevons d'habitu
comme un livre de voyage, soit le récit plus ou moins pittoresq
d'une traversée et de ses incidents, avec des aperçus généraux ou d
descriptions. M. Schneider a cherché à déterminer la physionom
complexe de Rome à travers l'histoire et les œuvres. Il a su vo
pénétrer et exprimer dans son caractère de continuité et, il le spéci
fort bien, de durée séculaire, l'harmonie qui se dégage de cet ensem
ble unique ; l'extraordinaire symphonie que forment ses motifs diver
ses modulations variées, et il a choisi des tableaux types, « les pl
riches de sens », — en somme ce qu'un psychologue appellerait l
états d'âme d'un sujet unique. Il y a là un procédé spécial, qu'il su
fit d'indiquer sans autre intention de critique. La pensée ne se déga
pas d'elle-même, après un exposé patient, comme une conclusio
Elle surgit d'abord, ramenée à l'essentiel. Mais les impressions dom
nantes sont toujours celles de pénétration intime et de durée. « I

paganisme et le christianisme ont toujours fait ici bon ménage et nul bouleversement ne réussit jamais à tuer tout à fait l'esprit d'autrefois. A la ruine, à l'édifice d'hier ou d'aujourd'hui, au végétal s'accrochent la légende, la chronique ou l'histoire. Les pierres sont de l'âme figée, et sous les arbres d'Italie, oliviers, chênes-verts ou pins-parasols, tous plus épais de souvenirs que de frondaisons, on est envoûté à la fois d'ombre et de passé. Comme dans l'âme romaine où les traditions s'amalgament, il n'y a souvent qu'une Rome dans le bloc de briques ou de pierres où chaque âge a maçonné ses vestiges. » Parler de la Ville Eternelle n'est donc plus un lieu commun. Voici ses épisodes successifs et une évocation chaude, colorée, vivante de la Rome de tous les temps. Les tableaux sont des commentaires d'époques, où l'aspect est constitué non seulement par le site, le décor, mais par l'esprit du moment. C'est la ville antique avec les Harmonies du Forum et du Palatin, l'Anthologie en Marbre, le Mont Testaccio, le mur d'Aurélien ; la Rome chrétienne avec les souvenirs de Sainte Hélène et Saint-Jean-de-Latran ; le patriotisme de la cité depuis le Moyen-Age avec la basilique de l'Ara Cœli. Et nous arrivons à la Renaissance, qui fut une période agitée, de vie forte, effervescente et poursuivit avant tout la joie de vivre, d'exister, d'encadrer sa vie et d'en jouir, avec les Loges de Jean d'Udine et le Culte des Antiques Symboles ; le règne de la délicieuse Impéria et le culte de la beauté (1) ; le cadre du bonheur avec la Farnésine et la vie princière avec la Villa d'Este à Tivoli. — Toutefois, si ce livre abondant et écrit avec le même soin que le précédent par M. Schneider offre un sens précieux d'émotion et de compréhension, et révèle chez l'auteur une expérience nombreuse à la fois de la topographie, de l'histoire, de l'art, des lettres et des mœurs, aux âges successifs de Rome, il suppose des avantages à peu près semblables chez ses lecteurs, ce qui peut bien, on en doit convenir, ne pas être toujours juste. Le commentaire implique la connaissance préalable d'un sujet. On peut craindre ainsi que M. Schneider, qui trouvera sans doute le public qu'il mérite n'ait aussi qu'un public restreint, — circonstance que l'on pourrait, d'ailleurs, considérer encore comme un éloge au temps où nous sommes, et qui pour certains ne choquerait nullement.

§

Le Maroc d'aujourd'hui, de M. Eug. Aubin, est le récit d'une

(1) A propos de la belle Impéria, M. Schneider rapporte d'après Bandello un fait qui indique bien quelle était malgré tout la grossièreté de l'époque. L'ambassadeur d'Espagne, la visitant un jour, trouva chez elle en telle profusion « l'alabastre, la porphyre, le marbre serpentin, les draps brochés d'or, le velours et le brocart, au-dessous d'une corniche d'or et d'azur » qu'il n'osa pas cracher par terre. Il crache au visage d'un domestique.

exploration effectuée en 1902 et 1903 sur la côte occidentale à Mogador, Marrakech, dans les vallées du Goundafi et du Glaoni, qui sillonnent le Grand Atlas, avec retour par Mazagran à Tanger et ensuite séjour à Fez. Les notes M. Eug. Aubin, publiées d'abord dans *le Journal des Débats*, *la Revue des Deux Mondes*, *la Revue de Paris*, *la Renaissance latine*, apportent d'intéressantes indications sur les événements de ces dernières années, sur la civilisation rudimentaire des Maures aux tribus semi-nomades, l'organisation du makhzen, la figure si spéciale de Moulay Abdelaziz et les exploits de Bouhamara. M. Aubin a eu la bonne fortune, il le dit lui-même, de visiter le Maroc à une époque unique, « où l'intensité de la crise provoquée par les imprudences européennes du sultan entr'ouvrait pour la première fois un pays obstiné dans sa résistance contre l'étranger ; où l'émotion du moment invitait aux confidences des personnages qui en d'autres temps n'eussent point voulu d'un chrétien pour témoin de leurs affaires intérieures ». Il a pu ainsi observer à loisir « la féodalité marocaine, une sorte de Saint-Empire figé dans l'Islamisme, fédération incohérente, avec ses coutumes d'un autre âge et le jeu compliqué des influences religieuses ; toutes choses qui font du Maroc le plus extraordinaire des états musulmans et lui impriment un caractère si déconcertant pour le nouveau-venu. » — Quelques détails curieux peuvent laisser entendre cependant que la barbarie de ce territoire resté jusqu'ici en dehors de la civilisation a pu être un tant soi peu exagérée. Je citerai ainsi l'usage du pain de sucre, qui sert d'appoint aux transactions et d'unité pour les pots-de-vin, mais se trouve encore « un signe de propitiation à l'égard de l'étranger, un symbole de la douceur et de l'aménité des relations qui doivent s'établir avec les hôtes ». Le maître de la maison, en recevant des visiteurs, est toujours muni de son pain de sucre et pour en faciliter la manipulation, les raffineries européennes ont dû créer un type spécial, des pains de 1 livre 5 ou 1 livre 7, uniquement destinés au Maroc. — Enfin, des lieux de campement entourés de haies sont établis sur les routes du makhzen en vue d'assurer la sécurité des caravanes. Or les gardiens ne perçoivent un droit de passage que sur les animaux de bât et *sur les juifs*. — M. Eug. Aubin a eu l'excellente idée de faire précéder son livre d'un vocabulaire, mais malheureusement trop incomplet.

Memento. — *Le Tour de France* vient de commencer sa quatrième année et forme déjà deux beaux volumes aux illustrations nombreuses, cartes et planches hors texte, qui en font une publication de grand luxe en même temps qu'un très intéressant recueil où viennent se placer à mesure les diverses régions qui ont constitué le territoire français. Traité avec soin et une imagerie toujours pittoresque, c'est un véritable inventaire de notre patrimoine monumental et artistique qui a été entrepris, et lorsque nous

songeons à tout ce qui a été abattu, abîmé, sottement transformé depuis la période néfaste de la Révolution, lorsque nous voyons encore journellement détruire des édifices comme la collégiale Saint-Evremond de Creil ou des constructions pittoresques comme le pont de Cabessut à Cahors, nous ne pouvons que savoir gré à l'excellent organisateur, M. Beauchamp, de s'employer pour qu'il reste au moins un souvenir durable de la France actuelle. Réservé présentement à des monographies de provinces, *le Tour de France* a consacré ses deux derniers numéros à *la Touraine*, — où nous relevons des articles d'André Hallays sur *Azay-le-Rideau ; les Châteaux de Touraine* de Mᵉ Henri Boland ; *trois villes de Touraine* (*Tours*, *Chinon* et *Loches*) par M. Paul Vitry ; *Impressions de Touraine* par M. René Boylesve ; *la Touraine de Balzac* par Robert de Souza, — et à la *Flandre française*, avec des notes de voyage sur *Dunkerque* par René Bazin ; les *Zigzags en Flandre* d'Emile Sedeyn ; *Lille*, par Ardouin-Dumazet ; *les Champs de bataille de Flandre* de M. Paul Risson, et même un travail de M. Pierre Baudin concernant le *Tunnel sous la Manche*, qui demeure l'épouvante de nos amis les Anglais. — Le numéro de juin sera consacré à la *Haute-Auvergne*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Mémoires du Général Bennigsen, avec introduction, annexes et notes du capitaine du génie E. Cazalas, publiés sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée, 2 vol. in-8, Lavauzelle. — *Mémoires militaires de Joseph Grabowski* (*1812-14*), publiés par Waclaw Gasiorowski, traduits par MM. Jan V. Chelminski et le comte Malibran, in-18. Plon. - Marcel Poilay : *Souvenirs d'un engagé volontaire, Belfort* (*1870-71*), avec préface de M. Barrès, in-18, Perrin. — A. Messimy : *Considérations générales sur l'Organisation de l'Armée, L'Evolution nécessaire*, in-8. Lavauzelle. — P. Fontin : *Guerre et Marine. Essai sur l'unité de la Défense nationale*, avec une préface de M. Messimy, in-8. Berger-Levrault. — Commandant Ed. Ferry : *De Moukden à Nancy*, in-18 Chapelot. — Capitaine A. Constantin : *Le Rôle sociologique de la Guerre et le sentiment national*, suivi de *La Guerre moyen de sélection collective* par le Dr G. R. Steinmetz, in-8. Alcan. — Memento.

La publication des **Mémoires du général Bennigsen** vient combler une importante lacune de l'histoire militaire et elle comptera parmi celles qui honorent la *Section historique* de l'armée. Le texte s'accompagne, en effet, d'une remarquable introduction et d'un luxe de notes et de références bibliographiques, dues à M. le capitaine du génie Cazalas, qui aurait l'approbation de nos chartistes du dernier panier. Le caractère très personnel des Mémoires rendait d'ailleurs nécessaire ce luxe de notes. Nous possédons ainsi une véritable édition critique, qui permet au lecteur de contrôler les assertions de Bennigsen, chaque fois qu'un doute peut s'élever. On lira dans l'introduction l'histoire de ces Mémoires, dont le gouvernement russe ne voulut jamais autoriser la publication. Une circonstance fortuite amena un historien, M. Maïkov, à découvrir l'original de toute la partie concernant les campagnes de 1806-07 et

1812-13. Or, faute d'une documentation précise sur les mouvements de l'armée russe, la guerre de 1806-07 n'a pas eu encore son historien (1). Les 2 volumes des Mémoires, publiés aujourd'hui, apportent les clartés nécessaires, nous dirions même les dernières précisions sur les marches, les opérations et les effectifs des divers corps russes, qui tinrent tête à la Grande-Armée en 1806-07.

Bennigsen fut, à coup sûr, le meilleur des généraux que la Russie put opposer à Napoléon. Rappelons, de suite, qu'il était Allemand de naissance et d'éducation, et qu'il ne prit que fort tard du service en Russie. Ses succès devaient, d'ailleurs, lui valoir des jalousies féroces. Il nous raconte qu'il avait étudié, avec une attention particulière, les procédés tactiques que l'Empereur avait mis en usage dans notre armée, et il en fit son profit sur le champ de bataille d'Eylau (voir sa version, qui est remarquable). En fait, Bennigsen, avec des forces relativement faibles, réussit, en manœuvrant dans le pays compris entre Niémen et Vistule, à contenir pendant sept mois la Grande-Armée, qui venait de traverser toute l'Allemagne, du Rhin à Varsovie, en 64 jours, après avoir, à Iéna et Auerstaedt, anéanti l'armée prussienne et ruiné le prestige des élèves du Grand Frédéric. Après le terrible choc d'Eylau, que Bennigsen donne comme une grande victoire russe, l'armée française revint en arrière prendre ses cantonnements d'hiver sur les lignes de la Passarge. Il était utile de rappeler ces faits pour montrer le rôle important de Bennigsen dans l'histoire des guerres Napoléoniennes.

Les Mémoires furent rédigés directement en français sous forme de longues lettres adressées à un ami, le général Fock. La langue est d'une lourdeur toute germanique. Mais la pensée, qui dicte, est si nourrie, si forte, si nette ; elle reflète un sentiment si élevé de l'honneur militaire et elle apporte une telle richesse de détails que l'on passe volontiers sur de petits désagréments. Ajoutons que Bennigsen ne se préoccupe nullement de fournir des anecdotes ; il se borne à une discussion serrée des opérations militaires. Nous possédons, avec ces Mémoires, l'ouvrage indispensable pour étudier avec fruit et dans le détail, cette terrible campagne de 1806-07. On trouvera une grande partie, encore inédite, de la correspondance de Ney, qui tomba à Gunstaedt entre les mains des Russes et dont Bennigsen tire parti dans ses Lettres. Des annexes contiennent des documents très utiles pour l'intelligence des opérations. D'excellentes cartes accompagnent chaque tome. Nous attendons avec impatience la publication du troisième volume sur la guerre de 1812-13. On n'a pas oublié la saisis-

(1) On ne possède en effet, en dehors des nombreux mémoires anecdotiques, que l'ouvrage du Colonel Von Lettow-Vorbeck : *Der Krieg von 1806 und 1807*. Berlin 1893, postérieur à la première partie d'un travail inachevé de M. le colonel Foucart : *Campagne de Pologne d'après les Archives de la guerre*, 1882.

unte peinture que Tolstoï nous a donnée, dans *la Guerre et la Paix*, es dissensions de l'entourage du vieux Koutusoff, qui avait pris Ben-igsen pour chef d'état-major. Il sera curieux de rapprocher les sou-enirs de ce dernier des émouvantes pages de Tolstoï.

Les Mémoires militaires de Joseph Graboswki, chef 'escadron aux chevau-légers polonais, qui eut, à vingt-trois ans, incomparable fortune d'être attaché à l'état-major du Grand Homme, ffrent, par leur allure endiablée, un vif contraste avec la sévérité ès écrits de Bennigsen. Ils reposent de la lecture de ce dernier. Ils nt d'une fraîcheur et d'une vivacité d'impression inoubliables, et s ne sont nullement négligeables pour l'histoire, comme on va le oir. Ce cavalier fringant, impétueux, casse-cou, est un homme de onne naissance, de parfaite éducation, nullement hâbleur. Il ne ira rien de Lützen parce qu'il n'a parcouru le champ de bataille u'une fois, au grand galop, à la recherche de l'Empereur. — Il ne herche pas à nous en conter. Il est assez riche en souvenirs authen-ques. Il fut un des derniers fidèles de Napoléon à Fontainebleau et, lus tard, malgré ses déceptions, rien n'a pu le séparer de son culte.

Ces mémoires, trop brefs, s'étendent sur les années 1812 à 1814, s seules pendant lesquelles Grabowski ait servi. On y trouve une einture, que l'on sent véridique, de la vie du quartier Impérial et ne collection d'anecdotes typiques et de souvenirs pris sur le vif. En articulier sur la campagne de France, les mémoires de Joseph Gra-owski nous montrent que M. H. Houssaye est loin d'avoir épuisé tout on sujet. Les pages sur les derniers jours de Fontainebleau sont récieuses à retenir; elles sont, en effet, le témoignage d'un étranger, ui juge avec toute liberté d'esprit l'attitude des acteurs au dénoue-ent suprême. Mais après ces heures d'une tristesse poignante, Gra-owski retrouve sa gaieté malicieuse pour nous faire le récit de entrée des Bourbons à Paris. On a beaucoup cité, ces derniers temps, spirituelle page que nous a laissée sur cette entrée la comtesse de oigne. L'irrévérencieux et piquant récit de Grabowski restera : Je ne vis jamais rien de plus comique que cette entrée... Toute la amille royale était une vraie collection de caricatures. »

Enfin ces Mémoires ont un intérêt considérable pour l'histoire des rps polonais, incorporés dans la Grande-Armée, pour l'étude de état d'âme, des aspirations et des espérances politiques des nom-reux et brillants officiers de cette nation, qui apportèrent leur dévoue-ent à Napoléon et que nous avons eu bientôt fait d'oublier, nous utres Français.

M. Marcel Poilay nous a donné, dans ses **Souvenirs d'un ngagé volontaire**, un livre enjoué et charmant, qui est un véri-able cordial — Dieu sait pourtant s'il remue de tristes et lancinants ouvenirs ! Ce sont les simples croquetons d'un caporal du 45e de ligne

qui fut à Danjoutin, aux Basses-Perches, à tous les postes de pér durant ce fameux siège de Belfort. M. Poilay s'est abstenu de to jugement sur les hommes ; mais certains de ses croquis, pris sur vif, ont le mordant de l'eau-forte. Ils subsisteront.

§

M. Messimy a réuni, sous le titre de **Considérations géné rales sur l'Organisation de l'armée**, les parties essentiell de son rapport sur le budget de la Guerre pour 1907. Ce rappo est, à la fois, un examen très complet de la situation actuelle de not armée et un exposé très clair des orientations nouvelles qu'il convie de lui donner. Le ton parfois véhément de l'auteur explique sous-titre : *L'Evolution nécessaire*. Oui, il faut que cesse cet persistance d'abus, qui n'est rien autre que le témoignage du ma que de conscience et de probité professionnelle de certains officie généraux. On ne répétera d'autre part jamais assez à quels ridicul résultats aboutissent les rivalités qui, en dépit d'une origine commun divisent deux corps d'officiers, où se comptent tant d'individualit de haute valeur, comme ceux de l'artillerie et du génie. Chaq question a, dans ce rapport, une solution appropriée, vraiment harmonie avec nos aspirations actuelles. Puissions-nous les voir ré lisées bientôt ! La question de Bizerte, celle des dépenses extraord naires, etc., nous conduiraient à formuler quelques réserves. Nous ne bornerons à une seule. Dans l'hypothèse, chimérique, d'une socié meilleure, d'où la guerre aura disparu, M. Messimy conteste que l'a mée ait vraiment dans notre démocratie « une fonction sociale ». L « devoir militaire » existe, dit-il, mais il n'est pas « toute la mora civique ». Vraiment, nous regrettons cette chicane. Le moment n paraît pas opportun de fournir prétexte à ceux qui seraient disposé à ne voir dans ce rapport qu'une œuvre de dénigrement systémat que, de douter de la sincérité et du sentiment ardent qui l'ont inspir

Dans **Guerre et Marine**, M. P. Fontin expose le plan géné ral d'une réforme qui aurait pour effet de réunir nos trois ministère militaires actuels, — Guerre, Marine, Colonies, — en un seul mi nistère de la Défense Nationale. Une pareille réforme équivaudra à signifier l'arrêt de mort des deux ministères secondaires au profi du gros. C'est une conception qu'un trop grand nombre de nos hom mes politiques, qui ne se rendent pas un compte exact de l'influenc d'une grande marine sur les destinées extérieures d'un pays, désiren voir se réaliser, afin d'assurer, disent-ils, l'unité de vues nécessaire Celle-ci ne serait pas obtenue davantage, si la pensée dirigeante con tinuait à manquer. Or, l'organe de cette pensée directrice existe et toujours existé : c'est le gouvernement, c'est le Président du Conse si l'on veut. C'est à ce dernier qu'incombe le devoir d'imposer se

vues aux ministères militaires, pour aboutir à une action concordante. La trop grande discrétion dont ont fait preuve jusqu'ici tous les gouvernements qui se sont succédé (il faut excepter le passage de Gambetta aux affaires) à l'égard des ministères militaires, n'est rien autre qu'un défaut de sens politique. Un grand nombre d'autres idées, plus heureuses, se rencontrent dans ce livre, écrit dans un style alerte, vif, rapide, vraiment entraînant. Nous regrettons de ne pouvoir en parler plus longuement.

§

M. le commandant E. Ferry, dans un petit livre nerveux et condensé, **De Moukden à Nancy**, tire une admirable leçon de la guerre russo-japonaise. Après avoir fait ressortir que les armées russe et japonaise ont été privées en Mandchourie des « puissants moyens industriels, et, en particulier, des réseaux serrés et organisés de chemins de fer, qui forment la caractéristique des théâtres d'opérations de l'Europe occidentale » ; que, par voie de conséquence, les enseignements d'ordre stratégique qu'on peut être tenté de dégager de l'étude de cette campagne ne peuvent être que « négatifs, indirects ou obtenus par déduction », l'auteur, par une fiction audacieuse très originale, suppose la bataille de Moukden transportée dans la région Epinal-Verdun. On voit tout l'intérêt d'une pareille hypothèse ; elle contient l'étude du cas concret le plus angoissant que notre armée peut avoir à résoudre. M. le commandant Ferry l'a traité avec une maîtrise absolue et en a dégagé les leçons qu'aucun officier de notre armée ne doit ignorer.

Il nous reste bien peu de place pour parler, comme nous voudrions, du laborieux ouvrage du capitaine A. Constantin : **le Rôle sociologique de la guerre et le sentiment national**, qu'il a eu l'idée heureuse de terminer par une magistrale traduction du plus vigoureux pamphlet qu'on ait écrit en faveur de la guerre : **la Guerre moyen de sélection collective** par le Dr Steinmetz, de la Haye. La guerre est un agent de salubrité sociale ; elle sert à purger l'humanité des états pourris qui menacent de l'infecter. M. G. Ferrero avait déjà émis l'idée que la guerre « hâte les crises préparées par l'usure des institutions sociales et politiques ». La thèse n'est donc pas très neuve. Mais le Dr Steinmetz l'enrichit d'arguments nouveaux, présentés avec une véhémence et une puissance de conviction remarquables. Ce n'est pas une apologie de la guerre ; c'est la justification de son rôle social. De telles pages sont à lire. Elles sont difficilement oubliables.

L'ouvrage du capitaine Constantin se décolore un peu auprès de ces pages vigoureuses. Il faut se ressaisir pour constater que la somme de travail et le savoir encyclopédique dont il témoigne suffi-

raient à le rendre très estimable. Il est peut-être un peu excessif d remonter jusqu'à la période pléistocène pour déterminer les origines ethniques des Français. Bien des spécialistes, en parcourant ces pa ges, pourront sourire de tant de lectures accumulées et quelquefoi mal assimilées. Mais l'ensemble est imposant. Il témoigne d'une fort conscience. L'auteur, pour expliquer la fatalité de la guerre, invoqu la concurrence économique entre les Etats. Dans une étude, paru dans cette Revue, il y a peu temps (1), M. G. Danville affirmait, l'encontre de cette thèse, que le danger créé par la concurrence écono mique était passé, la moitié de la production mondiale échappan désormais à la loi de la concurrence par le jeu des trusts, cartells etc., dont l'effet a été de stabiliser les prix de vente. Le capitain Constantin et M. G. Danville auront à se mettre d'accord.

Memento. — *Revue d'Histoire* (mars). *La Campagne de 1794 à l'armé du Nord.*—*Revue militaire des armées étrangères* (mars). *Les Manœuvre impériales allemandes en 1906.* — *L'Etat-major administratif dan l'armée anglaise*, étude de la nouvelle organisation de l'état-major géné ral anglais.

Journal des sciences militaires (mars). Léon Hennet : *Etudes d'histoir militaire* sur le XVIIIe siècle, très intéressante contribution sur la situati du personnel militaire subalterne sous l'ancien régime, qui montre com bien les idées professées en général aujourd'hui sur ce sujet sont fausse et injustes souvent. — *L'Artillerie de campagne à tir rapide*, etc. — *Grande Revue* (25 avril). Ch. Humbert : *L'Etat d'âme de l'armée*, articl qui fera quelque bruit.

Le Censeur a donné successivement les portraits des généraux d Lacroix, Bailloud et Pau. Le Comité technique des Archives du ministèr de la Guerre vient d'arrêter de nouvelles règles concernant la communica tion aux chercheurs des différentes pièces d'archives du ministère et des corps d'armée.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue : Une étude de M. Camille Mauclair sur l'œuvre d'Aug. Villiers d l'Isle-Adam. — *La Grande Revue :* M. André Suarès écrit sur « La Femme ». — *Les Lettres :* M. René Boylesve commente l'œuvre du poète Charles Guérin. — Memento.

M. Camille Mauclair, dans **La Revue** (15 avril), donne, en un douzaine de pages, un *Villiers de l'Isle-Adam* très complètemen étudié, défini avec la plus pénétrante intelligence. Villiers, dit M. Mau clair, « nous arrive à la fois posthume et nouveau ». C'est une for mule heureuse, pour résumer cette étrange aventure : que l'œuvr d'un des plus dignes d'admiration parmi les écrivains du XIXe siècl

(1) *Mercure* du 15 mars.

ait point fait encore l'objet d'un examen critique sérieux, quand
a tant écrit sur sa personne qu'elle est presque familière (avec des
s, des manies, des anecdoctes dont nulle ne renseigne vraiment sur
psychologie du grand homme) à des gens qui n'ont lu et ne liront
ut-être jamais, pas même un conte sorti de sa plume.

Ainsi, la très pitoyable destinée de cet artiste génial se prolonge
delà du tombeau. « La banalité des petits cafés »,—selon l'expres-
on pittoresque de M. Camille Mauclair, — où il disait « tout haut
s rêves », amoindrit encore sa mémoire et elle souffre de la sotte
discrétion des chroniqueurs de naguère. Il sied d'oublier ceux-ci et
atmosphère sordide dont ils se plurent à entourer la mince figure
vaste front de Villiers de l'Isle-Adam. Physiquement, Louis Mé-
ard lui ressemblait beaucoup et il faudrait aujourd'hui qu'une
ude, aussi respectueuse, tendre et sagace que l'écrivit M. Philippe
erthelot sur l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*, nous fût
nnée sur Villiers. M. Camille Mauclair la réalisera-t-il ? On ne
eut que le souhaiter très vivement, après la lecture de son article
la Revue.

Très nettement, M. Mauclair isole Villiers des « écrivains catholico-
mantiques » : Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, auxquels on l'a
ngtemps comparé. « La lucidité, la force sereine, la pureté, la ri-
esse des rythmes, la beauté du choix des images, la connaissance
arfaite des secrets littéraires », tout cela élève l'œuvre de Villiers à
n niveau où n'atteignent même pas *le Prêtre marié*, ni *Une vieille
aîtresse*.

Il y a un excellent parallèle entre Flaubert et Villiers à propos de
ur ironie et de leur défiance à l'égard de l'idéal scientifique.

Dernier rejeton d'une race bretonne, représentant d'une société vaincue
ui ne s'attarde même plus au souvenir de la défaite, Villiers n'entend
arder de toutes ses prérogatives que le droit au rêve dans la vie pauvre.
Il y a donc en lui une sorte de désespoir harmonieux et irréductible,
u'il cache comme il conservait, paraît-il, la plaque de Malte dans sa
alise. Il n'est pourtant pas éloigné de penser qu'un enrayement du pro-
ressisme serait possible dans le domaine moral ; seulement, esprit imbu des
iérarchies qui, sur la servitude des prolétariats, édifièrent la grandeur des
ègnes, héritier des chevaleries grandes par l'épée et la croix, Villiers
'accepterait de mot d'ordre que de la volonté de Rome, quelles que fussent
es restrictions intellectuelles. On dit qu'il songea à mettre sa plume au
ervice d'une campagne religieuse. Le clergé, effrayé par tout homme
upérieur, l'écarta, comme il a écarté successivement tous les grands écri-
ains qui s'offrirent à défendre sa cause, la haine et la crainte des penseurs
emblant être sa règle invariable. Il est permis de penser que Villiers, par
on éloquence et les ressources de son génie, eût rendu à l'Eglise de réels
ervices, mais aussi qu'un différend se fût vite élevé. Villiers était homme
soutenir le droit de Rome à la suprématie temporelle et spirituelle; mais

il eût refusé de légitimer les intrigues de curie et l'élimination sourn
de l'esprit évangélique. Quoi qu'il en soit, ces diverses tendances donn
les repères d'une analyse raisonnée de son esprit, puisque l'attitude c
Lacordaire laïque n'a pu être prise par ce gentilhomme qui, comme Vig
auquel il ressembla plus qu'on ne pense, sut mettre à son cimier doré «
plume de fer qui n'est pas sans beauté ».

Dans les lignes qui suivent, M. Camille Mauclair prépare
conclusion très juste en sa hardiesse :

Il est profondément déplorable qu'un tel homme ait été déçu autant
son Eglise que par sa profession. Il ne me semble pas qu'en écrivant
Faillite de la science, pamphlet dont les conclusions sont symétriquem
opposées aux siennes, M. Brunetière ait songé à citer Villiers et à trou
dans *l'Eve future* un des plus sérieux appuis de sa thèse. L'oubli
fâcheux pour lui. Infiniment plus loyal et plus troublant que toutes
déclarations qui ont accusé les savants de faillir à des engagements pris
leur nom et à leur insu par des sophistes, un tel livre est propre à for
l'admiration de qui n'en adopte pas les idées. Villiers, s'il avait, grâc
une grande notoriété, pu se livrer à la critique, eût été pour la lib
pensée un adversaire redoutable. Il n'a pourtant été séparé de la philoso
parisienne que par quelques vocables. Si, au lieu de choisir pour typ
savant le thaumaturge Edison, il avait choisi Pasteur ou Claude Bern
s'il avait assez vécu pour connaître les découvertes récentes qui ont mo
les données scientifiques sur la matière et son mystère, notamment
dernières affirmations de Sir William Crookes, dont les trouvailles d'an
le frappèrent si vivement, sans doute son romantisme et son aristocratis
eussent cessé de se cramponner au dogmatisme romain. Au lieu de se fa
un point d'honneur de rester le défenseur d'une cause jadis grande, et
s'épuiser à lui insuffler une flamme dont tout son génie n'a pu la réchauff
Villiers eût été un homme de l'avenir, un fervent du nouvel esprit chréti
antiromain. Sa morale était déjà celle des plus nobles intelligences
rebute aujourd'hui l'association du catholicisme romain et des régim
autocratiques. Ses deux pièces en un acte, *l'Evasion* et surtout *la Révo*
qui est le prototype de *Maison de Poupée*, le montrent proche d'Ibsen et
Nietzsche, et toute son œuvre fait mesurer la mesquinerie intellectu
d'un parti qu'il défend en croyant défendre la foi, que ce parti ne s
même plus respecter ni comprendre.

Villiers semble être un homme d'hier, et cependant tout ce qu'il écrit
imprégné du pressentiment de demain.

Et, maintenant, il est question d'élever un monument à Villie
de l'Isle-Adam, sur une place de Saint-Brieuc. Même si ce monume
est un chef-d'œuvre, il ne suffira point à la gloire de Villiers. A
critique littéraire actuelle, il appartient de réparer les torts des co
temporains de Villiers envers lui et de convaincre le public de l
les Contes cruels, *l'Eve future*, *Tribulat Bonhomet*, et le reste !

§

M. André Suarès a une grande force de pensée et un merveilleux on d'expression. Ses *Idées et visions*, que publie **la Grande evue** (10 avril), peuvent satisfaire le philosophe et l'amateur de yle. Par la forme, cet écrivain net s'apparente à M. Paul Claudel, ont on sait la phrase nue, dépouillée, essentielle et rigoureusement xpressive. M. Suarès est un penseur original et très savoureux, té- oin cet extraordinaire *Réveil en sursaut*, d'une ironie poignante ans la vérité, où il nous fait assister au réveil, à la toilette, d'un ondamné à mort, et en imagine le dernier entretien avec le person- el de la prison, pour terminer par cet aphorisme désolé : « Les pires êtes sont loyaux, au prix des intentions. »

Nous voudrions pouvoir transcrire ici pour leur totale perfection, es deux pages que M. Suarès intitule : *La Femme*. En voici du oins un fragment :

Pour l'homme, même dans la fureur du désir, la femme est un objet e contemplation. Même dans la joie, elle fait naître la compassion. Et d'a- ord, pas une femme n'est joyeuse, peut-être? Elles sont gaies, et c'est out. Elles sont innocentes, de même, et ce qu'il y a de plus innocent, parce ue le plus noir péché, en elles, est un parfum qu'elles ont et non pas u'elles achètent. Mais leur innocence n'est qu'une espèce de pureté, et omme une couleur de la vie à un moment du jour, et que le moindre nuage u ciel leur fait perdre. Comme les plus rieuses n'ont pas la joie, dans les lus innocentes, on sent une rose criminelle. C'est le même mystère qu'on devine, quand on s'abîme au cœur de sa propre vie.

Voici donc la femme devant son roi, qu'elle le haïsse ou qu'elle l'aime, u'elle le serve ou qu'elle l'asservisse, qu'elle le tue dans son sommeil ou u'elle se couche à ses pieds. Dans la contemplation où je l'ai prise, rien ne me trouble au delà, si la femme tue son roi, que cette pensée terrible u'il a lui-même préparé son meurtre et qu'il lui a mis le couteau aux mains. Face à l'homme, je considère la femme comme l'œuvre de sa pa- ience.

La vierge et la rebelle repoussent l'approche fatale ; elles tendent le voile ntre leur cœur libre et la chaîne du sort obscur à trois crocs qui doivent nordre dans la chair du ventre, qui jouit et qui désire, dans le sein qui ourrit, et dans l'âme qui tient le grand livre et récapitule. L'amoureuse uvre les bras, et elle râle. Et la mère est toute inclinée sur le fardeau. Mais toutes, elles portent la vie, même celles qui la maudissent, même elles qui l'ignorent. Toutes ont reçu la marque de la charge, comme les génisses dans l'enclos, même celles qui la refusent. Au centre de leur vie, l y a la cicatrice. Quoi qu'elles fassent, elles sont parquées dans l'herbage u destin ; et quoi qu'elles veuillent, c'est l'homme qui doit renouveler, avec a plaie, la marque.

O sort terrible, et qui émeut la pitié ! On ne peut les y soustraire sans un meurtrier mensonge, ni les dérober à leur propre nature. Mais on ne peut

les y reconnaître, sans descendre aussi dans ces douloureuses entrailles. m'y couche, en contemplation; je rentre au ventre de ma mère, qui morte en me donnant la vie; et je suis la pensée de cette douleur sa borne, je suis l'homme et la méditation qui voit dans le mystère du sein la nuit du sacrifice.

Je regarde la femme suspendue à l'amour, comme la terre au soleil! faut qu'elle aille à la saison prescrite, il faut qu'elle s'ouvre, il faut que soc entre là et la semence, il faut qu'elle se fende et que les vergetures pa lent pour la gerbe; il faut qu'elle travaille de son sang pour les épis poussent, et il faut qu'elle soit de chaume désert, après la moisson. C dans la femme que j'ai appris que la contemplation est la compassion plus profonde. Car cette femme toute suspendue à l'amour, elle ne le co naîtra jamais; elle en sera trahie, elle croira l'être toujours. Elle ne vit q pour le soleil, et dans sa folie elle le réclame; elle ne peut concevoir q de lui; mais elle ne sait pas qu'il ne doit être pour elle qu'une flèche, q c'est assez pour elle d'un rayon, et que, s'il l'a touchée, tout est fini.

§

Tandis que, dans *le Censeur* (13 avril), MM. H. de Régnie F. Delattre, J. Bon, G. Gourdon, S.-Ch. Leconte, rendent homma au grand et regretté poète Charles Guérin, — M. René Boylesve consacre un bel et douloureux article, que publient **les Lettr** (15 avril).

Après une substantielle analyse des poèmes de Charles Guéri M. René Boylesve termine par ces lignes :

Que le poète soit jugé par ses pairs ! Moi, je n'ai été qu'un lecteur ér dès les premiers vers de Guérin, comme je ne l'avais jamais été, alors, p un poète vivant; et dans le passé j'en suis encore à chercher quelle somb sensibilité, enivrée de souffrir, peut s'apparier à la sienne.

Son œuvre est trop intime et trop douloureuse pour être jamais très la gement goûtée. Elle n'a rien de commun, il l'a reconnu lui-même, avec l préoccupations des hommes. Et d'abord, elle est pure de toute vulgarit L'amour même, par où, d'ordinaire, le poète rejoint l'homme, chez Guéri il est trop mystérieux, trop incertain, trop assombri. Mais son âme, tr exceptionnelle, touchera longtemps les âmes solitaires, orgueilleuses, v luptueuses et blessées. Et puis, la franchise ardente et contenue de son a éclatera, dans l'histoire de la littérature, comme l'éclair sur un ciel d'enc La gloire, qu'il a si âprement appelée, — dans ses vers seulement ! — el lui était pourtant promise; elle lui avait pourtant touché la main ! Et était de qualité à la dédaigner si seulement le contact eût été poussé pl loin. Elle sera plus noble et plus pure, assise sur un tombeau. Car je cro fermement qu'il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait dit, dans cette incor parable promenade au jardin :

Et je sens de mon âme à mon esprit monter
Quelque chose d'amer qui ressemble au génie...

Memento. — *Les Lettres* (15 avril) : *Entretien*, par M. Daniel Hal

vy. Vers de MM. Ochsé et E. Henriot. Les chroniques du mois, très brillantes.

La Revue hebdomadaire (20 avril) : M. Pierre Baudin donne une analyse du curieux ouvrage que M. le commandant E. Ferry vient de publier sous ce titre : *De Moukden à Nancy*. — M. Pervinquière écrit sur *Les poudres sans fumée*, à propos de l'explosion de *l'Iéna*.

Tanit (1er avril) : *Carthage* par Mme Myriam Harry.

La Revue (15 avril) : Lettres inédites d'Edgar Quinet. — M. E. Zahn : *Comment Sepp et Pepp montèrent au ciel*.

La Nouvelle Revue (15 avril) : Colonel Novitsky : *Lettres sur les journées de Moukden*. —

La Revue du mois (10 avril) : M. G. Damas : *Les loups-garous*.

La Revue de Paris (15 avril) : *La mort de l'Iéna*, récit d'un témoin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Plasma de Quinton (*Le Temps*, 17 avril 1907). — La Bibliothèque Nationale (*Le Siècle*, 1er mai). — La Française (*La Dépêche*, 27 avril).

M. de Varigny a résumé dans une récente causerie scientifique du **Temps** les résultats du traitement marin inauguré par M. Quinton. Il aurait pu, semble-t-il, y laisser moins de réserves, insinuer un peu moins que le plasma de Quinton guérit, tout en ne guérissant pas, et que, même quand il ne guérit pas, il guérit tout de même, mais que quand il guérit, il n'est pas bien certain que le remède soit efficace. M. de Varigny a peur de se tromper ; il a peur d'avoir l'air de prôner un nouveau Behring. C'est peut-être le plus grand tort que les mauvais savants aient fait aux vrais savants, de répandre sur la science, même la plus loyale et la plus évidente, des doutes. On sent très bien, sous les réticences, que M. de Varigny comprend la beauté de la méthode Quinton ; et il admet son efficacité, bien plus qu'il n'ose l'avouer. Voici les passages saillants de son étude :

Le traitement marin a été imaginé par M. René Quinton, comme corrollaire d'une doctrine biologique qui est d'un puissant intérêt. La voici en deux mots. La vie a, selon toutes les vraisemblances, — et c'est un point sur lequel nul biologiste ne fera d'objections sérieuses, — débuté dans l'eau de mer, à une époque où celle-ci était moins salée que maintenant. L'eau de mer fut le milieu vital des premiers organismes; elle est encore celui des organismes marins élémentaires. Chose fort curieuse, elle reste aussi le milieu vital des êtres les moins aquatiques, des oiseaux, des mammifères, de l'homme même. Le liquide interne de l'homme, c'est essentiellement une eau de mer diluée. Chacun de nous est un aquarium marin ambulant.

Cette remarquable persistance de composition du milieu interne, qui s'observe chez l'immense majorité des animaux, et qui se réalise chez les plus élevés par un effort, ou au moins une sélection opérés par les organismes, est interprétée par M. Quinton non seulement comme un phénomène ata-

vique, mais comme une indication du fait que l'eau de mer est le milieu par excellence qui convient à la vie des cellules.

Très suggestive au point de vue biologique — ce qui est l'essentiel, car il n'est point indispensable qu'une doctrine soit exacte : il est nécessaire et suffisant qu'elle fasse penser, et incite à l'action — la « loi de constance marine originelle » présente un corollaire d'ordre médical non moins intéressant. Si l'eau de mer est le milieu qui convient le mieux à la vie des cellules, dit M. Quinton, n'est-il pas permis de penser que des états pathologiques peuvent être dus à une modification accidentelle du milieu interne ? Et dès lors, n'est-il pas indiqué d'y remédier en reconstituant le milieu, en le rafraîchissant ou renouvelant par introduction dans le corps d'eau de mer diluée, la mer actuelle étant plus salée que ne l'était la mer primitive ?

L'argument se tient. Et après les expériences de M. Quinton sur les animaux chez qui il a remplacé tout le sérum du sang par de l'eau de mer diluée, il faut reconnaître qu'il se tient très ferme.

Logiquement déduit de considérations de pure biologie, le traitement marin consiste donc à introduire dans l'organisme du sérum nouveau et frais, de l'eau de mer diluée, incomparablement plus riche que le sérum physiologique classique, puisqu'elle contient une quantité de corps chimiques qui manquent à celui-ci.

Cette eau de mer diluée, c'est le « plasma de Quinton ». J'ajouterai seulement qu'il faut quelques précautions dans la préparation de ce plasma, sous peine de n'avoir qu'un liquide dangereux. Mais elles n'en feront jamais un remède cher : le coût du traitement est insignifiant. Celui-ci se fait par injections sous-cutanées de 20, 50, 100, 200 grammes, une ou deux fois par semaine, ou par mois, pendant un temps variable, mais le plus souvent court. Cela dépend du mal, naturellement, et de sa chronicité. Dans aucun cas, une injection modérée ne produit le moindre effet fâcheux.

Maintenant quelles sont les maladies qu'on peut traiter par l'eau de mer ?

A la vérité, on n'en sait rien. Ou plutôt, si l'on sait déjà que le plasma de Quinton est tout indiqué dans la tuberculose par exemple, on ne sait absolument pas s'il ne rendra pas des services dans des maladies où, *a priori*, on ne songe nullement à l'employer.

Les deux principales maladies justiciables du traitement marin sont, pour le moment, l'athrepsie des jeunes enfants et la tuberculose. Ce sont d'ailleurs les deux maladies qui s'offrent le plus souvent aux dispensaires cités plus haut.

En ce qui concerne l'athrepsie, c'est-à-dire la débilité des jeunes enfants qui n'arrivent pas à se nourrir, qui ont les chairs flasques, vides et le faciès vieux et souffreteux que chacun, hélas ! a pu voir, on a obtenu de véritables miracles, et cela sans autre régime, sans changement de lait ou d'air. La chute de poids s'arrête, pour ainsi dire, du jour au lendemain, pour être remplacée par un relèvement ; la diarrhée s'arrête, et la vie, qui déclinait, se relève. Les observations prises à la Maternité et dans les dispensaires sont concluantes.

Pour la tuberculose, les faits relevés jusqu'ici sont, en bien des cas, d'un puissant intérêt. J'ai vu l'autre jour — car je tenais à voir des malades chez qui le traitement ne date pas d'hier seulement — au dispensaire de La Motte-Picquet, un sujet de quarante-huit ans qui a été soumis au trai-

tement marin il y aura deux ans en juin. Son état était le suivant : dyspnée intense ; à peine la parole et la marche sont-elles possibles. Au poumon partout, lésions tuberculeuses du deuxième degré, et hémoptisies. Le malade se donnait si peu de temps à vivre — et le médecin ne pouvait le contredire — qu'il se refusait à acheter des vêtements dont il avait pourtant grand besoin. « Pour si peu de temps, à quoi bon ? »

Il se soumit deux mois au traitement et fut amélioré. Il fut assez remonté pour juger inutile de continuer. Mais, après quatre mois, il revint. Et en deux ans il a suivi quatre périodes de traitement, la quatrième ayant débuté le 2 mars de cette année. Du 2 au 13, jour où je l'ai vu, il a gagné 800 grammes. Et cela, notez le bien, sans cure d'air, sans cure de repos, sans suralimentation, sans aucune autre thérapeutique. Il est extrêmement amélioré, il marche sans peine, et va et vient. Sa vie est transformée. « Je me fais l'effet d'un phénomène », me dit-il, tant sa condition actuelle diffère de celle où il se trouvait.

En somme, on ne peut que recommander un traitement dont la base est aussi rationnelle et qui, dans la pratique, a donné des résultats merveilleux. La méthode de M. Quinton a ceci de rare qu'elle n'est née ni du hasard ni de l'empirisme. Elle est la conséquence logique d'un raisonnement scientifique. C'est le second fait de ce genre qu'on trouve dans l'histoire de la médecine. Le premier, c'était la méthode de Pasteur. Or, et l'on conçoit l'hostilité de certains médecins, pas plus que Pasteur, M. Quinton n'est médecin.

§

M. Camille Pitollet étudie, dans **le Siècle**, le fonctionnement de la Bibliothèque Nationale. Il trouve, et à juste titre, que la salle de travail est encombrée de lecteurs bénévoles et cela au détriment des travailleurs véritables. Pour satisfaire l'humble curiosité d'une centaine de flâneurs, on sacrifie le temps des gens sérieux. Il trouve encore, et c'est à juste titre, que la table, dite de la *Réserve* et où on ne communique que des livres rares ou précieux, est fort mal installée, que ce n'est pas une table qu'il faudrait pour ce service, mais une salle spéciale, sinon plusieurs cabinets de travail où l'érudit pourrait en paix poursuivre ses recherches.

Mais le mal le plus grand, c'est la facilité avec laquelle on délivre, presque au premier venu, des cartes pour la salle de travail, alors qu'il y a une salle publique de lecture, où ceux qui ne font pas de travaux spéciaux rencontrent toute satisfaction. A ce propos, M. Pitollet publie le règlement draconien du British Museum de la libérale Angleterre. Le voici :

I. L'usage de la salle de lecture est restreint aux buts de recherche et de consultation. La salle est ouverte tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, le Vendredi-Saint, le jour de Noël et les jours de

jeûne et d'actions de grâce fixés officiellement, ainsi que les quatre premiers jours de la semaine, en mars et en septembre.

II. — Les heures d'ouverture sont de neuf heures du matin à sept heures du soir toute l'année.

III. — Les personnes désireuses d'être admises dans la salle de lecture doivent s'adresser par écrit au directeur, en spécifiant leur profession ou leur métier, leur résidence et *la raison spéciale* qui les fait demander cette admission.

IV. — Toute demande de cette nature doit être faite au moins deux jours avant celui où l'on désire l'entrée à la Bibliothèque, et elle doit être munie d'une recommandation écrite d'un chef de maison (dont l'adresse pourra être contrôlée par les sources ordinaires de contrôle et qui devra être, en même temps, une personne d'une situation sociale inéquivoque), signée de son nom au complet et nantie de son adresse, certifiant qu'elle est donnée *sur la connaissance personnelle* du demandeur ou de la demanderesse et garantissant que celui-ci ou celle-ci fera un usage adéquat de la salle de lecture.

V. — Si la demande ou la recommandation paraît insuffisante, le directeur refusera l'entrée ou soumettra le cas aux administrateurs (*trustees*) qui donneront leur avis.

VI. — Les cartes d'entrée (*a*) sont *personnelles*, (*b*) doivent être montrées à toute réquisition.

VII. — Aucune personne ne sera admise dont le but est ou de se préparer à quelque examen, ou de rédiger des ouvrages sur un sujet mis au concours, ou de façon générale sur une matière sujette à un prix, à moins d'exciper de raisons spéciales. De même la salle de lecture est fermée aux personnes qui voudraient consulter les annuaires de l'année courante.

VIII. — Tout sujet au-dessous de vingt et un ans est exclu, sauf ord. spécial des administrateurs de l'admission.

XII. — Le silence doit être strictement observé dans la salle de lecture

XVI. — Toute infraction à ces règles rendra le privilège d'admission passible d'être annulé.

XVII. — En cas de défaut de politesse ou de retard anormal dans la remise des livres, ou d'un manque quelconque dans le service, on est prié d'en référer de suite à l'inspecteur de la salle de lecture.

XVIII. — Le privilège d'admission est conféré aux deux conditions suivantes :

a) De pouvoir être suspendu en toute occasion par le directeur.

b) De pouvoir être retiré comme et quand bon semblera aux administrateurs.

XIX. —... Tout lecteur constatant un défaut ou un dommage dans un livre, un manuscrit ou une carte devra les signaler à l'inspecteur de la salle de lecture.

M. Octave Uzanne fait, dans **la Dépêche**, un bel éloge de la Française. Il conclut :

La Française de France, celle que nous connaissons et estimons, femme

lu vrai peuple rural ou urbain, bourgeoise, boutiquière, financière ou autre, mérite d'être célébrée hautement comme la plus humaine, la plus exquise compagne qui soit et aussi comme la plus sûre amie dans l'adversité, la mère la plus passionnée qui se puisse rencontrer ici-bas. La Française ne manque pas au degré que l'on croit à la véritable mission de la femme qui est de créer, maintenir, perpétuer la famille par l'enfant. Parmi l'exubérance romanesque des végétations parasites, c'est encore ce sentiment primordial qui domine au cœur de la Française, sentiment de l'admirable nature qui demeure toujours vivace en poussant à travers tant de rejetons. Brieux a bien indiqué cela, mais je voudrais, écrivains de France, que nous exaltions comme il convient nos chères femmes trop effleurées par la boue de notre littérature d'éternel érotisme. La Française, mais c'est la gloire, la beauté, le charme, la fleur saine, le parfum de notre pays, c'est à elle, quand nous voyageons, que nous comparons les femmes des autres pays, dont je ne veux médire, mais qui ne peuvent aucunement être mises en parallèle, c'est vers elle que nous revenons bien vite, comme on revient à ce qui est exquis, douillet, charitable, consolateur, et berceur. La Française !... mais si jamais on élevait un temple à la Gran-Vertu, à celle qui n'est pas hypocrite et mesquine elle y entrerait au premier rang et y serait même place aux moins vertueuses d'entre elles, parce que celles-ci seront, au milieu du vice même, plus honnêtes, plus loyales, plus sincères que mesdames les Tartufes anglo-saxonnes. La Française, il faudrait la diviniser.

Octave Uzanne a fait des voyages et même des séjours dans presque tous les pays du monde. Il sait ce qu'il dit.

R. DE BURY

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Marion de Lorme*, drame en cinq actes, en vers, de Victor Hugo (22 avril). — Odéon : *La Française*, pièce en trois actes, de M. Brieux (18 avril). — Théâtre Antoine : *Timon d'Athènes*, pièce en cinq actes, de M. Emile Fabre (12 avril). — Théâtre Réjane : *Les Deux Madame Delauze*, pièce en trois actes, de Mme G. Mourey (19 avril). — Bouffes : *Papillon*, comédie en trois actes, de MM. René Péter et Robert Danceny (19 avril). — Porte-Saint-Martin : *La Marjolaine*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Jacques Richepin (20 avril). — Ilemento.

La Comédie-Française vient de reprendre **Marion de Lorme**, qu'elle avait abandonnée depuis 1873 : il faut l'en louer. On entend toujours avec joie les drames de Victor Hugo : ils sont pleins de fougue, de tendresse et de majesté, et — il est un peu ridicule de le répéter — nul poète, chez nous, n'a écrit, pour le théâtre, de plus beaux vers que Victor Hugo. Voici que, de nouveau, *Marion de Lorme* est au répertoire de la Comédie-Française. Souhaitons qu'on y garde, avec *Hernani*, avec *Ruy Blas*, avec *les Burgraves*. Et souhaitons qu'à ce répertoire on remette *le Roi s'amuse*, on mette *Torquemada* et ce chef-d'œuvre, acclamé naguère à Bruxelles, *Manneront-ils ?*

D'illustres acteurs jouent *Marion de Lorme :* Mme Barte MM. Mounet-Sully, Le Bargy, Paul Mounet, Albert Lambert, Leloi Georges Berr. Il sont impeccables ; certains d'entre eux, même, son hélas ! trop impeccables.

M. Brieux a toujours des intentions vertueuses : il s'est dit qu notre littérature, en prêtant aux Françaises un goût irrésistible pou l'infidélité conjugale, dénaturait leur caractère et les faisait injust ment mal juger par les étrangers. Et, pour protester contre les co tumes de nos littérateurs, M. Brieux a écrit **la Française**.

La fable qu'a imaginée M. Brieux est d'une puérilité déconcertan et pouvait-il en être autrement ? La thèse que M. Brieux prétenda soutenir est tellement puérile ! Si, pour une femme mariée, la ver est de ne point tromper son mari, que de Françaises sont vertueuse que d'Anglaises ! que d'Allemandes ! que d'Italiennes ! que de Su doises ! que de Blanches et de Rouges ! que de Noires et de Jaune Certaines y ont du mérite, mais c'est en vain que beaucoup d'autr voudraient déserter les bons chemins.

M. Brieux a l'âme candide et belle. La pièce qu'il vient d'écr est, je crois, la plus vertueuse qu'on ait vue depuis longtemps. J' jouterai qu'elle est construite avec adresse ; et, de cela, l'on ne s'ét nera guère : M. Brieux est un auteur dramatique adroit, nul ne gnore.

Mmes Jeanne Rolly et Madeleine Lély, MM. Decori, Duquesne, D jardins et Vargas tiennent à souhait les principaux rôles de *la Fra çaise*.

En un chœur de *Lysistratè*, les femmes révoltées parlent à ce qui les implorent d'un certain Timon, qui habitait un lieu farouch tout hérissé d'épines ; il s'y était retiré par haine des hommes, d il exécrait les mœurs, mais, disent-elles, il aimait beaucoup femmes. Dans *les Oiseaux,* Prométhée déclare qu'il est pour Dieux un « pur Timon ». Ce Timon, évoqué par Aristophane, ex ta-t-il, ou ne fut-il jamais qu'un personnage légendaire ? A croire Plutarque, il exista : mais que vaut, en histoire, le témoigna de Plutarque ? Rien, ou presque. Plutarque, en la vie d'Alcibia nous rapporte un étrange compliment qu'un jour Timon aurait f à son héros : « O tu fais bien, mon enfant, — je cite la traducti d'Amyot, — et je t'en sçay bon gré, de ce que tu vas ainsi croiss en crédit : car si tu as jamais authorité, ce sera au grand mal et à ruine de tous ceulx icy. » En la vie de Marc-Antoine, il nous don quelques détails sur Timon, personnage acariâtre et insociable, q par méchanceté, n'avait d'amitié que pour Alcibiade, et que pour nommé Apemantos : cet Apemantos était, comme lui, insolent et d « J'ay en ma maison, aurait dit un jour Timon aux Athéniens asse

lés, une petite place, où il y a un figuier, auquel plusieurs se sont esja penduz et estranglez, et pour autant que je y veux faire bastir, e vous en ay bien voulu advertir devant que faire coupper le figuier, celle fin que si quelques uns d'entre vous se veulent pendre, qu'ils e despeschent. » Que Timon ait vécu ou non, peu importe, après out : Lucien en a fait l'interlocuteur principal d'un très spirituel dialogue, — et qui est, presque, une comédie, — et Shakespeare en a fait le héros d'un drame puissant et fougueux. Et c'est ar Lucien et par Shakespeare que nous savons pourquoi Timon aïssait tant les hommes.

M. Emile Fabre, dont on sait toute la brillante audace, a voulu ous conter, après Lucien, après Shakespeare, la vie de Timon. Que le lectures a dû lui coûter la composition de **Timon d'Athènes!** Outre Lucien et Plutarque, M. Emile Fabre a mis à contribution Thucydide et Diodore ; Xénophon et Platon ne lui sont pas étrangers, et, çà et là, dans la pièce, on trouve des souvenirs très précis l'Eschyle ou d'Aristophane. En même temps qu'un drame d'idées, il voulu, je pense, faire un drame historique, où fussent reconstituées, vec exactitude, avec force, les passions diverses et les angoisses des Athéniens pendant la guerre du Péloponèse.

Pour M. Emile Fabre, si Timon en vint à désespérer des hommes, e ne fut pas seulement pour les déboires de sa vie privée, ce ne fut as seulement parce qu'il connut la morne ingratitude des faux mis. Timon se mêle à la vie politique d'Athènes; l'égoïsme des ristocrates ne lui donne que du dégoût, et la pratique de la démoratie le déçoit. Il me semble que M. Emile Fabre n'a pas gardé au caractère de Timon toute la netteté nécessaire. Timon a de brusques ursauts qui parfois nous étonnent. Il a des enthousiasmes dont on ne comprend pas toute la raison, et il lui arrive aussi d'être un peu ien prompt au découragement. Il n'empêche que M. Emile Fabre a fait le plus louable effort pour amplifier le personnage de Timon ; il prête à son héros de nobles paroles, et il lui fait prononcer, devant le peuple assemblé au Pnyx, le plus courageux et le plus fier des discours.

D'innombrables personnages font cortège à Timon; il en est dont es traits sont dessinés d'une manière excellente, Alcibiade, par exemple. Il faut louer encore M. Emile Fabre d'avoir su renouveler le rôle du cynique Apemantos : la mort d'Apemantos est un des meilleurs épisodes du drame.

Par le jugement sommaire des généraux vainqueurs aux îles Arginuses, M. Emile Fabre a évoqué, avec une réelle puissance, des événements récents. Le quatrième acte de *Timon d'Athènes*, — celui où nous assistons à la condamnation des généraux, — acte mouvementé, éloquent, est, d'abord, celui qui frappe le plus. Mais peut-

être, à la réflexion, lui préfère-t-on le second acte, qui est varié, où des scènes intimes alternent, le plus heureusement du monde, avec des scènes populaires. Un instant, M. Emile Fabre nous y fait voir Cléon, qui n'est point encore arrivé à sa haute fortune : la scène où il paraît est parmi les bonnes du drame. Et il faut louer encore la rencontre de Timon et de Nysæa, la conversation de Timon et d'Alcibiade, la scène entre Timon et le prêtre parjure.

La manière dont M. Gémier l'a présenté au public rend plus intéressant encore le drame de M. Emile Fabre. Les décors sont bons; seul, celui du Puyx, au quatrième acte, est à critiquer sévèrement : il est d'une inexactitude vraiment excessive. Mais il faut admirer sans nulle restriction le soin avec lequel sont réglés, dans toute la pièce, les moindres mouvements de la figuration. On n'a jamais vu ici, je crois, mise en scène plus parfaite que la mise en scène du second acte de *Timon d'Athènes*.

Hors celui de Timon, tous les rôles du drame sont assez courts. M. Gémier joue Apemantos: il sait rendre effroyable la mort du cynique. MM. Maxence, Flateau, Colas, Jarrier, Bouthors, Mmes Gildo Darthy, Suzanne de Behr, Jeanne Véniat, et beaucoup d'autres artistes, tiennent à leur honneur les rôles qu'on leur a donnés. C'est M. de Max qui joue Timon, et avec le grand talent qu'on lui connaît.

On pleure beaucoup aux **Deux Madame Delauze**, de Mme G. Mourey. Mme Mourey a trouvé une donnée qui ne pouvait manquer d'émouvoir les spectateurs, et elle l'a traitée avec une louable simplicité, sans rudesses faciles et sans vaines déclamations. Le début de Mme Mourey est un heureux début. Et on a fort applaudi dans les deux rôles principaux de la pièce, Mme Réjane et Mlle Blanche Toutain.

On retrouve dans **Papillon**, la comédie que viennent de nous donner MM. René Péter et Robert Danceny, les qualités qui assurèrent autrefois le succès de *Chiffon*. *Papillon* est une comédie légère aux épisodes ingénieux; on se divertit à l'entendre, et parfois l'on s'attendrit. On ne s'ennuie jamais. L'héroïne dont MM. René Péter et Robert Danceny nous content l'aventure nous plaît par sa grâce naturelle, et par sa franchise aimable; et les personnages qui l'entourent savent éviter d'être cruels et moroses. C'est avec agrément qu'on écoute *Papillon*.

La comédie de MM. René Péter et Robert Danceny est jouée allègrement par Mlle Maud Amy, par MM. Numès et Rozemberg.

Je crains que M. Jacques Richepin ne veuille forcer son talent. **La Marjolaine** commence assez bien : on songe, en écoutant les premiers actes de la pièce, à *Cadet-Roussel*, où il y avait tant de bonne

grâce et de verve juvénile. Mais, hélas ! un moment vient où la comédie tourne au drame, où M. Jacques Richepin cherche la haute éloquence. Les derniers actes de *la Marjolaine* ne valent pas les premiers. M. Jacques Richepin s'est quelque peu fourvoyé à vouloir accomplir les vastes desseins qu'il avait.

Mmes Laparcerie-Richepin et Fériel, MM. Dorival, Castillan, Coste et Jean Coquelin jouent les principaux rôles de *la Marjolaine*.

Memento. — Au théâtre Déjazet, une comédie alsacienne en trois actes, *Madame la Douane*, de MM. Dinter et La Rode (9 avril). — A l'Ambigu, *le Petit Mitron*, pièce en cinq actes, de M. Henri Demesse (20 avril). — A l'Odéon, en même temps que *la Française*, un acte fort divertissant, *les Goujons*, de M. Bénière.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra Comique : *La Légende du Point d'Argentan*, livret de M. Henri Cain, musique de M. Fourdrain ; *Circé*, poème de M. Edmond Haraucourt, musique de MM. Hillemacher. — Memento.

Je comptais dire mon mot au sujet d'une polémique Lalo-Ravel, entre debussystes et néo-debussystes, à laquelle je me trouve incidemment mêlé, mais l'Opéra-Comique occupe tant de place ! Ce sera pour la prochaine fois.

Dans la *Légende du Point d'Argentan*, anecdote édifiante développée selon les règles, les auteurs ont adroitement réuni des larmes, de la tendresse, un miracle, deux apparitions, et des berceuses, et des romances, et des prières. Si le public ne se rue pas à l'Opéra-Comique, je me demande ce qu'il lui faut !

Quoi de plus touchant que Rose-Marie, humble dentellière normande, pleurant sur son aiguille trop malhabile pour nouer le point d'Argentan, ce point merveilleux dont le secret est perdu et qui enrichirait l'ouvrière capable de le reconstituer ? Songez que pour soigner son enfant malade elle aurait grand besoin des mille écus d'or ! Pour augmenter sa détresse, un orage sévit dans la coulisse : le tonnerre de tôle frémit lugubrement et le magnésium fait rage. Ah ! la pauvre femme !

Mais une dame voilée entre et s'assied près de l'âtre ; semblable à M. Chéron visitant une caserne, elle goûte la soupe et interroge l'hôtesse. « Le point d'Argentan ? N'est-ce que cela ? Dormez, je le veux ! » Et pendant le sommeil de la dentellière, la Vierge Marie enjoint aux anges, opportunément envoyés par Mme Mariquita, de terminer la dentelle grâce à laquelle la mère et l'enfant se porteront bien.

M. Fourdrain, un gentil élève de Massenet, qui n'a pas renié son maître, se lance avec des fougues de précurseur dans les formes lyriques les plus consacrées ; il y a certaine prière de violon-solo qui

en dit long — un peu trop long — sur ce point (d'Argentan). Et quelle curieuse attraction exerce sur ce disciple le vérisme italien, manifestation transalpine du même état d'âme musical ! La scène du docteur, l'orage, le thème du gosse malade sont d'un Giordano châtié (partant aimé), et l'ombre roublarde de Puccini passe souvent dans l'orchestre. Ainsi les élèves du plus doux et du plus tyrannique des Maîtres se rejoignent d'un bout de l'Europe à l'autre, sans effort.

J'aime la conscience du détail qui va jusqu'à nous gratifier d'une lointaine marche guerrière quand les braves gens prononcent le nom de Monseigneur de Rohan ; mais je regrette de ne pas trouver la même précision dans la façon de traiter les thèmes liturgiques. Ancien Sta, les souvenirs d'une éducation incontestablement cléricale me permettent d'affirmer que le *Vexilla Regis* n'a jamais été un hymne à la Vierge ; j'ajoute que, lorsqu'on veut partager l'*Ave Maria* en deux morceaux symétriques, il me semble peu recommandable de pratiquer l'incision après les mots « benedicta tu... » ; ce rejet de « in mulieribus » au début de la phrase suivante vous a une saveur d'un schismatique !

C'est de la prosodie pour la rue Legendre, de même que la prière pour violon solo est de l'Offertoire pour mariages riches, à l'instar de la trop fameuse « Méditation » de *Thaïs*, que je souhaite à M. Fourdrain de rattraper sur la route du succès (mais y réussira-t-il ? *Thaïs the question*).

D'ailleurs, instrumentation soignée, agréables harmonies, agréables enharmonies... Ah ! à ce propos, une brève digression. Vous permettez ?

Un groupe de jeunes mélomanes me demandent de leur indiquer « l'équivalent exact de l'Enharmonie en littérature ». Exact ? Je n'en vois pas ; le calembour, à la rigueur... Certains illettrés font de l'enharmonie verbale sans le savoir ; j'ai sous les yeux une nouvelle liégeoise dans laquelle la dame engage le monsieur à « reprendre sa main et sa place » et aussi sa respiration, je pense. *Reprendre*, ici, est enharmonique, comme *Détacher* dans cette phrase de Commerson qui ressemble tant à de l'Emile Maulde : « Avec de l'habileté, une prestesse méchante et quelques gouttes de benzine, il détacha sa barque du rivage, un coup de pied au mousse et sa vareuse salie de goudron. » *Fa dièze* devient *sol bémol*, etc.

Soyons juste. Si le précité enharmoniste de Liège use dans ses nouvelles d'un consternant belgimathias, il n'en remporte pas moins de vifs succès comme conférencier ; le périodique assez fortuné pour le compter au nombre de ses collaborateurs loue expressément la causerie de M. Maurice Gauchez sur Racine. « Causerie sérieusement extériorisée (*bien*) et qui, comme de juste (*très bien*), connut la faveur d'un public prévenu (*parfaitement*). »

Revenons à l'Opéra-Comique. Après la Vierge de M. Fourdrain, voici MM. Hillemacher, les Gémeaux. Il sagit de *Circé*.

Dans un site que le livret qualifie d' « enchanteur », ce qui a dû inquiéter la modestie de Jusseaume, les compagnons d'Ulysse lutinent paillardement les suivantes de l'hospitalière Circé, au lieu de reprendre la mer, comme le voudrait Euryloque, homme de devoir. L'ingénieux époux de Pénélope, farci de traditions littéraires, vient demander à l'enchanteresse si, véritablement, elle a changé ses amis en pourceaux. Souriant, la déesse leucopyge (ah! le grec, dans les mots, brave l'honnêteté !) lui explique, en deux couplets piquants, le sens symbolique qu'il convient d'attribuer à cette métamorphose : Il n'y a pas d'autres pourceaux dans l'île que ceux — bien connus — qui sommeillent, au cœur des hommes, d'un sommeil léger. Ulysse goûte le propos, oublie l'île natale

Où les murs sont fleuris d'hysope,
O Pénélope ! Pénélope !

Chez la bonne hôtesse, l'infidèle époux se trouve si really confortable que l'austère Vieuille-Euryloque, avec sa manie de chanter toutes les cinq minutes l'invitation au voyage, devient parfaitement odieux. Infatigable, le fils de Laërte étreint l'enchanteresse, célèbre l'union des âmes, la fusion des corps, enfin, tout ce qu'on dit en l'occurrence :

Je suis à toi, je suis ton corps, je suis ta chair,
Ce qui m'est beau, ce qui m'est bon, ce qui m'est cher,
C'est toi, toi seule, et je t'adore !...

Cependant, les mois ont passé : « c'est bien long un an de baisers », déclarent les compagnons d'Ulysse, lassés de leurs passions ancillaires ; les pourceaux se sont rendormis.

Lors, Circé, fine psychologue, n'attend pas que son amant soit entièrement détaché d'elle pour le conduire à sa nef, et l'expédier, sur les flots azurés d'Æa, vers Ithaque trop longtemps abandonnée : subtile séparation qui termine l'idylle avant que la satiété l'ait dépoétisée.

Le poème d'Edmond Haraucourt se maintient à un niveau auquel n'atteignent point les plus soignés des livrets d'opéra ; je ne lui reprocherai que d'être trop volontairement agencé en vue de porter de la musique : ces strophes laborieusement inégales, ces mètres alternés, ces rythmes brisés, on les sent trop destinés à favoriser la variété mélodique de la partition. En outre, le côté héroï-comique de cette transposition de *l'Odyssée* conduit insensiblement l'auditeur à l'équivoque atmosphère de *la Belle Hélène*, de *la Bonne Hélène*, tout au moins. Ne plaisantons pas avec les héros grecs ; l'opérette les guette !

Mais les frères Hillemacher n'ont rien d'offenbachique. Artistes probes, en qui revit un souci archaïque du parfait labeur d'artisans, ils ont fait universellement respecter la conscience et la sincérité de leur technique appliquée et réfléchie. En leur nouvelle partition, qui offre les plus belles qualités d'ordonnance, j'ai retrouvé avec joie ce soin minutieux de l'écriture, cette correction suprême de l'harmonie (assez audacieuse parfois) et cette orchestration serrée qui sembleront, évidemment, à beaucoup d'abonnés, des vertus un peu sévères.

Une parfaite unité de style, une dignité mélodique à peu près sans exemple, la haine des cadences prévues et des contours usés, c'en est assez pour que *Circé* plaise aux mélomanes du *Mercure*.

Memento. — On m'affirme qu'à la Nationale Mme Fournier de Nocé chanta dans la perfection la *Dentellière de rêve*, mélodie parfaitement réussie, par M. Poueigh. J'en suis plus charmé que surpris.

Appelé par un brillant engagement à l'étranger et désirant d'autre part se consacrer la saison prochaine à ses concerts symphoniques, Pierre Sechiari vient d'adresser sa démission de premier violon solo des concerts Lamoureux, poste qu'il occupait si brillamment depuis plusieurs années.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART MODERNE

Le XVIIe Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts. — Sans m'arrêter à des considérations d'ordre général — désormais réservées aux Etudes que nous dictera l'actualité des événements, ou de ma pensée, et qu'on trouvera par la suite dans le corps de la revue — je me bornerai en cette rubrique à tâcher de préciser l'espèce et la valeur des œuvres exposées.

I. — L'œuvre de M. Félix Bracquemond, si considérable, si variée et si une, suffirait à sauver l'honneur de ce salon et devrait être, ici, analysée en détail. Bracquemond appartient à la race généreuse de ces artistes d'autrefois — il me semble que, dans les générations nouvelles, plus d'un se souvient d'eux — jaloux de marquer de leur chiffre toutes les matières. Ce peintre est un graveur, un céramiste, un ciseleur, un émailleur, un brodeur, et à tous ces titres il est un maître. Un maître suprême? un initiateur? un révélateur? On ne saurait, sans exagérer, lever si haut la voix. Bracquemond est le contemporain très savant, très pur et très noble, de génies dont il vérifie l'exemple et corrobore l'enseignement. Il n'a pas apporté l'éblouissement d'une vision exclusivement individuelle. C'est plutôt un homme de tradition que d'invention. Mais son goût infaillible, la simplicité de ses moyens, la probité et la lucidité de son esprit, la beauté enfin de ses œuvres le désignent à la vénération de tous les vrais épris d'art. C'est tout un musée que cet ensemble de son œuvre. Je ne sais si les

eunes y viendront très assidûment chercher des conseils ; le temps qu'ils y dépenseraient serait gagné.

Mais, parmi les maîtres qu'à la Nationale notre enthousiasme attendait, il en est un devant lequel tous les autres s'inclinent — ou s'effacent : Auguste Rodin. Depuis quelques années nous constatons, dans l'évolution de son génie, une orientation nouvelle, qui, à vrai dire, ne surprend pas ses premiers témoins. Ce musicien des modulations — des modelés essentiels est allé toujours davantage se simplifiant. Il rejoint aujourd'hui les Grecs primitifs et cet adorateur de l'antique Egypte prouve qu'il l'a bien comprise. Ses lignes grasses et sobres, qui symphonisent la lumière, ramènent l'individu au type, le type à l'espèce, font avec une sérénité de plus en plus puissante vibrer dans une seule figure choisie la vie universelle. Son *Homme qui marche*, qu'on a, comme il était fatal, comparé à son *Saint Jean* (Luxembourg), lui est supérieur, par la magistrale simplification des moyens et l'on peut mesurer d'une figure à l'autre l'arabesque décrite par l'évolution d'un esprit qui ne connut pas de défaillance. Trois bustes, d'une intensité de vie qui est le signe de la vérité, sont là pour nous contraindre à dire que le puissant synthétiste des formes reste l'observateur également puissant de la vie intérieure.

M. Albert Besnard, disent ceux qui le contestent, est un virtuose. Cette critique n'est pas si éloignée de la plus précieuse des louanges. Elle suppose que ce peintre n'obéit pas à d'invincibles fatalités, qu'il change parfois d'esthétique et de palette. Mais n'est-il pas admirable de pouvoir cela sans risquer de trop dangereuses aventures, sans se démentir, sans déméríter de notre estime ? Et ces écarts entre un esprit et lui-même ne signifient-ils pas singulièrement une très moderne vision ? — Les deux peintures décoratives, destinées à la coupole du Petit Palais, *l'Esprit* et *la Matière*, que M. Besnard expose cette année, comptent parmi les plus belles toiles qu'il ait signées. Le grand sens d'un art décoratif *élémentaire*, je veux dire qui n'emprunte ses moyens ni à la légende ni à l'histoire, mais qui les cherche dans la compréhension des forces générales, apparaît et triomphe dans ces œuvres grandes, sobres et largement aérées.

Entre les maîtres, je nommerai encore, sans préciser davantage les nuances de l'hommage, MM. Raffaelli, Roll, Willette, Ménard.

II. — MM. Carolus-Duran, Dagnan-Bouveret, Gervex, Béraud, La Gandara, Montenard, Rixens, — pour ne nommer que ceux-là — nous démontrent avec une éloquence involontaire et très persuasive la pitoyable indigence de leur pensée, le dénûment de leur imagination, l'irréparable misère de leur sensibilité. On a même, et je ne mets point d'ironie dans cette observation, de l'ennui, de la peine à constater la défaite définitive de ces pauvres gens qui se croient — illusion d'optique académique ou mondaine — des triomphateurs. Mais leur

foi en eux-mêmes est-elle bien assise et, dans la solitude, quand les bruit des louanges, intéressées ou erronées, s'est tu, sont-ils bien rassurés ? Leur situation, que les honneurs consacrent et qui paraît solide, est singulièrement précaire. Ont-ils oublié la leçon de Meissonier, ce total et fatal effondrement soudain d'une gloire factice et si encombrante tant que vécut le faux maître ? Ainsi mourront, tout entiers, comme lui, les autres usurpateurs. Cette certitude de l'expiation conseille l'indulgence à l'égard de ces condamnés. Qu'ils tapissent les murs officiels ou cossus, ces Premiers qui ne seront même pas les derniers, qui ne seront plus, et qu'ils se hâtent. On se sent toutefois pris d'une amertume immense à constater que l'injustice scandaleuse dont ils bénéficient n'est pas près de finir et qu'à la succession de ces successeurs de Meissonier et de Cabanel on peut déjà nommer les candidats. Leurs chefs de file les encouragent et débonnairement leur chauffent la place... Hélas ! les daims non plus ne se mangent pas entre eux.

M. J.-E. Blanche, si dénué de caractère, de force et de tendresse, a osé le portrait de Thomas Hardy. C'est une pénible gageure, un pari perdu. Rien de plus sec, rien de plus petit, de plus réduit que cette prétendue effigie de l'extraordinaire écrivain. Il n'était sans doute pas donné à M. Blanche de pénétrer dans une telle âme.

On a le chagrin d'enregistrer d'analogues défaites avec les œuvres de MM. Cottet, Simon, Guirand de Scevola.

Au contraire M. Aman-Jean, de qui nous aimions jusqu'ici sans passion les recherches, nous séduit en ce délicieux panneau décoratif qu'il intitule *les Porteuses de guirlandes*.

III. — Un des reproches que la critique fasse le plus fréquemment aux artistes, c'est d'être lents à se renouveler. Reproche injuste s'il ne tient pas compte de la nécessaire fidélité du talent à sa propre esssence et des conditions délicates que le développement d'un esprit exige. Se renouveler, en réalité, c'est prendre plus profondément conscience de soi, c'est *se rapprocher de soi*, devenir plus soi-même, sans pourtant s'excepter de l'harmonie générale et, bien au contraire, en s'incorporant toujours plus intimement à elle par la conquête toujours plus étendue des richesses qui la constituent. Mais le reproche n'est que trop mérité par tant de peintres uniquement soucieux de ne pas troubler les habitudes — qui leur sont profitables — d'un public routinier et aux prédilections proverbiales. La facture de ces bien modestes artistes est une marque de fabrique. Sans nul écart d'une année à l'autre ils se font tout de suite reconnaître. Le miracle est que ces répétitions ne les lassent pas. Elles nous fatiguent. En nous exposant à confondre des tableaux récemment accrochés avec ceux que, déjà, il y a douze mois, nous avions « revus », elles nous conduisent à nous demander par quel abus on nous dérange pour

nous faire entendre une parole qui, dans sa nouveauté, ne nous avait intéressés qu'à demi.

Il serait excessif peut-être, et pas tout à fait injuste pourtant, de dire qu'à constater de telles répétitions nous convient des artistes comme MM. Berton, Griveau, Grumery, Biessy, Guignard, Lobre, Paillard, Binet, Lavery, Lewisohn, Picard, Braquaval, Le Gout-Gérard, Séon, Loup, Buys, Clauss. On ne conteste pas la sincérité de leurs intentions, le mérite de leurs observations, de leur composition. On note seulement la tristesse qu'on éprouve à les retrouver, exactement, où on les rencontra voilà bien du temps passé. Comme ils n'ont pas fait de découvertes, nous n'en pouvons faire dans leurs tableaux et nous les reconnaissons avec indifférence. C'est très bien, toujours très bien, de ce très bien qui n'a rien d'émouvant...

IV. — J'ai hâte de venir aux artistes qu'il me sera permis de louer sans détour, dans le principe et la direction de leur effort, du moins, si mon admiration ne les accompagne pas toujours pleinement dans leurs réalisations nouvelles.

Entre tous je nomme avec joie Gaston Prunier. C'est décidément parmi les meilleurs maîtres de cette heure qu'il faudra désormais compter ce peintre ému, ce visionnaire des paysages dolents de la banlieue parisienne, tantôt, et tantôt de l'agitation large des grands ports ou de la sérénité redoutable de la haute montagne. Cette fois, il nous retient à Paris et dans les environs, avec *la Porte de Versailles*, *la Seine à Grenelle*, *à Auteuil* et *Sur les fortifications*. Ce sont des œuvres de « sensibilité décorative », si je puis, en associant ces mots, suggérer la double signification de cet art sentimental et plastique, qui donne tant d'éclat à la mélancolie. La décision des lignes justifie la franchise des couleurs et il y a de la richesse vraie dans ces tableaux qui tiennent si fortement à la muraille, qui la tiennent, pour mieux dire, qui la soutiennent. Comme ils décoreraient bien, leurs proportions s'emplifiant, de vastes surfaces, et qu'il faut déplorer — sans s'étonner de rien, toutefois — que l'Etat ou la Ville n'aient pas encore confié à Gaston Prunier l'illustration de quelque mur de mairie !

Le rêve charmant et les beaux procédés de Maurice Denis font des taches de couleurs heureuses sur les murs illustrés de son nom. On le blâme d'apporter des indications sommaires, et les motifs de ce blâme m'échappent. Pourquoi l'artiste s'interdirait-il, quand les moyens de réaliser les amples décorations qu'il projette lui manquent momentanément, la joie de fixer ces projets en des esquisses, du reste, très poussées et qui sont des réductions de la fresque aux proportions du tableau de chevalet? Cette *Nativité*, ce *Polyphème*, et *Bacchus et Ariane* sont des compositions harmonieuses et savantes, en leur état actuel des promesses : on peut compter, pour les réaliser, sur l'auteur

du merveilleux décor, que je signalais récemment, le *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Charles Guérin — *Confidences, Baigneuses* — sans nous apparaître, cette fois, sous des espèces bien nouvelles, continue, par ses harmonies décoratives comme par ses études réalistes, à mériter notre estime fervente.

Jamais les grandes compositions de M. Auburtin ne m'avaient donné le plaisir que j'ai pris à contempler cette vaste toile décorative *la Forêt et la Mer*. Cela est bien près d'être tout à fait beau.

Le *Bar* de M. Anquetin est un morceau de peinture merveilleux. On s'étonne que cet artiste, le plus inégal de tous, ait à peu près dans le même temps peint ce *Faune*, si médiocre. Mais son portrait de Mme Mégard est une page saisissante de la vie moderne.

Longuement je me suis arrêté aux tableaux de MM. Le Sidaner, François Guiguet, Dauchez, M. et Mme Duhem. Sans fracas cet art est exquis et pénétrant, et ce n'est pas trop arbitrairement peut-être que je réunis les noms de ces peintres également épris de la douceur, de la sérénité, du silence.

Mais sans chercher entre eux — faute de place — des affinités de tendances ou de style je me contenterai de citer, parmi les meilleurs artistes dont on voie les œuvres à la Nationale, Mme Boznanska, Mlle Bermond, MM. Saglio, Moreau-Nélaton, Bernard Boutet de Monvel, Caro-Delvaille, Flandrin, Morisset, Lepère, Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, MM. Maurer, Morrice, Lebasque, Osbert, Hochard, Taquoy, Paul André Ullmann, Maufra, Wagemans, Walter Gay, Wély, Willaert, Mlle Breslau, MM. Schwabe, Rusinol, Verstraten, Waidmann, La Villéon ; et, parmi les dessinateurs et les graveurs, MM. Waltner, Beltrand, Chahine, Grasset, Emile Roustan, Milcendeau, Osterlind, Monod.

V. — Ce n'est pas seulement par l'incomparable splendeur de ses propres œuvres que le maître Rodin affirme sa souveraineté. On peut dire justement que toute la statuaire contemporaine, à des degrés et avec des nuances qu'il ne serait pas très difficile de préciser, relève de lui, et il faut bénir, si impérieuse qu'elle soit, cette influence féconde, en nous réjouissant que la destinée une fois juste ait fait, de la haute vieillesse de l'artiste sans pair et si longtemps combattu, cette apothéose perpétuelle.

Notre déférente gratitude n'en va pas moins joyeusement aux nombreux sculpteurs qui, plusieurs jeunes encore, nous donnent, cette année, les preuves d'une activité plus éveillée et mieux inspirée, me semble-t-il, que jamais.

Il faut mettre à part l'admirable Bartholomé. Sa *Baigneuse*, figure en pierre polie, est d'une grâce et d'une vérité charmantes. Je ne suis pas de ceux qui regrettent que cet artiste ait quitté la voie

douloureuse où, comme une porte fermée, il érigea le *Monument aux morts*. Le charme sensuel et pur qui caractérise ses plus récentes œuvres témoigne d'une inspiration nouvelle, d'une émotion rajeunie, d'un réalisme moins assujetti à la réalité objective.

Et j'ai plaisir aussi à saluer de ma sympathie les beaux efforts de MM. Baffier, Charpentier, Dampt, Desbois, Lefèvre.

Mais ma prédilection s'arrête plus volontiers au *Sphinx* de M. Bourdelle, à l'*Amour au tombeau* de M. Kafka, au *Cadran solaire* de M. Pierre Roche, aux bas-reliefs de M. Niederhausern-Rodo, à l'*Eve* de M. Lœhr — figure singulière et puissante, — au buste de jeune fille de Mme Besnard, à la *Petite fille des landes* de M. Desbiau, à la *Sakountala* de M. Michel Cozin, aux bas-reliefs et aux chapiteaux de M. Dejean, qui signalent dans le talent du délicieux auteur de tant d'exquises figurines l'instant du grand départ, l'essor des vastes ambitions, justifiées. — Je tiens la *Naïade* de M. Halou pour une œuvre gracieuse et forte, de la bonne tradition, et la *Communion* de M. Kemmerich me semble marquer chez ce statuaire-psychologue, si passionné, si tourmenté, une période heureuse, le début de la maîtrise. Jean-René Carrière, avec sa tête d'enfant endormi, affirme sa fidélité réfléchie aux grands enseignements paternels. La *Fillette assoupie* de M. Arnold nous donne à noter un grand progrès chez cet artiste épris de la vérité immédiate : il la traversera, pour trouver la réalité seconde, la seule qui soit l'objet légitime des recherches de l'art. Et j'aime aussi les bustes de MM. Verhaeren et Fontainas par M. Boleslav Biegas, la *Berceuse* de M. Lamourdedieu, le *lord Selborne* de M. Spicer-Simson, le *Printemps* de M. Voulot, le *Buste d'enfant* de Mme Vallgren, la *Jeune fille à la source* de M. Schnegg. M. Troubetzkoy poursuit la série de ses variantes adroites sur la trouvaille de Medardo Rosso.

VI. — L'indication la plus originale, sans doute, et la plus intéressante qu'on trouve en ce Salon est donnée par l'architecte Garas. Après Albert Trachsel, après Henry Provensal, ce jeune homme rêve une architecture expressive des tendances et des besoins de l'humanité nouvelle. Monuments aux proportions vastes, où l'art et la science, pour animer la matière et lui imposer le sceau de l'espèce, associeraient leurs forces. Palais où pourraient être célébrées, dans leur agitation multitudinaire, rythmique, ces magnifiques Fêtes Humaines auxquelles il faudra bien que tôt ou tard — quand elle sera revenue des douloureuses erreurs qui lui masquent le but véritable de son activité — la démocratie consente. — Il serait prématuré de féliciter M. Garas de réalisations complètes. Il y a là surtout des velléités, mais elles sont raisonnées, des indications, mais elles témoignent d'une intelligence sensible à nos besoins sociaux et avertie, sinon victorieuse, des conditions de l'effort et des difficultés. On critique en

M. Garas un optimisme — naïf, dit-on, qui lui permet d'espér l'avènement prochain d'une humanité consciente, bonne, digne d'êt heureuse. On peut craindre et s'étonner qu'il paraisse croire au pr grès. C'est l'expression d'une humanité consciente d'elle-même da ses limites providentielles et d'espèce que nous attendons aujourd'h de l'architecture, depuis si longtemps improductive et muette, nc pas de nouveaux témoignages du vain et criminel rêve qui voudra dépraver ou dépasser la vie. Et il faudrait aussi que le bâtisseur d la commune Maison du Temps, où s'abriteront les races, eût le sen le plus précis des vraies proportions d'intérêt des éléments dont compose notre destinée. M. Garas, en circonstanciant à l'excès l détails de ses projets, qu'il commente par des écrits grandiloquents vagues, nous fait l'aveu d'une philosophie imprécise et s'expose à d dangereuses critiques... Mais quelques mots ne sauraient suffire à re dre compte de si importantes recherches, et pour la seconde fois ici dois remettre à des jours de plus de loisir l'étude approfondie de théorie et des desseins de M. Garas, me contentant pour l'heure d'a tirer l'attention du public sur ces tentatives méritoires de rénovati architecturale, tentative desquelles, sans les leur assimiler, je ra procherais volontiers celle de M. Henry Provensal, que je nomma à l'instant, et de qui j'estime fort l'essai de décoration picturale qu intitule *les Harmonies cosmiques*.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : la nouvelle salle Rembrandt; prêts, dons et legs. — A Petit Palais : réorganisation des collections municipales ; acquisitions, dons et leg — En province : la collection Vasnier à Reims ; un Salvator Rosa au Musée d Péronne ; état déplorable du Musée d'Orléans. — Varia. — Memento. — Erratum

C'est le **Musée du Louvre** qui, cette fois encore, sollicit avant tout notre attention. Au moment où s'imprimait notre dernière chronique avait lieu l'inauguration de la **nouvelle salle Rembrandt**, formée dans la dernière travée de la Grande Galerie et don nous avions annoncé l'ouverture prochaine. Nul hommage au grand artiste dont on fêtait l'an dernier le trois centième anniversaire n pouvait être plus agréable à ses mânes que cet essai d'une présentation meilleure et globale de ses tableaux. Jusqu'ici, en effet, ils n'avaient été guère mis en valeur. Transportés il y a quelques années dans les petits cabinets qui flanquent la salle des Rubens, ils y pâtissaient du manque de recul nécessaire pour les étudier ou de l'indigence de la lumière, et ils étaient toujours restés dispersés. Les voici enfin tous réunis côte à côte, les vingt-deux Rembrandt de notre Louvre, depuis l'*Ermite lisant* de 1630, donné naguère par M. Kaempfen, jusqu'à la *Vénus et l'Amour* de 1662 ;

rmonieusement disposés, tous en belle lumière, dans des cadres
ciens en bois délicatement patinés par le temps et heureusement
bstitués aux dorures brutales d'autrefois, ils se détachent sur une
nture d'un rouge amorti, choisie avec soin, qui en exalte les pro-
ndes et mystérieuses harmonies. La *Bethsabée*, au centre, rayonne
un éclat incomparable, comme on ne lui en connut jamais; les
élerins d'Emmaüs, le *Bon Samaritain*, l'admirable *Portrait de*
embrandt âgé, d'autres toiles encore, acquièrent de même des qua-
és lumineuses inaccoutumées. Enfin, pour tout dire d'un mot, c'est
première fois que le public, grâce à cet heureux groupement
ensemble, peut avoir conscience de la richesse de notre musée en
uvres de Rembrandt et en apprécier pleinement l'importance et
signification. « Si l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, qui ne pos-
de pas moins de quarante toiles du maître, l'emporte par le nombre;
les grandes peintures de corporations : la *Leçon d'Anatomie*, la
onde de nuit et les *Syndics*, sont, ainsi qu'il convient, restées en
ollande, leur patrie et leur vraie place, notre Musée national n'a
pendant comme qualité rien à envier aux autres collections de
Europe, » écrit un excellent juge en la matière, M. Emile Mi-
hel (1).

L'hommage et la leçon se complètent, sur la muraille opposée, par
réunion de tableaux qui se rattachent plus ou moins directement à
embrandt, le précèdent ou subissent son influence : *Bon Samari-*
ain et *Fuite en Egypte* de l'Allemand Elsheimer, vers qui, à ses
ébuts, il se sentira porté; *Sacrifice d'Abraham* de son maître Pieter
astman, lui-même élève de Elsheimer; œuvres de ses disciples :
érard Dou (avec, entre autres, *l'Arracheur de dents*, où l'on recon-
aît la figure du vieux meunier de Leyde, le père de Rembrandt, et la
ecture de la Bible, où la vieille femme assise de profil et lisant n'est
utre que sa mère); Govaert Flinck (avec l'*Annonciation aux ber-*
ers, inspirée de l'eau-forte de Rembrandt, et son charmant *Por-*
ait de petite fille), F. Bol, Eeckhout, Fictoor (dont les deux belles
uvres, *Isaac bénissant Jacob* et le *Portrait de jeune fille*, tra-
issent si nettement l'influence du maître). On la retrouve encore,
tte influence, plus ou moins marquée, dans les tableaux de Hon-
horst (*Pilate se lavant les mains*), Santwoort (*Les Pèlerins d'Em-*
aüs), Roghman, Cornelis Drost, dans le *Calvaire* de Karel du
rdin et dans l'*Intérieur d'une chaumière* d'Adriaen van Ostade
eint en 1642, c'est-à-dire deux ans après le *Ménage du Menuisier*,
e Rembrandt, avec lequel il offre des rapprochements curieux. Il est
ngulièrement intéressant et instructif d'opérer ainsi d'une muraille

(1) *La salle Rembrandt au Musée du Louvre* (*Musées et Monuments de*
rance, 1907, n° 3, p. 33).

à l'autre des comparaisons de ce genre, et ce n'est pas là la no veauté la moins précieuse de cet aménagement.

La grande *Visitation* de Jan Lievens, accrochée sur la cloiso qui isole cette salle de la Grande Galerie, complète l'évocation d l'école hollandaise à cette époque.

Une autre heureuse innovation a été l'établissement, près des deu entrées de la salle, de meubles tournants où sont exposées de grand reproductions en photographie ou en héliogravure de toutes les pièc capitales de Rembrandt offrant quelque rapport avec les tableau du Louvre et pouvant, par conséquent, aider à les mieux comprendr classées chronologiquement, elles donnent, en outre, une vision e raccourci du développement du maître. Cette initiation, à laquelle faut applaudir chaleureusement, montre, elle aussi, quel souci scie tifique, quel amour intelligent et respectueux du grand artiste ont pr sidé à toute cette installation.

Celle-ci, à coup sûr, n'est pas la plus parfaite qu'on puisse rêv pour Rembrandt, et nos excellents journalistes, si heureux de trouv une occasion de critiquer tout ce qui se fait dans ce Louvre auqu manquent leurs lumières, ne se sont pas fait faute de le clan aux échos, oubliant volontairement les énormes difficultés qu'opp à toute tentative de présentation à la fois scientifique et avena l'utilisation d'un palais si peu fait pour exposer des peintures, et cette Grande Galerie si peu propice à la jouissance intime des œuvr Même une de ces « femmes à plumes », comme dit M. André Su rès, qui caquètent maintenant dans toutes les feuilles, a éprouvé besoin de s'en mêler: « Vous leur direz [à ces gens du Louvre] m'ôter tous ces Rembrandt qu'ils ont mis sur cette vilaine étoff Il ne faut pas qu'ils restent là un jour de plus... Ça a l'air d'u salle de vente chez un marchand de tableaux sans goût »; et la bra dame ne se tient pas de nous confier quels seraient ses projets d'o ganisation des musées nationaux si elle était ministre. Quand lui ce beau jour, demandons-lui, tout modestement, de faire voter d crédits suffisants pour aménager au Louvre des salles où les chef d'œuvre pourront être mis chacun en pleine valeur, comme on fit l'a dernier à Amsterdam pour la *Ronde de nuit* et les *Syndics*. C isolement, à vrai dire, est le seul mode d'exposition qui convienne des maîtres tels que Rembrandt et à des œuvres comme les *Pèleri d'Emmaüs* ou la *Bethsabée*. Mais quand l'Etat daignera-t-il s'e soucier ?

Quinze jours après l'ouverture de la nouvelle salle, la générosi d'un amateur, sans doute moins difficile que nos seigneurs les cu tiques, le comte Félix-Nicolas Potocki, l'enrichissait d'une toile no velle, œuvre de la maturité de Rembrandt (1650) et comptant parm les plus expressives effigies qu'il ait peintes : celle de son frère le co

nnier Adriaen Harmensz, personnage aux traits frustes, à la phy-nomie rébarbative, que Rembrandt s'est plu, ces années-là, à rtraiturer à plusieurs reprises : tête nue et l'air bourru dans le bleau du musée de La Haye ; coiffé d'un casque et le regard mo-se dans celui du musée de Berlin; un béret sur la tête et un binocle main, dans celui de la collection Jules Porgès, à Paris. Celui du mte Potocki nous le montre tête nue, mouche et moustache blan-es, les cheveux ébouriffés, l'air martial, paré d'une chaîne d'or r un pourpoint verdâtre, que recouvre à demi un manteau rouge ncé formant avec le fond olivâtre une sourde, mais puissante har-onie. C'était un des plus beaux morceaux du maître à l'Exposition Leyde, l'an dernier, où il était montré pour la première fois au blic. Le comte Potocki a annoncé au Louvre son intention de le lui guer et a consenti, avec un généreux désintéressement, à le lui prê-dès maintenant.

Un autre amateur M. Doistau, que le Louvre compte depuis long-mps parmi ses bienfaiteurs, a consenti également, avec bonne grâce, se dessaisir pour un temps de la presque totalité de sa précieuse llection de miniatures du XVIIe et du début du XIXe siècle, que l'on a admirer l'an dernier à l'exposition de la Bibliothèque Nationale : ûs de 150 pièces sont ainsi montrées dans deux vitrines de la salle s pastels, signées de maîtres tels que Hall, Lavreince, Fragonard, cardi, Dumont, Augustin, Lié Périn, J. Guérin, Rochard, etc.

D'autres enrichissements sont dus à des legs ou des dons : de Mme van arenberghe, la nue propriété de toutes les jolies gouaches de Louis icolas et Henri-Joseph van Blarenberghe, qu'elle possédait; — du ba-n de la Coste, un curieux *Portrait de Paracelse*, réplique ancienne même original, d'une œuvre attribuable au Flamand Schoorel, ont une copie, par Rubens, existe au musée de Bruxelles ; — des hé-tiers de Paul Meurice, le beau *Portrait de Mme Granger*, par son ari, qu'on admira à la Centennale de 1900 et qui trahit par son yle l'amitié qui unissait son auteur à Ingres ; — de M. Henry Le-onnier, deux albums d'intéressants croquis d'après l'antique, dus peintre Gabriel-Anicet Lemonnier, qui obtint le prix de Rome en 772 ; — des héritiers de M. Mühlbacher, un *Portrait du peintre ucreux* par lui-même ; — de M. Albert Tissandier, une belle collec-on de porcelaines de Chine ; — de M. Radzersdofer, un très beau ronze français du début du XVIIe siècle, représentant une paysanne ayant une vache.

De très heureux remaniements ont été opérés dans le **Musée des eaux-Arts de la Ville de Paris**, qui apparaît aujourd'hui aintenant tout transformé. La grande galerie en hémicycle, mieux clairée, est consacrée tout entière à la peinture. On y a accroché, avec es acquisitions récentes, les graves et émouvantes esquisses de Car-

rière pour la décoration de la mairie de Reuilly, le beau Cazin, *Sc de fête,* jusqu'ici conservé au Musée Galliera, puis les dons récen faits au musée : le *Soleil dans le brouillard à Vétheuils* de M. Clau Monet, et la *Vue de Venise* de M. Le Sidaner ; le *Portrait de Cor neau* par Courbet, offert par M. Théodore Duret, et ces fameuses *D moiselles des bords de la Seine* dont la vulgarité fit scandale au Sal de 1857 (1), mais qui sont un des maîtres morceaux du peintre d'C nans. Au milieu de la galerie ont pris place des meubles contena d'intéressants dessins d'artistes contemporains. Dans les salles ad centes du pourtour, à la suite de la collection Henner et d'une salle portraits où figurent, avec les œuvres de Ricard, de Fantin et de Du dont nous avons déjà parlé, un *Portrait de la duchesse de Valenç* par Dubufe père, un admirable *Portrait de femme*, par Victor M tez, un autre par Hébert, offerts récemment au musée, sont instal les tableaux et les objets d'art de la collection Dutuit, mieux mis valeur par cette exposition dans des pièces moins vastes et mieux écl rées. Les antiques, les reliures et les gravures de la collection ont placés au rez-de-chaussée du palais.

Une salle Falguière va prochainement s'ajouter aux salles Henn Carriès, Dalou, Ziem, que renferme déjà le Petit Palais. Le Cons municipal a décidé l'acquisition d'un certain nombre d'œuvres l'éminent sculpteur, parmi lesquelles trois tableaux : un paysage, portrait de femme et une *Cène* dont les personnages ont été posés des amis de l'artiste : Rodin, J.-P. Laurens, etc. Parmi les scu teurs, on verra deux groupes inédits de grandeur nature : *Caïn Abel* et *Combat de Bacchantes*, cinq bustes et une trentaine d quisses en terre cuite ou en cire. A ces œuvres seront jointes de effigies de Falguière : son portrait peint en 1870 par Carolus Dura et un buste en bronze exécuté par Rodin il y a une dizaine d'anné

D'autre part, Mme Francis Magnard vient de donner au musée buste en bronze de son mari par Dalou, et un autre portrait de l'é vain par Besnard.

Voici donc le Petit Palais enfin rempli, si rempli même qu'on demande où la Ville de Paris trouvera moyen de loger ses nouvel acquisitions ou les donations futures. Après avoir amassé en hâte faudra sans doute faire un tri et se résigner à sacrifier les enrich sements douteux. Espérons qu'on commencera par la salle Ziem.

Le manque d'espace nous contraint d'ajourner encore main nouvelles de province ou de l'étranger. Contentons-nous aujourd'h d'en signaler seulement quelques-unes :

(1) On trouvera dans la belle monographie de *Gustave Courbet peintre*, par regretté Georges Riat (Paris, Floury, 1906, in-4° ill., pp. 149 et suiv). l'histoire taillée de cette œuvre et un intéressant résumé des commentaires qui l'accueillire

La ville de **Reims** vient d'être dotée, par une disposition testa-entaire de M. Henri Vasnier, d'un musée appelé à compter parmi s plus importants de province. M. Vasnier possédait, en effet, une llection de tableaux où les maîtres de notre école de 1830, Corot, héodore Rousseau, Millet, Daubigny, Jules Dupré, Troyon, étaient présentés par des pièces caractéristiques, choisies avec discerne-ent. Le collectionneur y avait ajouté, dans ces dernières années, on nombre d'œuvres contemporaines de grand mérite. En même mps que sa collection de peinture, M. Vasnier lègue à la ville de eims 100.000 fr. pour l'édification d'un musée destiné à recevoir sa alerie et portant son nom. Dans le cas où la ville n'accepterait pas legs, M. Vasnier a exprimé le désir que sa collection fût offerte au usée du Louvre.

Dans les combles du **Musée de Péronne**, on a retrouvé récem-ent une œuvre de Salvator Rosa, *Le Triomphe de David*, dont la race était depuis longtemps perdue. Le tableau est en bon état de nservation.

La *Chronique des Arts* (1) vient de signaler l'état lamentable ans lequel se trouve le **Musée d'Orléans**. Les locaux sont si al construits et si délabrés que la salle des peintures, séparée du ehors par une simple cloison de bois, n'est pas même à l'abri des ntempéries. Aussi plusieurs tableaux portent, en de longues traî-ées blanches, la trace des pluies qui, malgré toutes les précautions u concierge, se déversent sur eux ; et ce sont des pastels de La Tour t de Perronneau ! En outre, on nous assure que les tableaux, dans lusieurs salles, sont empilés par terre les uns derrière les autres. Bref, cette précieuse collection d'œuvres du dix-huitième siècle sem-le vouée aux pires destins et périra si l'on ne prend un parti décisif. t le musée d'Orléans n'est pas le seul musée de province qui soit ans ce cas. Que fait, pendant ce temps, la commission des musées épartementaux, créée à grand fracas il y a deux ans, et dont on n'a lus guère entendu parler depuis ?

Terminons par deux notes plus gaies. L'une nous est fournie par *Temps* du 11 mars. Son correspondant de Saint-Sébastien lui nnonce que la *Voz de Guipuzcoa* accuse nos musées d'entretenir es agents dans le nord de l'Espagne pour y rafler les œuvres d'art ationales : « C'est ainsi qu'ont été achetés et importés en France une che toile signée de Louis Dalmasi, intitulée *Apparition de la Vierge à saint Ildefonse...*, et enfin un magnifique cadre grec repré-entant saint Ferand revêtu de son casque et de son armure, œuvre u dix-septième siècle ». Or, la toile de « Dalmasi » (lire : Damau) été acquise en octobre 1904 à la vente Bourgeois, à Cologne, et *le*

(1) N° du 13 avril 1907, p. 121.

Temps lui-même l'a relaté alors; quant au « magnifique cad grec (?) représentant saint Ferand », on y aura reconnu le tableau Greco représentant le roi Ferdinand, acquis non en Espagne, mais Paris même, il y a deux ans environ. Et c'est ainsi que les journa les plus sérieux renseignent leurs lecteurs.

Autres perles récoltées dans *le Figaro*, *le Petit Journal*, *le Jou nal des Débats*, etc., à propos des détournements commis par l'a chitecte Thomas au préjudice de nos collections nationales. On cit parmi les estampes dérobées, « sept eaux-fortes de Rembrandt parmi lesquelles *La Ronde de nuit* (saviez-vous que Rembrandt e gravé son fameux tableau?), *Le Bourgmestre de Huis* (*Jan Si* peut-être!), *La Mer* (*La Mère de l'artiste*, sans doute?), etc.

Memento. — Deux érudits de valeur, MM. Paul Perdrizet et René Jea viennent de publier un travail très précieux sur *la Galerie Campana et l Musées français* (Bordeaux, Féret et fils, 1907, in-8, 71 p., av. 5 planches On sait que cette collection Campana, achetée en 1861 par Napoéon I pour la somme de 4.360.440 francs et comprenant, outre des sculptur et des majoliques de la Renaissance, 646 tableaux, pour la plupart écoles italiennes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, fut ensuite répartie entre Louvre, qui ne retint que 313 peintures, le musée de Cluny, où furent voyées 12 toiles, et divers musées de province, auxquels allèrent les tableaux restants, puis, plus tard, en 1872, 141 autres pris sur ceux qu'av conservés le Louvre. Cette dispersion, faite dans des conditions déplorab (plusieurs diptyques ou triptyques furent disjoints et partagés entre des c lections différentes), a été, dit M. Salomon Reinach, « une sottise, une ve geance mesquine, d'autant plus révoltante que les gens qui ont présidé cette œuvre néfaste ne se sont pas donné la peine de publier des états répartition avec renvois au catalogue italien de 1858. Plus d'une fois, cours de ces dernières années, on a annoncé la « découverte » dans un mus de province d'une peinture italienne signée ou datée qui, vérification fait s'est retrouvée dans les *Cataloghi Campana*.» Mais il n'existe aucun regi tre auquel on puisse se reporter pour se renseigner sur le sort de telle telle toile. La brochure, soigneusement documentée, de MM. Perdrizet René Jean vient combler cette lacune. Grâce au catalogue détaillé qu'i donnent des 646 tableaux de la collection, accompagné des indications lieu de destination, de date d'envoi, de reproductions, etc., et grâce au cla sement par musée avec renvoi aux n^os^ du catalogue, il sera désormais po sible de savoir immédiatement où a passé telle œuvre. Cet utile travail e complété par une savante étude iconographique de quatre tableaux (du Lo vre, de Besançon, Colmar et Montpellier), reproduits à la fin de la brochu et dont l'interprétation valait d'être fixée.

Le 27 juin de l'an dernier furent inaugurés en grande pompe Copenhague, en présence de la famille royale, les nouveaux bâtiments de Glyptothèque Ny-Carlsberg dus, ainsi que les collections qu'ils abritent, la munificence du brasseur Carl Jacobsen et de madame Ottilie Jacobse Cet événement a été commémoré par un très bel album édité avec un lu plein de goût au musée même : *Ny Carlsberg Glyptoteks tilblivelse* (in-

3 p., av. fig. et 4 planches). On y retrace l'histoire et les agrandissements successifs de ce musée, consacré tout d'abord principalement à la sculpture danoise et à notre sculpture française : sa fondation en 1878, son développement, la construction de la Glyptothèque de 1891 à 1897 par l'architecte V. Dahlerup, les nouvelles installations. De nombreuses gravures retracent l'aspect des salles (dans deux desquelles on reconnaît les principaux chefs-d'œuvre de notre école française moderne), des portraits, des tableaux commémoratifs, entre autres la célèbre toile de Kröyer représentant le *Comité de l'exposition d'art français à Copenhague en 1888*, exposition à laquelle est consacré un chapitre de ce livre.

Erratum. — Ce n'est pas à Poissy, mais à Pontoise, puis à Paris, dans la chapelle des Carmes rue de Vaugirard, et ensuite dans celle des Carmélites de l'avenue de Saxe, qu'avaient émigré, après leur enlèvement de Maubuisson, les statues tombales de Charles IV et de Jeanne d'Evreux dont nous avons parlé dans notre dernière chronique (*Mercure de France*, 1er mars, p. 160)(1).

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

John Galsworthy : *The Country House*, 6 s., Heinemann. — Maurice Baring : *Desiderio, a play in three acts*, et *Sonnets and Short Poems*, Blackwell, Oxford. — F. P. Sturm : *An Hour of Reverie*, 1s., Elkin Mathews. — William H. Davies : *New Poems*, 2 s. 6 d., Elkin Mathews. — The Quarterly Review : *Le Mouvement catholique en Angleterre*, 6 s., John Murray. — Arthur Galton : *Church and State in France*, 1300-1907, 12-s1 d., Arnold. — The Edinburgh Review : *Le talent de M. René Bazin*, 6 s., Longmans. — Memento.

Avez-vous lu **The Country House**, par John Galsworthy? Telle est la question qu'on se pose dans le « public d'élite » qui décide des « succès d'estime ». Et la question s'accompagne de hochements de tête : l'on écarte les mains, on écarquille les yeux et l'on prédit à l'heureux auteur un avenir des plus glorieux. Nous avons fait comme le public d'élite ; nous avons lu ce roman et, oui, sans doute, ça n'est pas mal du tout, c'est même très bien, c'est surtout très habile, avec une finesse voulue, et parfois, nous a-t-il semblé, un peu cousue de fil blanc. C'est railleur, c'est frondeur, c'est même parfois de la satire, mais le résultat est mince. Tout l'effort de l'auteur s'éparpille, il se dépense contre des futilités et quand, ainsi fatigué, il aborde la véritable résistance, la place bien défendue, il se fracasse dans le choc et s'écroule. Car quelle conclusion pouvons-nous tirer de toute cette confusion ? Qu'est-ce que l'auteur a voulu nous montrer, nous prouver ? Quel but s'est-il proposé ? A-t-il voulu, comme les frères Margueritte, s'attaquer à ce sinistre moulin à vent du divorce ? Alors je lui préfère, en son pays, son compatriote, Mr Arnold Bennett, qui, dans *Whom God hath joined*, expose, discute et prouve. Vraiment

(1) V. sur ces statues l'article de M. André Michel (accompagné de la reproduction des œuvres) dans *Musées et Monuments de France*, 1907, n° 2.

Gregory et Mr Paramor sont bien faibles dans le rôle que leur infli
l'auteur. Tous deux commentent les gens et les événements, l'u
avec des demi-phrases que ses indignations interrompent, l'autre av
abondance et en faisant de son mieux pour être sarcastique, et réu
sissant tous deux à être bien agaçants. On ne mâche pas ainsi la b
sogne au lecteur, à moins que Mr Galsworthy ne suppose que to
les habitants de la Grande-Bretagne ne soient du calibre mental d
son Squire Pendyce, et nous avons d'amples preuves du contrair
Ce squire est fort bien dessiné, bien placé au beau milieu du tablea
avec d'un côté sa femme, de l'autre son fils, que coudoient le Recte
et Hellen Bellew, ainsi que beaucoup d'autres comparses, chaq
portrait diminuant de précision à mesure qu'on s'éloigne du perso
nage central, les derniers n'étant plus indiqués que par quelqu
traits. C'est bien d'un pittoresque tableau de famille que l'on garde l
souvenir, après la lecture de ce livre où il n'y a ni tragédie ni comédi
car les pertes que George fait aux courses et ses amours avec l'adultè
Mrs Bellew, les anxiétés diverses de sa mère et de son père, les sentime
des chiens de la maison et l'incendie d'une grange, le quasi accid
du squire et l'accouchement de la femme du recteur ne parvienn
guère à nous émouvoir. Sans doute, il y a un certain réalisme, u
excellent réalisme dans ces scènes et ces incidents, mais quel déso
dre! Quel manque d'art! Rien de tout cela n'est disposé ni constru
mais tout se succède sans lien précis, sans intention, au hasard. C'e
un parc sans allées, sans perspective, et l'auteur le sait bien. N'aper
çois-je pas cette épigraphe révélatrice, empruntée à Hamlet : « t'is a
unweeded garden. » C'est un jardin qui n'est pas désherbé, et où le
herbes folles ont crû jusque par-dessus votre tête. Désherbez, Mon
sieur, élaguez, ébranchez et quand vous aurez de l'espace et de l
perspective, faites vivre des personnages et non des fantoches, qui
c'est vrai, singent à ravir les vrais humains, mais dont nous voyon
les ficelles. Certes, il est louable d'être un bon peintre qui dessine d
beaux décors et fait des portraits ressemblants, mais que diriez-vou
si, au théâtre, les personnages étaient peints sur le décor, sur un dé
cor qui repasserait sans cesse, comme projeté par un très lent cin
matographe? Mais peut-être n'est-ce là qu'une question de rapidité e
devrions-nous voir dans l'œuvre de Mr Galsworthy une première ten
tative de roman cinématographique ? Décidément, nous sommes sé
vère, — et c'est si peu dans nos habitudes, nous souffle à l'oreille u
ami rosse. Oui, nous ergotons, et, ma foi, l'œuvre en vaut la peine
et puis, tant pis, on nous avait beaucoup promis, nous avons été dé
çu. Quand on s'attend à applaudir des personnages vivants et qu'o
vous sert la lanterne magique, on a bien quelque excuse si l'on en
montre de l'humeur.

§

La centralisation de toute la puissance temporelle et spirituelle en la personne d'un pape infaillible tend communément à donner l'impression que le catholicisme fonctionne, pour ainsi dire, avec un ensemble d'une régularité que rien jamais ne dérange. Mais à regarder sous l'aspect apparent des choses, cette unité est toute virtuelle, et il n'est pas besoin d'aller loin pour en avoir un exemple. Les réponses catholiques à l'enquête du *Mercure de France* suffisent à nous montrer quelle diversité d'opinions peuvent professer des gens qui se soumettent au même dogme. Nous en avons des exemples plus probants encore dans **le Mouvement Catholique en Angleterre** au XIXe siècle et dans les deux types de catholiques anglais représentés d'une part par de cardinal Newman et de l'autre par le cardinal Manning. Un article de la *Quarterly Review* commente et explique cette différence entre deux types de catholicisme que l'auteur qualifie respectivement de « jésuite » et de « patristique ». L'opposition actuelle entre ces deux types, « entre le libéralisme et l'intransigeance, est à vrai dire une opposition entre des excès temporaires de chaque côté, pendant une période de transition ».

Dans le même numéro, Sir Frederick Pollock disserte sur l'œuvre de Frederic William Maitland; le prof. P. Hume Brown sur « le Caractère de Goethe », Mr John C. Bailey sur John Evelyn, et un anonyme sur le premier lord Lytton (Owen Meredith). Les articles politiques sont relatifs au « Travail et au Socialisme en Australie », à l'*Income Tax*, aux élections allemandes, à la Chambre des Lords, à la réforme de l'armée, à la conférence coloniale, à la question universitaire en Irlande, au gouvernement constitutionnel en Russie, et enfin la *Quarterly* contient un article illustré sur *the Derivation of the Modern Horse*, par le prof. J. C. Ewart.

§

Dans un volume qu'il intitule **Church and State in France**, Mr Arthur Galton a tenté de tracer un rapide historique des luttes que l'Etat a livrées à l'Eglise en France de 1300 à 1907. En quatre-vingts pages, il arrive à la Révolution, les cent pages qui suivent mènent le lecteur jusqu'en 1870, et les cent dernières sont consacrées aux relations de la troisième République avec Rome jusqu'à la loi de Séparation. Malgré quelques erreurs, inévitables dans un travail sans doute hâtivement exécuté, Mr Arthur Galton se montre fort au courant du sujet qu'il traite et il adopte le point de vue raisonnable des gens qui jugent sans parti-pris, en France, et approuvent en principe l'œuvre de Waldeck-Rousseau et de M. Combes, et la façon dont M. Clemenceau et M. Briand appliquent la loi nouvelle. A côté des élucubrations

ultramontaines qu'on peut lire dans certains journaux anglais, il est bon qu'un homme suffisamment bien informé remette les choses au point en exposant toute la question avec intelligence et clarté. C'est de cela qu'il faut remercier l'auteur.

§

Le numéro d'avril de l'*Edinburgh Review* contient trois intéressantes études relatives à la France. L'une d'elles, intitulée *Lamartine and Elvire*, expose la question telle que l'ont résolue les travaux de M. René Doumic et de M. Léon Séché; une autre établit les relations existant entre la Pléïade et les *Elizabethans;* enfin la troisième, sous le titre de *Peasant Studies in French Fiction*, examine la façon dont George Sand, Balzac, Barbey d'Aurevilly, Flaubert, Zola, Maupassant ont dépeint le paysan. A la fin de son étude, l'auteur, qui paraît connaître singulièrement bien les romanciers français, caractérise **le talent de M. René Bazin** : « Bazin n'est jamais neutre; il n'est jamais indifférent. Il se peut que sa place ne soit pas au premier rang des romanciers, mais soit par ce qu'il montre de sympathie humaine ou d'acuité de perception imaginative, ses livres impliquent les intuitions sensitives d'un artiste qui sent non moins qu'il ne voit et dont les émotions reflètent celles d'existences anonymes qui s'écoulent dans des endroits peu fréquentés et peu mémorables. Ses pensées ont été demeure sous des toits noircis de fumée, auprès du foyer des chaumières, des cabanes et des fermes; son esprit s'émeut à l'unisson des esprits de ceux qui vivent en contact intime avec la terre silencieuse et les bêtes muettes du bercail et du pâturage. Avec de tels compagnons et de telles affinités, la forme littéraire et le sentiment du sujet ont atteint une singulière harmonie de matière et de manière. Quelque chose de la dignité paysanne, de la dignité réservée des grands peintres de la campagne; Millet, Segantini, Bastien-Lepage a imprégné son âme. La retenue des hommes lents à exprimer la sobre profondeur de leurs souffrances, lents à manifester la ténacité des joies, des souvenirs, des craintes, des espoirs enchevêtrés dans les fibres de la vie même, s'est communiquée à sa plume. Il a dépeint « ces paysans des côtes, travailleurs taciturnes, qui regardent la mer par-dessus les dunes, et que tourmente un peu de songe quand le vent souffle » ; il a interprété cette taciturnité, et il a de même, en artiste doué de faculté imaginative, dépeint aussi le rêve en dépeignant le dormeur. »

En outre, on peut lire dans le même numéro des articles sur John Evelyn et sur l'Histoire Moderne de lord Acton, sur *the Land Question* et sur les *Colonial Preferential Tariffs*, sur la *Menace of*

he Desert et sur la défense de la République Romaine par Garibaldi; sur les Partis Politiques devant le pays et sur le Trésor du Sancta Sanctorum, ce dernier avec illustrations.

En 1829, pendant qu'il était attaché à l'ambassade d'Angleterre à Paris, Mr Maurice Baring publia chez Lemerre son premier volume. Depuis lors, il a beaucoup parcouru le monde et fut même correspondant du *Morning Post* pendant la guerre russo-japonaise, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire un fort intéressant volume : *With the Russians in Manchuria*. Mais en dépit de ses pérégrinations guerrières, Mr Maurice Baring est un poète, et c'est au poète que nous devons ces drames en vers, *Gaston de Foix* (1903), *Mahasena* (1905), et tout récemment **Desiderio**. Cette dernière pièce est en trois actes, et elle produirait certainement un grand effet à la scène. Desiderio, calme orphelin, comme Gaspar Hauser, riche de ses seuls yeux tranquilles, surgit au moment opportun pour monter sur un trône rendu vacant par un assassinat. Il rêve d'un règne de paix, de justice, de bonheur; mais dans ce monde où l'action n'est pas la sœur du rêve, il trébuche dans les intrigues de l'ambition et de l'amour et le peuple le massacre. Le cardinal, le comte, le ministre, Thaïs la courtisane et la duchesse Violetta sont, comme Desiderio, des personnages symboliques que manie habilement l'auteur, dans des belles scènes et avec de beaux vers. En même temps Mr Maurice Baring publie un recueil de **Sonnets and Short Poems** où l'on retrouve, dans une élégante versification, les qualités du vrai poète : de l'émotion, une imagination aventureuse, une sensibilité charmante.

§

Mr. F.-P. Sturm a rassemblé, pour **An Hour of Reverie**, une trentaine d'agréables petits poèmes. Avec une savante versification, le poète exprime des impressions passagères, des tendresses délicates, des émois religieux, où l'on retrouve encore parfois des réminiscences et des influences excellentes, sans doute, mais qui devront disparaître devant la personnalité affranchie de l'auteur. Mr. Sturm a essayé de rendre en anglais trois poèmes de Verlaine : « le Colloque sentimental », qu'il appelle « A Dialogue of the Dead » ; la Chanson d'Automne », et « le Ciel est par-dessus le toit... ». Ces versions sont habiles sans être très heureuses. « Faded grass » ne traduit pas « avoines folles » et « Yes, but all hope has fled from me and you » ne rend guère justice à « l'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir ».

§

Nous n'avons pas lu *The Soul's Destroyer*, le précédent recueil de vers de Mr. William H. Davies, mais son petit volume de **New Poems** nous le fait regretter. Ce poète rappelle le réalisme cru et l'humour sarcastique de James Thomson, mais il y a dans sa poésie quelque chose qui n'est pas anglais. On pense à Burns parfois, ou à certains rimeurs irlandais, mais il évoque pour les Français à la fois Baudelaire, Verlaine et Villon. Il est très près de la nature, sans naïveté grotesque, et au moindre heurt, au moindre effleurement même, tout son être vibre et chante — un chant amer, souvent, mais viril toujours, et d'une humanité puissante, vivante, ardente, un chant d'un lyrisme âprement sonore qui pourrait bien retentir longtemps aux oreilles des générations à venir.

Memento. — Le numéro de mai de *The World's Work* est tout entier consacré à l'Irlande.

Dans le *Scribner's Magazine*, Mr Sidney Lee commence une série d'articles intitulés *The Call of the West: America and Elizabethan England* et dans lesquels il essaie de démontrer ce qu'on connaissait du Nouveau-Monde, au temps de Shakespeare.

Avec la suite de *The Countess of Picpus*, par Mr Maurice Hewlett, *The Cornhill Magazine* donne *The Problem of the Flying Machine*, par le prof. G. H. Bryan, des articles sur Joseph Hooker, *A Great Darwinian and his Friends*, par Leonard Huxley, et sur *The Growth of a Military Spirit in China*, par le Major Clarence Dalrymple Bruce.

The Gentleman's Magazine (avril) contient, avec la deuxième partie des « Mariages de Mazarin », un article sur Henry Fielding, par Alfred Inkley.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le réveil de l'Hellénisme. — Carducci et la Grèce. — Le vers barbare. — Jean Psichari : *Le Poète Denys Solomos* ; Edition de la « Revue Bleue », Paris. — L'œuvre de Dimitrios Vernadakis. — A. Provelengios : *Le Retour du Prodigue*, drame en quatre actes. — Dimitros Tantalidis : *Mes Ombres*, poésies ; Athènes. — Th. Kypraeos, *Les Heures* proses, Athènes. — Idas : *Sang des Martyrs et des Héros*, Athènes. — Memento.

La jeune Grèce traverse une crise de puberté, que prolongera vraisemblablement l'incertitude des solutions à donner au problème politique extérieur. Plus qu'on ne pense, il y a connexité entre ce que l'on peut appeler justement l'irrédentisme hellénique et la diglossie ; car celle-ci ne saurait être complètement résolue dans le sens moderne et vivant, sans que soient affectés les rapports actuels entre l'Eglise et l'Ecole, entre l'idée de Religion et celle de Nationalité. Ainsi le Patriarche œcuménique de Constantinople, que l'on dit très ouvert aux idées généreuses, demeure-t-il, en dépit de la fièvre d'occidentalisme qui agite la Grèce, le suprême et le plus vénéré gardien

le la Grande Idée. Athènes possède le cerveau ; l'Université ; mais le cœur de l'**Hellénisme** est à Constantinople.

L'Europe l'oubliait ; les Latins eux-mêmes n'y prenaient plus garde ; pour un peu l'on se serait laissé persuader qu'il n'y avait de Grecs qu'entre les frontières exiguës du royaume grec. Mais les atrocités bulgares, les prétentions roumaines, la vaillance crétoise ont réveillé la vérité endormie, et le peuple hellène commence de réapparaître aux yeux des nations ce qu'il n'a jamais cessé d'être : l'unique champion de la culture dans l'Orient méridional.

L'Angleterre par tradition d'intérêt, l'Italie par politique et naturelle sympathie, la France par moindre nécessité de ménager les Ottomans témoignent en même temps, et de façon plus ou moins ostensible, d'un retour amical de pensée vers la Grèce. Des associations philhelléniques se fondent à Londres et à Paris ; par l'initiative de la *Ligue pour la Défense des droits de l'Hellénisme*, des conférenciers autorisés : MM. Gaston Deschamps, Michel Paillarès, Charles Diehl, Jean Psichari, etc., entreprennent de dire successivement la beauté du pays grec, la valeur de ses habitants, l'avenir de sa civilisation. En même temps, l'Ecole française d'Athènes s'augmente et devient une sorte d'Université. Par toutes ses jeunes énergies, la Grèce nouvelle, avide de grandir, se déprend d'un flirt passager avec l'Allemagne et, sans arrière-pensée, marie son génie ardent à la pensée française.

Cependant, le roi Victor-Emmanuel traverse avec éclat la ville de Minerve, qui devient de plus en plus cosmopolite, et où affluent en même temps les malheureux réfugiés rouméliotes. D'angoisse et d'espoir la Grèce tressaille toute. A ces frères éprouvés, on va distribuer des terres en Thessalie ; mais la question macédonienne, comment la résoudra-t-on ? Pour le monde grec, ce problème et celui de l'Epire sont absolument vitaux.

Le petit royaume, que les événements de la dernière guerre gréco-turque ont instruit sur sa faiblesse, n'a de recours qu'en la clairvoyance de l'Europe. Certes, il reste assez indifférent aux Anglais, aux Français, aux Italiens que le Bulgare soit un hérétique au regard de l'orthodoxie ; mais ce dont il faut s'apercevoir, c'est de sa malfaisance. Il n'est peut-être pas impossible, par conséquent, que l'Occident se mette un jour d'accord pour étendre la Grèce jusqu'à ses frontières raisonnables d'Europe en Asie. C'est le vœu fervent de tous les Hellènes qui, morceau à morceau, n'ont jamais désespéré de reconstituer une Grèce intégrale. C'est pourquoi l'âme immortelle d'Hellas n'a cessé de vibrer au cœur de ses poètes, comme au cœur des grands Italiens qui firent l'unité nationale s'exalte l'âme de leur patrie. Aussi, comme les Grecs, et spécialement les Ioniens, ont les yeux tournés vers ce grand exemple, que leur remémorait, hier

encore, la mort de **Carducci**! Pas de journal ou de périodique, si minuscule soit-il, qui n'ait eu son article ou son étude sur le génial poète en qui s'est incarnée l'Italie renaissante. Il faut croire, toutefois, que le caractère politique de certaines parties de son œuvre l'emporte sur le reste aux yeux de tous, puisque nul ne s'avise de rapprocher comme il convient, l'initiative de Carducci, en matière de mètres anciens modernisés, de celle de Stéphanos Martzokis.

Carducci, du reste, avait eu des précurseurs: Giovanni Fantoni, Paolo Rolli; Martzokis, au contraire, est bien le premier, qui, sans aucune imitation, en Grèce, ait tenté d'acclimater le **Vers Barbare**, en l'adaptant à la plastique particulière de la langue démotique.

Nous ne croyons pas inutile de le faire ici remarquer, non seulement parce que c'est justice rendre, mais aussi parce que c'est une preuve des remarquables aptitudes de la langue vulgaire à recevoir l'empreinte du Latinisme, tout en restant vigoureusement individuelle.

Le recueil des *Vers Barbares* compte, d'ailleurs, parmi les plus belles productions de Martzokis.

Singulière manifestation d'une fécondation latine par les idées et par le sang (N. Episcopopoulos, le fin critique, descend des Ségurs, Marinos Sigouros, un poète d'avenir parmi les jeunes, est fils d'un Sforza): les poètes de l'Heptanésie ont débuté la tâche inouïe de donner à la Grèce moderne sa véritable conscience linguistique, et tout le mouvement contemporain se rattache à **Denys Solomos**, dont Jean Psichari présentait le mois dernier, au public parisien, la magistrale figure.

Nonobstant, il n'est pas certain que le peuple des Sept-Iles ait moins vivement ressenti la disparition de Giosué Carducci que celle de **Dimitrios Vernardakis**, né d'un père crétois, et qui était presque unanimement considéré comme le grand homme de la Grèce actuelle.

C'est que Vernardakis avait, en quelque sorte, déserté sa propre renommée, pour retourner vers son orient natal, à Mitylène, où, depuis 1882, malgré les instances de ses admirateurs athéniens, il était retourné. Il était né le 24 décembre 1833, à Agia Marina de Lesbos, et sa carrière littéraire fut particulièrement brillante.

Esprit véritablement encyclopédique et de farouche indépendance, il dut peut-être son succès de dramaturge à ses vigoureuses qualités de critique attentif et d'historien fervent plus encore qu'à son réel don poétique.

Studieux avant toutes choses, il se révéla de bonne heure un helléniste approfondi et capable d'en imposer à la science allemande elle-même, dont il haïssait le pédantisme pour l'avoir connu de trop près.

il était allé, en effet, terminer ses études en Allemagne vers 1855. Lorsqu'il fut nommé professeur d'histoire générale et de littérature grecque à l'Université d'Athènes, où il demeura de 1861 à 1869, il avait déjà produit ses premiers drames, ceux qui établirent sa réputation : *Maria Doxapatri* et *les Kypselides*. Il donna ensuite *Euphrosyne* et ces deux chefs-d'œuvre : *Mérope*, dont il faut admirer sans réserve la simplicité d'intrigue dans la perfection scénique, et *Fausta*, où la science de l'historien le dispute à l'art accompli du dramaturge. Deux autres œuvres : *Antiope* et *Nicéphore Phocas* (de *Fausta* jusqu'à ce dernier douze années s'écoulèrent) n'ont pas été livrées à l'impression. Quoique le drame du grand Autocrator n'ait peut-être pas recueilli à la scène tout le succès qui lui est dû, on y rencontre un tableau de Byzance à donner le frisson et tel que seul un homme de génie le pouvait créer. On doit également à Vernardakis un fragment d'*Histoire générale*, une *Grammaire grecque* et, sur la question de langue, une *Réfutation du faux atticisme*, qui fit grand bruit. Vernardakis eut, en effet, ce privilège, quoique puriste, de s'attirer surtout les foudres de ses coreligionnaires et d'obtenir le respect des vulgaristes les plus ardents. Les plus récentes écoles lui ont conservé la reconnaissance d'avoir entrevu la vérité. Il lui a manqué toutefois de se confronter de tout près avec le peuple et avec la nature ; il était pour cela trop byzantin : il aimait trop les livres. G. Xénopoulos a proféré sur lui ce mot juste : Salomos fut au-dessus de son époque. Vernardakis resta au-dessous.

On dit qu'il laisse un grand nombre de travaux inédits, et notamment un *Dictionnaire du grec populaire*, dont une Société mytilénienne entreprendrait prochainement la publication.

Nous attendrons avec impatience la mise au jour de ce document, qui, pour être d'ordre exclusivement critique, n'en n'aura pas moins sa haute valeur d'actualité.

Dirons-nous que nous ne sommes pas moins impatient de connaître le *Nicéphore Phocas* d'Aristomène Provelengios, qui vient, dans le **Retour du Prodigue**, de tenter le théâtre et qui fut, à meilleur titre que Vernardakis, mais dans le domaine lyrique exclusivement, un précurseur ? Esprit simple et doux, qu'un séjour en Allemagne inclina au culte de la nature et que les querelles linguistiques ont toujours laissé quelque peu indifférent, une mélancolie souriante le caractérise ; mais, quoiqu'il ait traduit *Faust*, il n'a rien emprunté à Gœthe ni de son universalisme transcendant, ni de sa personnalité vigoureuse. Il y a chez lui un certain défaut d'esprit métaphysique, qui doit lui nuire dans la réalisation du drame et qui attira sur sa dernière pièce le reproche de manquer de lien. C'est pourtant un observateur sincère, un émotif à la fois discret et passionné, comme en témoignent *les Pages de la Vie*, *les Harmonies d'automne* et *les*

Fleurs mortuaires ; mais trop souvent ce qui est qualité chez l poète lyrique devient défaut chez le dramaturge. Il y a néanmoins dans ce *Retour du Prodigue*, de quoi constituer une œuvre de pre mier ordre.

Georges Goris, qui est allé terminer ses études en Europe, a ruin son père de ses folies. Celui-ci a dû emprunter de fortes sommes à son voisin, dont la fille Marie est amoureuse du prodigue et qui, pou sauver l'ami ruiné, lui propose de marier les deux enfants. Mai Georges, dont la mère a préparé le retour et fait obtenir le pardon, a promis le mariage à une jeune orpheline, Hélène, et refuse d'entrer dans la combinaison de ses bienfaiteurs.

Le père tombe frappé d'apoplexie ; mais, avant de mourir, il se repent d'avoir voulu imposer à son fils une union d'intérêt, et il expir en bénissant son rejeton. Ce dénouement, on en conviendra, ne va pas sans quelque invraisemblance ; mais tout cela, pour un homm de la valeur de M. Provelengios, se peut facilement racheter.

Nous avançâmes tout à l'heure qu'il doit être considéré comme un précurseur. Au point de vue de la langue, il n'observe guère de sys tème ; toutefois il incline à préférer le démotique ; mais c'est au poin de vue de son goût de la nature qu'il requiert surtout l'attention. Il est ainsi, en poésie, quelque peu parent de ces conteurs : Pappadiamandis et Karkavitsas, auxquels nous consacrerons bientôt une étud spéciale et qui, de visualité intense, ont approfondi leur amou des choses.

Par le sentiment, il rencontre aujourd'hui, en Dimitrios Tantalidis un digne émule. De plus, M. Tantalidis, qui habite Constantinople est devenu un fervent de la langue nationale qu'il célèbre. « Incomparable pour la poésie, pourquoi, dit-il, le démotique ne vaudrait-il pas également pour la prose? » Et il a raison, avec Photi Photiadis son compatriote, avec Peryalitis, avec Varlendis, les deux vaillants traducteurs d'Euripide en parfait vulgaire. Je me demande si le poète de **Mes Ombres** ne serait pas le propre fils ou neveu du malheureux Elie Tantalidis, devenu aveugle à vingt-sept ans, et qui fut jusqu'à sa mort, survenue en 1876, professeur de littérature grecque à l'école théologique de Chalki. Il aurait de qui tenir. En tout cas, toute la première partie du recueil est d'un charme achevé de tristesse, de regret, d'amour pur et fidèle, dans une langue exquise. *Amour enseveli, Nuit au jardin, Fiction, Mon île, Chant de la morte* arborent une tendresse élégiaque d'un caractère bien personnel et que les Ioniens, à peu près seuls jusqu'ici, avaient réussi à traduire.

L'Hellénisme, comme on voit, s'affirme partout, et Constantinople rivalise avec Athènes. De Smyrne nous arrivent **les Heures** de Théodoros Kyprœos, qui sont une suite de très délicats poèmes en prose, dans une langue analogue à celle de M. Kaloyeropoulos.

Avec une précision plus nerveuse et moins d'éclat, l'auteur du **Sang es martyrs et des héros** nous dit la détresse macédonienne la férocité bulgare.

Ce livre, écrit en pur démotique et qui est appelé à se répandre ır tout le monde grec, a pris pour prétexte le meurtre de Paulos elas à Statitsa de Macédoine, en 1904 : c'est un superbe cri de révolte de patriotisme.

Memento. — *L'Almanach de Skokos* pour 1907 mérite une mention parulière et que nous sommes obligé de retarder. Chiffre énorme pour la rèce, il tire à trois mille, et, depuis 22 ans, les poètes et les prosateurs s plus remarquables du pays grec y défilèrent. Cette année, fut chargé en coordonner les parties l'excellent critique et conteur Grégoire Xenoulos, qui s'en acquitta fort judicieusement.

Au *Noumas* ont paru *la Servante malade* de Jean Psichari, *l'Ombre du ort*, drame en prose de Voutieridis, de remarquables vers de Palamas, de alamas, des proses de Paulos Nirvanas. A *Pinacothiki* de beaux vers Elena Lamari ; *Silence*. Reçu le *Dodécalogue du Bohémien*, poème de ostis Palamas, les *Panathénées*, toujours soignées. *L'Hellénisme, le onde hellénique*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES RUSSES

Nouveaux courants ; Littérature érotique : Arzybacheff, Kamensky, etc. — mento.

Dans cette chronique que j'écris de Saint-Pétersbourg, où je e trouve après une absence involontaire d'un quart de siècle, j'auis voulu parler de mes impressions personnelles... Le froid, la ige et les glaces qui recouvrent encore la Néva immédiatement frontés après la chaleur, le soleil et le renouveau printaniers de aris ; un pays que j'ai quitté dans un silence de mort et que je trouve retentissant des discours enflammés de la Douma ; une ittérature qui était le domaine de quelques privilégiés et qui est evenue quasi universelle, étendant son empire sur toutes les choses, ır tous les phénomènes de la vie sociale... Que d'impressions, que comparaisons, que de constatations à faire ! Mais la place est streinte, les pages sont comptées et il faut se borner à ce que je ouve de nouveau, d'inédit dans la littérature russe, et cela non ulement au point de vue des noms d'auteurs ou de leurs œuvres, ais surtout des nouvelles tendances, des nouveaux *courants* dans littérature russe. A distance on suit les revues, on lit les œuvres, n est fidèle aux *Samédis littéraires*, aux revues du mois des fins et licats critiques, ici que : Gornfeld, Iakoubovitch, Nevédomsky, c. ; mais on est toujours tant soit peu en retard. Ici, sur place, c'est itre chose : on lit de même, mais, en plus, on voit et on entend en

fréquentant — je ne dirai pas, et pour cause ! les cabarets litté raires, — mais les soirées littéraires, soirées de discussion, d'affir mations nouvelles, de lectures inédites, de polémiques courtoises mais passionnées, chaleureuses, et souvent révélatrices, pour u nouveau venu surtout.

C'est ainsi qu'à peine arrivé à Saint-Pétersbourg je suis tombé e plein champ de bataille : guerre civile dans le camp des *décadent* et *symbolistes*, représentés par la revue *la Balance* dont j'ai eu déj l'occasion de parler, entrée en ligne d'une petite phalange de jeune qui s'intitulent ou qu'on intitule *anarchistes mystiques*; cliquet d'armes, bruits de guerre — heureusement de papier et d'encre — pou ou contre la *littérature érotique* qui vient de faire ici son apparitio bruyante, pour ne pas dire scandaleuse. C'est de cette dernière que j vais parler aujourd'hui, quitte à revenir dans mes chroniques su vantes aux autres nouveautés de la littérature russe contemporain

La littérature russe, réaliste depuis presque un siècle, n'a jama connu d'excès dans le sens même du naturalisme, n'a encore moin jamais penché aux descriptions érotiques, cette pierre d'achoppemen pour l'art, comme la question sexuelle l'est pour la morale. Est-ce dire que la littérature russe ait été ou soit pudique, bégueule ou h pocrite ? Que non pas. Le réalisme de Gogol, de Dostoievsky, de To toy et même du délicat Tourgueneff témoigne assez pour elle, pour santé, pour sa maturité pleine et entière. Mais, comme l'a fort bi dit Tourguéneff, « *une statue n'est jamais nue* », l'art n'est jam pornographique. Autrement pensent, conçoivent et procèdent tout u groupe de *jeunes* non dépourvus cependant de talent, tels que Arz bacheff avec sa *Vie Humaine*, *Sanine*, *Ombres matinales*, *la Mo de Landé ;* Kamensky avec son *Diplôme*, *Quatre*, etc.

Leurs descriptions érotiques ne sont pas des incidents dans leu récits, ils s'y plaisent, ils en font le principal thème, le leit-motif leur œuvre, le trait caractéristique de leur action littéraire. On pe goûter au point de vue artistique toutes les comparaisons entre l nudités d'un corps de femme et celles d'une statue, mais qu'y a-t de commun entre l'art et les descriptions des mains qui retirent chemise de dessus les « jambes, et le ventre »... (*La Vie Humain* Arzybacheff) ou du rêve de l'officier Zaroudine (même auteur) av sa « nuance de méchante satisfaction du fait que cette jeune fi pure, intelligente et lettrée, sera étendue sous lui, comme n'impor quelle autre, et qu'il fera avec elle ce qu'il voudra tout comme av d'autres.... » Des scènes comme celles où tout « nage autour dans chaos brûlant et terrible de jouissance et de souffrance », où des jam bes nues « tremblent avec impudence et souffrance de l'attouc ment des mains qui les découvrent (*Ombres matinales*) » « le corps mou et élastique tremble et se serre contre lui, résigné

xigeant... (*La Mort de Landé*) » « et soudain tout disparut, excepté
ux deux et le bonheur complet de deux corps enlacés, fort et ten-
re, grand et petit, ferme et souple, enveloppant l'un l'autre d'une
haleur doucement accablante et d'un brouillard épais et chaud. Des
eux clairs énormes, devenus soudain noirs comme l'abîme ; les
heveux soudain tombés en onde épaisse, et deux bras tremblants
emeurèrent seuls devant Poutchaieff, et une jouissance aiguë, heu-
euse comme un songe embrassant tout, leur devient commune »
Vie Humaine)....

Je n'ai pas besoin d'aller plus loin dans la description exclusive-
ient utilitaire, sexuelle des seins et autres parties du corps féminin,
es odeurs féminines, etc. Je citerai encore une scène qui hurle avec
t contre toutes les traditions de la littérature russe. C'est toujours dans
a Vie Humaine. Deux jeunes gens s'aiment; mais la jeunesse et la
ureté se dressent entre eux et les retiennent. La description en est
elle et conforme aux mœurs russes du milieu universitaire. Sur-
iennent les journées de la révolte des navires de guerre de la Mer
oire; la jeune folle croit que l'aimé, l'étudiant Koutchaieff, est tué.
lais il n'est pas tué, il arrive, et la joie des jeunes gens ne s'exprime
ue par le silence avec lequel ils passent tous les deux immédia-
ement dans sa chambre à elle où tout... est bientôt consommé
v. plus haut). « Il sembla ensuite étrange à Koutchaieff de se rap-
eler qu'ils ne se sont pas dit un mot, et tout fut consommé »...

Alors vous voici cuirassés contre tout ce que les auteurs éro-
ques vous font lire. M. Kamensky, dans sa *Léda*, présente son héroïne
mplement recevant ses amis toute nue, portant seulement des pan-
oufles d'or. Elle a beau parler et se répandre en dissertations sur un
eau corps jeune qui n'a pas besoin de poursuivre des visées de
débauche et de dépravation, que la « basse curiosité » n'a rien à voir
ans le « grand mystère » et le « culte sacré »... Elle reste toujours
ue et excitante et pénètre son interlocuteur et demeure pénétrée
lle-même d'un désir, d'un rut tout bestial... M. Kozmine n'en reste
lus là et dans ses *Ailes* raconte comment son jeune héros se sent
es ailes d'aspirations idéalistes depuis qu'il vit — comment dire ? —
haritalement avec un homme ! De même M^me^ Zinovieff Annibal
aconte, avec des détails plus que suggestifs, dans son livre intitulé
Trente-Trois monstres et que la justice à la mauvaise idée de pour-
uivre, les amours de deux femmes.

Vous êtes déjà assez dégoûtés de cette marée montante d'érotisme
orsqu'arrive M. Kamensky, déjà nommé, qui vous secoue par son
écit *Quatre*. Les *quatre* sont quatre femmes que l'officier de la
arde Nagoursky pendant son voyage rencontre en deux jours et
prend successivement l'une après l'autre, bien qu'inconnues de lui et
u'il fût inconnu d'elles. Des détails physiologiques tant que vous

voulez ; psychologie, vraisemblance, art — néant. Il n'en faut pa d'ailleurs. L'érotisme suffit.

C'est une littérature spéciale, j'allais dire professionnelle, techni que. Mais je m'en retiens. Le bruit que ce genre littéraire fait actuel lement dans notre République des Lettres ; un certain talent don les auteurs cités ne sont pas dépourvus ; le temps extraordinaire d tumulte et de transition où nous vivons ; en un mot tout ce qu'un époque révolutionnaire présente de temporaire, de passager, me fai un devoir non seulement de signaler à mes lecteurs ce phénomèn de la littérature russe contemporaine, mais aussi d'en parler ave mesure, sans exagérer le mal, ni trop crier au péril que, dans d'autre conditions, présenterait une avalanche pareille d'érotisme souven sadique, ainsi que les lecteurs ont pu s'en convaincre par les indica tions que j'ai données dans cette chronique. Ce courant érotique dan la littérature russe, je le répète, est passager, comme sont passager tous les malheurs du moment que nous traversons en Russie.

C'est preuve qu'on recherche douloureusement et avec angoiss de nouvelles voies, manifestation que nous n'observons pas qu'e Russie. C'est sérieux, mais non tragique.

Memento. — Très symbolique et nouveau genre *la Vie d'Homme*, Léonide Andreieff. Vivante, entraînante la nouvelle pièce du prin V. Bariatinsky, *le Comptoir de Bonheur*, présentée par la troupe Mme Iavorskaïa une seule fois à Saint-Pétersbourg, entre deux trains qu emportent la troupe et la pièce à travers toutes les grandes villes de pr vince. Signalons encore les deux premières livraisons des *Flambeau* (Fakely) de la nouvelle école littéraire, *anarchiste-mystique*, dont le jeun G. Tchoulkoff est le chef. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en parl encore. Signalons aussi la pièce d'un jeune écrivain qui fait beaucoup pa ler de lui : *Dieu de Vengeance*, par M. Cholom Ach.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

La Mort d'un japonisant : Félix Régamey. — F. Réga mey est mort le 6 mai, à Juan-les-Pins, où il était venu chercher u climat plus doux, un soleil plus réchauffant pour réparer une sa ébranlée par le rude hiver parisien. Sa mort, suivant de quelqu mois celle de Lafcadio Hearn, revêt de ce fait une importance sp ciale. Ce sont, en effet, les deux occidentaux qui ont le mieux conn et passionnément aimé le Japon, qui disparaissent presque e même temps. L'évolution de nos connaissances a un cours si rapi aujourd'hui que, souvent, ce que la foule admet comme un progr n'est qu'une régression. Demain, des auteurs improvisés nous appo teront du Nippon des définitions nouvelles, qui prétendront conten toute la vérité. Elles ne feront, cependant, que reproduire l'aspe

ansitoire d'un peuple, qui ne peut renoncer à son ancienne civili-ation que sous peine de perdre les qualités, qui ont été les premiers éments de sa force et de sa grandeur. Aussi, peut-il être utile d'in-iquer, dès aujourd'hui, quelques-unes des sources où il faudra tou-ours venir puiser pour retrouver le véritable aspect du Nippon, à ravers ses avatars circonstanciels. L'œuvre de F. Régamey, modeste ar le nombre, mais d'une valeur exceptionnelle par la qualité de la ncérité, restera, pour nous, Français, la plus sûre de toutes ces ources.

F. Régamey eut l'heureuse fortune, aux plus belles années de sa eunesse, d'accompagner Guimet au Japon, dans un voyage qui n'avait 'autre but que de quêter de belles sensations inédites. Une pareille ortune est rare dans la vie des hommes. La moisson fut riche, abon-ante et choisie. C'était alors la belle époque du Nippon : il se révé-ait encore, dès le premier abord, dans la fraîcheur et la grâce incom-arables de son antique civilisation. Ceux qui ont feuilleté jadis s deux volumes des *Promenades Japonaises*, dont Guimet s'était éservé le texte, n'ont certes pu oublier les admirables dessins de Réga-ey. Ces compositions auraient aussi bien pu être signées d'un rtiste du crû. Elles sont d'un réalisme charmant et d'un synthé-sme qui a pu déconcerter un peu, en ce temps déjà lointain, nos abitudes d'Occident, mais qui rappelle avec tant de fidélité l'inter-rétation si compréhensive et la technique si originale des maîtres du aysage nippon. Régamey avait littéralement fait siens les procédés t les dons de vision toute particulière de ces derniers. C'est ce qui e différencie et lui assigne une place à part, parmi tous les artistes ontemporains d'Occident qu'influença, à des degrés divers, l'art du Nippon. Sans doute, au moment où il s'assimilait, avec tant de bon-eur, les dons merveilleux d'une race d'artistes, éprise des jeux de a lumière et animée du seul souci d'interpréter dans un paysage ses spects les plus fugaces, le flottement, l'arabesque, pour tout dire e ses lignes. Depuis longtemps déjà ce qu'on a appelé le Japonisme vait exercé une influence profonde sur les plus grands de nos artis-es. Manet n'avait pu voir, sans en éprouver une vive surprise et une orte de joie intérieure, les prestigieux dessins d'Hokousaï et les aysages synthétiques d'un Hiroshighé entrés dans les collections les lus célèbres, dans les dernières années de l'Empire. L'Impression-isme trouva sa filiation directe dans les maîtres de l'art du Nippon, ans qu'il fût en rien besoin de l'intervention de Régamey. Nous nsistons à ce sujet, afin qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Mais tandis que des artistes, plus près de nous, comme Beardsley, Vallotton, etc., tout en s'assimilant certains procédés de la technique aponaise, ne pouvaient renoncer tout à fait aux traditions de leurs levanciers, ni sacrifier la complexité de leur vision personnelle,

Régamey s'oubliait sur le terroir nippon et s'isolait en marge de ses contemporains. Cette attitude, dont il faut au moins reconnaître la sincérité, lui créa une situation exceptionnelle, dont il ne tira d'ailleurs que de minces profits. Elle doit, en tous cas, lui attirer la reconnaissance de tous ceux qui ont voué au Japon un culte particulier.

Guimet n'oublia pas, dans la suite, le compagnon charmant et le merveilleux artiste qu'il avait trouvés en Régamey. C'est à lui qu'il confia la décoration murale du Musée, qui a reçu depuis le nom de son fondateur. Régamey eut ainsi l'occasion de fournir un témoignage public de la documentation aussi précise que variée, qu'il avait rapportée de son séjour au Nippon. Il a retracé dans ses vastes compositions les scènes curieuses qu'il avait vues se dérouler là-bas, dans la splendeur des cérémonies bouddhiques, ou dans l'extrême simplicité des rites shintoïstes. La valeur documentaire de ces peintures est inappréciable; elles attestent cependant que Régamey ne posséda pas au même degré les dons du coloriste et ceux du dessinateur.

Son œuvre la plus estimée par les amoureux du Japon est le livre qu'il intitula modestement : *Le Japon pratique*. Il a donné dans ce petit livre la mesure de la somme de connaissances de toute sorte qu'il avait réussi à acquérir sur le Nippon. On n'y trouve rien qui ressemble aux ouvrages que les voyageurs, plus ou moins renseignés, écrivent dans le silence du cabinet d'après des notes rapides et quelques lectures, souvent mal digérées. C'est un recueil de renseignements positifs, d'ordre pratique sur la vie familiale du Japon, sur les corps de métier, leur technique, sur le théâtre, etc., etc. Il restera le guide le plus sûr et le plus instructif pour tous ceux qui seront désireux de pénétrer la vie intime du Nippon. Nous rappelons, enfin, la traduction d'un roman japonais, *Okoma*, que Régamey donna, voici plusieurs années déjà, et qui resta trop ignorée du public.

Notre dessein n'est pas de donner dans cette brève notice une revue complète d'une existence qui fut laborieuse et probe. On a voulu se borner à en indiquer les principaux traits et surtout à en fixer le caractère essentiel. Régamey fut, dès sa première jeunesse, possédé tout entier par le Japon. Il n'a jamais pu se défaire de cette emprise. Il avait pensé, jadis, à se fixer définitivement sur cette terre de prédilection. Il y aurait vécu la vie d'un Lafcadio Hearn. Mais ce qui était possible pour l'homme né d'une fille de Corfou et d'un père Irlandais était quasi-impossible pour un Français de race. « On ne se déracine pas, nous disait-il un jour, avec un accent de regret profond; un acte aussi décisif m'eût coûté dans la suite bien des souffrances, et qui sait ? bien des déceptions... mais c'est un regret que

aime à sentir s'obstiner en moi, et je l'entretiens, je le soigne comme une fleur délicate, dont le parfum ténu se prolonge dans ma vie. » L'existence un peu solitaire, qu'il avait volontairement adoptée, par goût, par indépendance d'esprit, par noble fierté, l'avait depuis de longues années isolé du public. Seuls, quelques fidèles aimaient à le visiter en ce logis paradoxal et charmant, qu'il avait eu le courage de réaliser en plein cœur de Paris, au fond de la cour d'une grande bâtisse moderne, loin des bruits de la rue. Il habitait en ce réduit caché une frêle maisonnette en planches, précédée d'un jardin de Lilliput, dessiné à la mode du Nippon, avec ses toris, ses rocailles, ses arbustes taillés, ses lanternes de bronze et ses Dieux familiers. C'est là, dans cette humble retraite, qu'après l'accomplissement de ses devoirs professionnels il aimait à revivre son passé, grâce au prestige du frais décor qu'il avait créé autour de lui.

Une seule fois, en ces derniers temps, il sortit de son silence; sa vieille honnêteté avait été exaspérée, pendant la guerre Russo-Japonaise, par les inepties et les insanités que prodiguait, sauf un très petit nombre d'exceptions, la presse française à la nation chevaleresque par excellence, au seul peuple qui eût un code de l'honneur et non un code de l'argent (1). Ce fut pour lui, une fois cette guerre terminée, comme un irrésistible besoin de soulager le trop-plein de son âme, en quelques pages, qui parurent ici même dans cette Revue. Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié ces pages vibrantes, qui resteront parmi les plus sincères et les plus justes qu'on ait écrites sur le Japon.

JEAN NOREL.

LA CURIOSITÉ

La deuxième vente Chappey : objets d'art du XVIIIe siècle. — Atelier Fritz Thaulow ; collection particulière de cet artiste.

La deuxième exposition Chappey n'a guère modifié les impressions que la première avait suscitées. Elles se résument, je dois le dire, par une déception. Entendons-nous cependant. Il ne s'agit pas de dénier à feu M. Chappey certaines qualités et certains mérites : Chappey avait du goût, une activité effrénée ; mais, surtout, il avait de la témérité, — trop de témérité peut-être ! Les objets du XVIIIe siècle réunis par lui étaient nombreux, divers, mais ils comprenaient à peine quelques pièces de choix : sa collection a fait sans doute le bonheur des marchands ; je ne crois pas, toutefois, qu'elle ait fait celui des amateurs difficiles et délicats. Les tapisseries ? Elles n'étaient que secondaires. Les pendules ? On les trouva plus monumentales que belles, d'un art plus grossier que raffiné. Quant aux

(1) Le Bushido.

porcelaines de Sèvres et de Saxe, elles formaient un ensemble plu copieux que significatif.

Le prix le plus élevé, dans les porcelaines de Sèvres, 10.000 fr. alla à un tête-à-tête orné de médaillons à oiseaux et arbres sur fon à œils de perdrix en bleu, rouge et or. Ce service de Sèvres, adjug à M. Cognac, porte la date de 1768. M. Stettiner paya 3.000 fr. u plateau avec des amours en camaïeu rose ; M. Paul Roux donn 2.500 fr. pour un pot de Vincennes à oiseaux sur fond bleu. La plu part des autres porcelaines de Sèvres, assiettes, tasses avec soucou pes, écuelles, firent entre 300 et 600 fr.

On se disputa dans les mêmes prix les porcelaines de Saxe. Un pièce assez baroque,— surtout de table, disait le catalogue — fut attri buée à M. Cherif Pacha pour 6.500 fr. Elle représente un bosque formé de quatre palmiers réunis par une couronne et abritant cin statuettes. M. Allain poussa jusqu'à 3.310 fr. les enchères mises su une sorte de petit monument supporté par quatre lions, couvert d'u toit, et décoré de personnages dans le goût chinois.

Les pendules se vendirent entre 4 et 5.000 fr.

Un meuble de salon — canapé, deux bergères, quatre fauteuils — en bois sculpté et doré, couvert en Aubusson de l'époque Louis XV monta à 46.100 fr.

Ce fut la seule enchère sensationnelle.

L'ensemble de cette deuxième vente Chappey donna un total 601.125 fr.

§

Le robuste, le géant, le « bon géant » **Fritz Thaulow** mouru en pleine force, voici quelques mois à peine. On vient de disperser le œuvres de son atelier et les œuvres qui composaient sa collection par ticulière.

On ne peut contester que Thaulow n'ait fait preuve de qualité artistiques précieuses, en somme. Il savait dessiner et il savait pein dre : il possédait, en un mot, une maîtrise parfaite de son métier. So dessin attire par sa précision et son élégance, sa composition charm par son habileté, son coloris enchante par sa gaîté. Thaulow, dan un paysage, savait excellemment choisir le coin joli, l'aspect agréabl aux yeux. Mais, malheureusement, il s'en tenait à l'*accident :* il n'a percevait pas l'ensemble, la synthèse, l'*âme* d'un paysage. A sa pein ture font défaut l'air, l'espace, l'horizon : il lui manque ces lointains ce mystère, cette expression, — ce « quelque chose » par quoi, devan un paysage, nous sommes émus et devenons pensifs. Thaulow est u paysagiste estimable, — mais rien de plus.

Cela n'empêche pas ses toiles d'être recherchées et d'atteindre de prix élevés. Donnons, à titre de document, quelques-unes des enchè

es : *la Nouvelle fabrique à Lillehammer*, 6.500 francs (acheté par
. Ville de Paris) ; *Route de Beaulieu*, 3.500 fr. ; *Fabrique sur le
Mesna*, 5.700 fr. ; *Moulin sur le Mesna*, 5.100 fr. ; *Moulins en
Hollande*, 5.500 fr. ; *Environs de Christiania*, 5.000 fr. ; *Beau-
ieu*, 3.600 fr. ; *le Marronnier à Quimperlé*, 5.000 fr. ; *le Pont
Avila*, 6.400 fr. ; *Overschie*, 10.600 fr. ; *Une Rivière en Norvège*,
.900 fr. ; *Lillehammer*, 4.500 fr. ; *les Récureuses à Beaulieu*,
.000 fr. ; *Beaulieu*, 5.200 fr. ; *Dordrecht*, 5.500 fr. ; *Après la
luie, Dordrecht*, 4.200 fr. ; *Volendam*, 3.000 fr. ; *Soleil d'hiver
n Norvège*, 8.000 fr. ; *Fin de juin, l'Hiver en Norvège*, 8.000 fr. ;
'anal en Hollande, 4.700 fr. ; *Vieilles Maisons à Dordrecht*,
.200 fr.

Toutes ces œuvres furent vendues dans une première vacation et roduisirent une somme de 258.000 fr.

La collection particulière de Thaulow, dispersée dans une seconde acation par les soins de Me Paul Chevallier, assisté de MM. Montai-nac et Georges Petit, comprenait des pièces fort intéressantes : une elle marine par Boudin, *Dunes à marée basse ;* une toile joyeuse t charmante de couleur, l'*Heure de l'apéritif*, par Miller ; un pan-eau fort original, la *Maison Blanche*, par Rudolf Reimerschmid ; n curieux marbre, les *Causeuses*, par Camille Claudel.

La recette de cette vacation fut de 41.971 fr.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Marquis Raoul de Couronnel et Emile Alleaume : *La Liberté individuelle ;* Ficker. » »

Esotérisme

Pythagore : *Vers dorés*, trad. et commentés par Fabre d'Olivet et suivis des Commentaires d'Hiéraclès ; Bodin. 15 »

Histoire

Ernest Daudet : *Lettre du Comte Valentin Esterhazy à sa femme (1784-1792)* ; Plon. 7 50

Alfred Mézières : *Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier ;* Hachette. 3 50

François Rousseau : *Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788)* ; Plon, 2 vol. 15 »

Littérature

Maurice Castelain : *Ben Jonson. L'Homme et l'Œuvre (1572-1637)* ; Hachette.

Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français ;* Hachette. » »

Georges Gendarme de Bévotte : *La Légende de Don Juan ;* Hachette. » »

Philosophie

Henri Bergson : *L'Evolution créatrice ;* Alcan. 7 50

Léon Jouvin : *La morale sans bien ?* Perrin. 3 50

J. Lacheler : *Etudes sur le Syllogisme ;* Alcan. » »

J.-B. Poirson : *La Découverte de l'âme en soi-même par la Trinité ;* Ficker. 3 50

Poésie

Jean Mazeau : *Les Mouches d'or ;* Lemerre. 3 50
Comtesse Mathieu de Noailles : *Les Eblouissements ;* Calmann-Lévy. 3 50
Louis Pierard : *Images boraines ;* Bruges, Herbert 2
André Salmon : *Les Féeries ;* « Vers Prose ». »
Oscar Wilde : *Poèmes ;* trad. de Albert Savine ; Stock. 3 5

Psychologie

Paul Diffloth : *La Fin de l'Enigme ;* Librairie Univers. 3 50
Henri Goujon : *L'Expression du Rythme mental,* dans la mélodie et dans la parole ; Paulin. 5

Publications d'art

A. Foy : *Album ;* Librairie Univers. » »
André Girodie : *Un Peintre Alsacien de transition : Clément Faller ;* « Revue Alsacienne ». »

Questions religieuses

P. Saintyves : *Les Saints successeurs des Dieux ;* Nourry. 6 »
Adolphe Retté : *Du Diable à Dieu,* histoire d'une conversion, préface de François Coppée ; Messein. 3 5

Roman

H. Bachelin : *Les Manigants ;* Floury. 2 »
Henry Buteau : *Aimer ;* Plon. 3 50
Maurice Darin : *Colette ou la protectrice ;* Calmann-Lévy. 7 50
Mme de Ebwer Eschenbach : *Un Incompris,* trad. par Heinecke ; Hachette. 1 »
Paul Faure : *La Chapelle enchantée ;* Fasquelle. 3 50
Jean Lorédan : *La peine de vivre ;* Flammarion. 3 50
Jean Merazzi : *Vengeance ;* Plon. 3 50
François de Nion : *Les Tragiques travestis ;* Michaud. 3
P. Reboux : *Le Phare ;* Ollendorff. 3
Henri de Régnier : *La Peur de l'amour* « Mercure de France ». 3
J.-Joseph-Renaud : *Le Chercheur d'Merveilleux ;* Calmann-Lévy. 3
J.-H. Rosny : *Contre le sort ;* Michaud 3
Comte de Roussillon : *Les Mémoires d'un Rasta ;* Carrington. 3

Sciences

Dr Henri Martineau : *Le Roman scientifique d'Emile Zola ;* Baillière. 3 5

Sociologie

André Barre : *La Menace Allemande ;* Michaud. 3 50
C. Bouglé : *Qu'est-ce que la Sociologie ?* Alcan. 2 50
Georges Mény : *Le Travail à bon marché ;* Bloud. 3 50
Roger Merlin : *Le Contrat de Travail ;* Alcan. 2
Georges Tragin : *Les Idées à propager ;* Ficker. 1 5
E. Hocquart de Turtot : *Les Tiers-Etat et les Privilèges ;* Perrin. 3 5
Armand Villette : *Du Trottoir à Saint-Lazare ;* Librairie Univers. 3 5

Théâtre

Albert Fleury : *Les Idées dramatiques en 1906 ;* Sansot. 1

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Joris-Karl Huysmans. — La Religieuse portugaise. — Une lettre de M. Brédif. — *Parte Bona.* — Exposition Eugène Carrière. — Le Quadrige d'Herculanum. — Le mari, la femme et l'autre. — Le Moulin à prières. — Errata. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Joris-Karl Huysmans — Au moment où nous donnons

s derniers bons à tirer, nous apprenons la mort de J.-K. Huysmans, puis longtemps atteint d'une maladie incurable.

Il était né le 5 février 1848, et avait fait ses études au Lycée Saint-Louis. commença son droit, puis entra au ministère de l'Intérieur à l'âge vingt ans. Il en sortit vers 1897. Il projetait d'aller vivre à Ligugé, où habita pendant quelque temps la maison qu'il avait fait construire ; mais, 1902, lors de l'exode des Bénédictins, il revint à Paris.

L'Académie Goncourt, dans sa première réunion, qui eut lieu le 7 avril 00, chez Léon Hennique, l'avait élu pour président. Il avait été nommé evalier de la Légion d'honneur sous le ministère Charles Dupuy, et der-èrement l'intervention de M. Gustave Geffroy lui fit donner la rosette officier par M. Aristide Briand.

Le premier ouvrage de J.-K. Huysmans, *le Drageoir à épices*, date de 74. Puis vinrent : *Marthe, les Sœurs Vatard, Croquis Parisiens, En énage, A vau-l'eau, l'Art moderne, A Rebours, En Rade, Certains, la ièvre, Là-bas, En Route, la Cathédrale, Sainte Lydwine de Schiedam, e Tout, l'Oblat, Trois Primitifs*. Sa dernière œuvre, *les Foules de ourdes*, est de 1906. Il venait de terminer un volume de monographies ur les églises de Paris.

Il avait en outre publié : *Sac au dos*, dans *les Soirées de Médan* ; *Pier-ot sceptique*, en collaboration avec Léon Hennique ; *Pages catholiques*, vec une préface de l'abbé Mugnier ; sous le titre *Poésies religieuses*, un oix de poésies de Verlaine, auquel il avait donné une préface. Il a aussi crit une *Vie de Don Bosco*.

La vie de J.-K. Huysmans, assez retirée, fut des plus dignes. Il n'écrivit mais que ce qu'il avait à dire, et, bien qu'il eût souvent le mot un peu if même pour ses familiers, ceux de son temps proclament qu'il fut dèle à ses amitiés. — A. V.

§

La Religieuse portugaise. — J'ai reçu la singulière lettre suivante, ue voici toute, hormis le nom du signataire. Si ce signataire m'avait onné son adresse, je lui aurais répondu personnellement.

Paris, le 30 avril 1907.

M. Remy de Gourmont.

Monsieur,

D'abord, je suis un des plus fervents de vos admirateurs.
Dans votre « Epilogue » d'aujourd'hui, vous disiez (page 103) : «... les lettres de Religieuse portugaise...» Portugaise ? Sainte Térèse de Jésus ? Alors, une Espagnole? Qui, donc ?
Et j'ai fini.

A. B. C.

Je plains et je félicite M. A. B. C. de ne pas connaître les Lettres de la eligieuse portugaise. Je le plains d'un plaisir longtemps négligé ; je le élicite d'un plaisir qu'il goûtera bientôt sans doute dans toute sa nouveau-é. Les *Lettres Portugaises* sont un des chefs-d'œuvre de l'amour fémi-in. Il n'y en a que cinq d'authentiques. Dans les éditions non critiques,

elles sont précédées de plusieurs fausses lettres. Il faut commencer à celle qui débute ainsi : « Considère, mon amour... » Celle-ci et les quatre suivantes sont les bonnes. Sainte Thérèse n'a rien à voir avec la nonne Marianne Alcoforada. Son amant était un M. de Chamilly, au témoignage de Saint-Simon, qui s'étonnait du contraste entre sa médiocrité et l'amour démesuré qu'il inspira. Grâce à la vanité de ce sot qui colportait ces admirables lettres, Subligny ou Guilleragues purent les traduire, et Babin les publia en 1669. La bonne édition moderne est celle de Souza Botelho, 1824, reproduite par la Bibliothèque choisie, 1853. On les trouve aussi dans Eugène Asse, *Lettres du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle*.

R. G.

§

Une lettre de M. Brédif. — On nous demande l'insertion de la lettre suivante :

Sceaux, 4, avenue Carnot.

30 avril 1907.

A Monsieur le Rédacteur en chef
du *Mercure de France*,

Monsieur, dans son n° du 1^er^ décembre 1906, le *Mercure de France* a publié sur mon livre : *Le Caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau étudié dans sa vie et ses écrits*, grand in-8, 400 p., Hachette, un entrefilet qualifiant de « compilation » recommandable toutefois par les « anecdotes » une étude sans anecdotes et personnelle dont tel autre critique a loué la « synthèse vigoureuse ».

Permettez-moi, monsieur le Directeur, de ne pas accepter l'arrêt impromptu du *Mercure* et d'en appeler au signataire même de l'entrefilet, mieux informé.

La Préface du livre en fait connaître clairement l'esprit, mais non suffisamment l'ordonnance et la marche, lacune facile à combler. Les quatre premiers chapitres sont le développement de *l'Emile*, miroir contemporain des *idées* maîtresses de Rousseau en éducation, philosophie, morale, politique, idées issues de son *caractère*. A partir du chapitre 5^e^, l'auteur étudie plus spécialement *l'homme* dans sa psychologie parfois déconcertante ; il met au point ses qualités diverses : orgueil, bonté, reconnaissance, amitié, sentiment religieux, etc. Il le considère dans ses relations sociales, recherche son caractère dans ses écrits, dont le fond est toujours la personnalité de Rousseau, héros de ses ouvrages (p. 193), qu'il soit botaniste, musicien, romancier, poète, etc..., et dans ses dispositions dominantes, l'impressionnabilité effective et l'imagination. Le chapitre 10^e^ entre dans le détail du mécanisme de son cerveau et des effets divers de son *tempérament*. Il prépare ainsi le chapitre 11^e^ où est examiné le problème délicat de la sincérité de Jean-Jacques, et le 12^e^ (conscience, affections pathologiques, conclusion, p. 393).

Rousseau est l'homme des « révolutions » (pp. 313, 325 note 20) et aussi des volte-faces et des zigzags. L'auteur s'est attaché à le suivre dans ses détours et métamorphoses (voir *l'index* à Proteus) sans manquer à la règle supérieure de l'unité. L'anatomie *subter cutem* de sa complexion intime a été notre fil conducteur dans un labyrinthe « obscur » de l'aveu de Jean-Jacques, mais qui n'a rien du chaos. Le récit du séjour de Rousseau à Motiers est une peinture de caractère (p. 277), à plus forte raison, le tableau de sa jeunesse (p. 128).

Le *Mercure de France* n'est point tenu aujourd'hui d'être galant comme au grand siècle, il sera simplement équitable en faisant à cette lettre explicative le bon accueil que j'ose espérer de votre courtoisie.

Recevez, etc.

BRÉDIF,
Recteur d'Académie honoraire, à Sceaux.

§

Parte Bona — M. Pierre Vierge vient de recevoir la lettre suivante, à opos de son article *les Lectures de Bonaparte en Egypte*, paru dans tre livraison du 15 février dernier :

Ajaccio, 22 avril 1907.

Monsieur

Les initiales B. P. ou plutôt P. B. signifient *Parte Bona* en italien, c'est-à-dire naparte à l'envers. Mon grand-père possédait un étui en fer creux, se dévissant, x deux extrémités duquel étaient les armes des Bonaparte. D'un côté : P. B. uronné; de l'autre, trois étoiles — je ne me souviens plus du reste — couron- es. Vous en trouverez du reste la description exacte dans l'ouvrage de M. Arthur uquet. C'est de mon grand-père que je tiens l'explication ci-dessus. Cet étui lui nait d'une personne alliée à la famille Bonaparte.

Meilleurs compliments.

C. M.

§

Exposition Eugène Carrière. — Le 26 mai, à dix heures du matin, l'Ecole des Beaux-Arts (quai Malaquais), pour les membres de la Société rt et Science et pour toutes les personnes qui voudront bien de joindre à ux, M. Charles Morice parlera d'Eugène Carrière devant son œuvre.

On sait qu'inaugurée le 11 de ce mois l'exposition organisée sous le pa- ronage du ministre de l'Instruction publique et du directeur des Beaux-Arts omporte plus de deux cents tableaux, c'est-à-dire les œuvres principales, inon l'œuvre entière, du grand artiste.

§

Le quadrige d'Herculanum. — On sait que le monde savant et le nonde artiste font depuis quelques années des démarches auprès du gou- ernement italien, afin de pousser le plus possible les fouilles d'Herculanum. On attend beaucoup des fouilles de la célèbre ville romaine. Dernièrement, e gouvernement italien a accepté de reprendre activement ces fouilles et le se charger de tous les frais, que des savants étrangers voulaient parta- ger avec l'Italie.

En attendant les prochaines découvertes on vient, par un heureux hasard, le retrouver au Musée de Naples, et de reconstituer, le quadrige « très splendide » d'Herculanum dont parle Winckelmann.

Par l'étude méticuleuse des restes du célèbre quadrige conservés à Na- les, et des documents relatifs à la découverte de ces bronzes, documents ui comprennent une période de fouilles comprise entre 1739 et 1872, on a u tenter la reconstitution de la grande œuvre d'art antique.

On a retrouvé l'aurige, plusieurs morceaux du char, un fragment déco- atif du timon, un fragment des roues, le joug qui s'alourdissait sur le ou des chevaux du milieu, deux statuettes décoratives du char, enfin de ombreux fragments des chevaux.

On peut supposer que ces restes sont ceux d'un des très nombreux qua- riges consacrés à Auguste dans la célèbre ville dédiée à Hercule.

§

Le Mari, la femme et l'autre. — Les vieux conteurs n'ont ri inventé, car avant qu'ils content leurs contes, la vie de tous les jours le en avait certainement fourni le thème, et même l'affabulation. La chron que judiciaire de *la Dépêche Tunisienne* du 7 mai enregistre l'affai suivante :

Un employé de chemin de fer, en service dans une localité du nord de la R gence, était l'heureux époux d'une femme fidèle et bonne. Un beau jour, il e l'idée louable, mais sotte, d'accorder, chez lui, l'hospitalité à un camarade célib taire et peu fortuné, auquel il organisa une couchette dans une dépendance de s habitation.

Cette année, chacun le sait, l'hiver fut long et dur, défauts très grands pour u hiver.

Dans sa soupente, le célibataire grelottait en songeant au bonheur des épou réunis sous l'édredon conjugal.

Un jour qu'on l'entendit claquer des dents, il impressionna si fort ses hôtes e leur dépeignant l'onglée qui le torturait, qu'il attendrit ces braves cœurs. Il ava expliqué qu'il se ferait petit, qu'un pan de la couverture suffirait à réchauffer s membres engourdis, et que l'obscurité, du reste, leur garantissait sa discréti émue et reconnaissante.

Et de fait, tout se passa fort bien durant quelques jours. Couché dans un co en chien de fusil, immobile et silencieux comme un bon toutou amoureux de bie être, le camarade se refaisait des joues et renaissait à la vie.

Mais le diable qui se mêle, pour le gâter, de tout ce qui va bien, inventa pour mari l'obligation impérieuse d'un service extraordinaire de nuit, qui le mit hor de chez lui vers deux heures du matin, après qu'il se fut assuré que sa femme dan la ruelle et son camarade au pied du lit dormaient à poings fermés, ignorants d son départ.

Il le crut du moins, car à peine le maître du logis eut-il fermé la porte derrièr lui, que le camarade, avec une félonie dont on ne saurait assez le blâmer, quitt son coin d'ami pour venir, dans le lit, occuper la place de l'époux imprudent.

Persuadé que lorsque l'on prend du galon on n'en saurait trop prendre, le cama rade usa et abusa de tous les privilèges que lui conférait la situation, tant et si bie qu'il en résulta une série de complications de natures diverses.

Tout d'abord, la maîtresse de la maison ne s'aperçut pas qu'il y avait maldonne puis certaines particularités la frappèrent, et dans l'ombre elle rougit beaucoup e parla peu. Le lendemain, elle ne rougit plus, mais elle parla trop, car elle racont l'incident à son mari, qui ne fut pas content du tout, et le fit bien voir au cama rade en lui frappant sur la tête à bras raccourcis et à coups de marteau.

Si le camarade avait le cœur tendre, il avait heureusement la tête dure. Il ré sista avec énergie à ce traitement ferrugineux. Malheureusement cette explication avait eu des témoins et motivé l'intervention de la police...

Aussi l'affaire est-elle venue devant le tribunal criminel — ce qui n'ar rive pas dans les vieux conteurs — et, sur la demande de M. le substitu Vaissié, elle a été jugée à huis-clos. Car il s'agissait de savoir s'il y avai eu ou non viol, et la sagesse du tribunal ne pouvait se prononcer sans un exposé de tous les détails de cette « cause ténébreuse ». Voici le verdict :

Après un réquisitoire très modéré de M. Vaissié et une plaidoierie très spirituelle naturellement — mais aussi d'une argumentation serrée, précise, convaincante, de Me Piétri, le tribunal s'est retiré pour délibérer.

Il est rentré en séance à midi vingt, avec un verdict écartant l'accusation de v pour ne retenir que le délit d'outrages aux mœurs, et condamnant R. H. à mois de prison.

§

Le moulin à prières fonctionne, paraît-il, furieusement en Angleterre depuis quelque temps. C'est la poste qui distribue à domicile, sous pli acheté, une *prière* que l'on est chargé de recopier et de faire tenir de la même façon à neuf autres personnes de sa connaissance, avec adjuration de ne pas rompre la chaîne et sous menace formelle, si l'on s'y refuse, d'être frappé d'un malheur le neuvième jour. Telle pauvre dame qui se reprochait d'avoir mis la lettre au panier a vu, en effet, le neuvième jour, éclater la conduite de son cabinet d'aisances. D'autres, il est vrai, ont perdu leur enfant, précisément le neuvième jour. Identiquement, la même pratique s'est tout à coup trouvée transplantée en Bavière; la lettre est textuellement la même, sauf qu'ici la menace du malheur est supprimée et remplacée par une admonition bienveillante : la lettre est censée émaner d'un évêque et la propagation de la prière incluse ne doit avoir que d'excellents effets.

§

Errata. — N° du 1er mai, page 105, dans le sommaire de la rubrique *Les Poèmes*, lire : *Chants perdus*, au lieu de *Baisers perdus ;* p. 107, ligne 30, lire : On trouvera dans ces pages, au lieu de : On trouvera dans ces vers; p. 108, les quatre vers occupant les lignes 6-9 doivent être ainsi rétablis :

Ta domination resplendit sur ma race,
O nourrice brûlante, ô source de chaleur,
Et l'heure où le matin développe ta grâce
Est celle où le soleil retentit dans mon cœur.

Enfin, dans la rubrique *Variétés*, p. 180, les derniers mots de la première phrase sont : la pensée spéculative, au lieu de : la pensée spéculatrice.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA PEUR DE L'AMOUR, roman, par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel :

La « manière » du « dépeceur » révélerait plutôt un rêveur, un sentimental, un passionné. — Propos de M. le Dr de Gressac, rapportés par M. Arthur Dupin dans *le Journal*, 29 avril.

Son groupe, femme, jeune homme et chien, autour de la table s'anime et rit d'un sourire spirituel et mondain. — M. GAUCHEZ, *La Fronde*, 1er mars.

La généreuse folie ou l'admirable instinct maternel qui avaient déterminé la jeune fille [Mlle de Mortsy, violée et devenue mère]... à ressaisir son enfant, à voir en lui non le complice du crime, etc. — JEAN REIBRACH, *Le Journal*, 16 mars.

Nous débutâmes par une querelle, et cette querelle, toujours la même, s'enfla, s'é-

largit, déborda notre existence. Rita voulait me faire entrer de force dans le va étroit où son âme se tenait à l'aise. — *Le Journal*, 27 mars.

Bien que son étymologie soit anglaise, l'interview nous vient d'Amérique. — *Grande Encyclopédie*, XX, 911.

Le jeune Roméo s'était réfugié à l'Hôtel du Brésil et de l'Alsace, y avait loué u chambre, s'était inscrit sous son véritable nom... Mais il n'est si bonne retraite q la police n'arrive à découvrir. — *Le Journal*, 6 mars.

Douze Italiens sans état-civil ni passe-port, et dont on ne pouvait guère contrôl que les sexes arbitrairement confondus. — F.-J. MOUTHON, *Le Matin*, 8 avril.

Les Turcs, les Arabes, les Juifs, ne font usage que de la viande de porc. — C'e un sentiment analogue à celui de ces peuples qui nous a longtemps empêchés manger du cheval. — *La Dernière Heure*, 12 avril.

Car ces routes... rayonnaient plutôt autour des grands centres qu'elles n'y co duisaient précisément. — LÉON SAZIE, *Le Journal*, 15 avril.

Peut-être faut-il voir dans ces informations contradictoires des ballons d'ess destinés à tâter le pouls à l'opinion. — *Journal des Débats*, 1er mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo